

U d'/of OTTAWA



39003002239035

Université
Diététique
d'Ottawa

Collège Notre-Dame

415, rue Metcalfe

Ottawa

Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame
Ottawa

College Notre-Dame
175, rue Metcalfe
Ottawa.

LE GRAND SIÈCLE

M^{ME} DE SÉVIGNÉ

PAR

M^{SR} RICARD

Prélat de la Maison de Sa Sainteté,
Professeur honoraire des Facultés d'Aix et de Marseille.

DEUXIÈME ÉDITION

Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame

Ottawa



928.R
5

LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

Emmanuel VITTE, Directeur

Imprimeur-libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques

3, Place Bellecour, 3

Collège Notre-Dame

Université
Diététique
d'Ottawa

PQ

1925

.R5

1893



Collège Notre-Dame

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES (1626-1643)

SOMMAIRE. — La petite bien-aimée de sainte Jeanne de Chantal. — Un habit en blasons. — Le grand-père de M^{me} de Sévigné. — Son ferrailleur de père. — Compliment laconique. — Elle perd ses père et mère en bas âge. — La relique vivante. — L'abbé de Coulanges. — Ce qu'il apprend à sa pupille. — Il lui donne pour précepteurs Chapelain et Ménage. — Leur influence sur l'éducation de la jeune orpheline. — Quelques traits conservés par Ménage. — Portrait de M^{me} de Sévigné. — Sa place à l'hôtel de Rambouillet. — Les accusations de Tallemant des Réaux et la jolie réplique de Louis Veuillot. — Souvenirs et impressions d'enfance. — Comment on aimait la campagne au Grand Siècle. — Originalité des goûts de M^{me} de Sévigné à cet égard. — Le sentiment de la nature dans ses lettres.

I

JE supplie Dieu vous conserver avec votre petite bien-aimée.

La « petite bien-aimée », c'est Marie de Rabutin-Chantal, celle-là même qui sera un jour M^{me} de Sévigné, et celle qui fait ce souhait sur le berceau de l'en-

fant de Marie de Coulanges, à qui la lettre est adressée, c'est M^{me} Françoise-Jeanne de Frémoyot-Chantal, la sainte amie du doux évêque de Genève, fondatrice avec saint François de Sales de l'ordre de la Visitation, la plus pure des gloires de la famille où l'enfant venait de naître, sainte Jeanne de Chantal.

Plus haut, dans la lignée des ancêtres, la fille du jeune baron Celse-Bénigne de Chantal et de Marie de Coulanges, trouvait un autre saint, son grand-oncle par alliance, le célèbre abbé de Clairvaux, qui prêcha la croisade et devait immortaliser dans l'histoire de l'Eglise et de l'Europe le nom de saint Bernard.

L'illustration était grande, et l'origine de la race très noble.

— Je le cède à Montmorency pour les honneurs, non pour l'ancienneté, écrivait un jour à Marie de Chantal son cousin Bussy.

On en était glorieux dans la famille de Rabutin-Chantal, et c'était, paraît-il, un vieil usage de n'admettre aucune comparaison possible entre cette race et les autres. L'orgueil les rendait même ridicules, s'il faut en juger par le plaisant récit du cousin Bussy, au retour d'une visite au manoir familial. « Le soleil, dit-il, dorait toutes les chambres que les Christophe et les Guy (de Rabutin) s'étaient contentés de tapisser de leurs armes. Les Rabutin vivants, voyant tant d'écussons, s'es-

timèrent encore davantage, connaissant par là le cas que les Rabutin morts faisaient de leur maison. Mais l'éclat de rire nous prit à tous, quand nous vîmes le bon Christophe à genoux, qui, après avoir mis ses armes en mille endroits et en mille manières différentes, s'en était fait faire un habit. »

La marquise de Sévigné n'imitait guère ces glorieux.

— On peut le trouver assez bon pour être jeté dans un fond de cabinet, sans en être plus glorieux, écrivait-elle des paperasses où Bussy avait aligné les titres dont les Rabutin se montraient si entichés. Pour elle, devançant son époque, elle estimait peu ou point la noblesse de race, quand elle est démentie par la conduite et les sentiments.

Son grand-père fut un grand ferrailleur. Bussy en donne une assez étrange raison. « L'humeur de Christophe, dit-il, était fort douce. » Or, ce fut précisément cette douceur qui lui valut ses dix-huit duels, c'est qu'il était contraint de « désabuser à grands coups d'épée » ceux qui interprétaient mal sa mansuétude. Cette « douceur ferrailleuse » tenait sa femme, Jeanne Frémyot, en continuelles alarmes. On sait qu'il périt à trente-sept ans dans une chasse, d'où on le rapporta mort, tué d'un coup d'arquebuse maladroit, à sa jeune veuve, sainte Jeanne de Chantal.

Le fils du baron duelliste, dit Bussy, « devint un des cavaliers les plus accomplis de France, soit pour le corps, soit pour l'esprit, soit pour le courage. Il dansait avec une grâce sans pareille. Il faisait très bien des armes.... Il était extrêmement enjoué. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait : c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui ».

Par malheur, le fils avait sans doute hérité de « la douceur » du père. L'année même de son mariage, tandis qu'il faisait ses dévotions à sa paroisse avec toute la famille de sa femme, le jour de Pâques 1624, « un laquais de Bouteville vint lui dire dans l'église où il était encore, que son maître l'attendait à la porte Saint-Antoine. Il y alla en petits souliers à mule de velours noir et servit de second à Bouteville contre Pont-Gibaud ».

Le père de M^{me} de Sévigné tenait encore des Rabutin par une certaine pointe d'esprit, dont sa fille nous a conservé un échantillon.

Ce fut quand Schomberg fut fait maréchal de France. Le fils de sainte Jeanne de Chantal lui adressa ce compliment laconique :

— Monseigneur. Qualité, barbe noire, familiarité.

« Vous entendez bien, commente heureuse-

ment pour nous sa fille, qu'il voulait dire que Schomberg avait été fait maréchal de France, parce qu'il avait de la qualité, la barbe noire comme le roi son maître, et qu'il avait de la familiarité avec lui. Il était joli mon père ! »

Du moins, il mourut glorieusement. Chargé, sur sa demande, du poste le plus périlleux au combat de l'île de Ré contre les Anglais, il se battit pendant six heures avec un incroyable courage, eut trois chevaux sous lui, et finit par succomber sous le nombre, frappé, dit-on, par Cromwell, alors simple soldat dans l'armée assiégeante.

Sa fille avait deux ans, étant née à Paris, à la place Royale, au Marais, dans la circonscription de la paroisse de Saint-Paul, le 5 février 1626.

— Conservez-vous, écrivait la mère de Chantal à sa belle-fille dans leur deuil commun, conservez-vous pour élever dans la crainte du Seigneur ce cher gage qu'il vous a donné de ce saint mariage, et le tenez comme un dépôt, sans y attacher par trop votre affection, afin que la divine bonté en prenne un plus grand soin, et soit elle-même toute chose à ce cher petit enfant.

II

Hélas ! le « cher petit enfant » allait bientôt demeurer orpheline. Sa mère, veuve inconsolable, mourut, qu'elle avait sept ans et demi.

— Mais, écrit sainte Chantal, qu'y a-t-il à dire, quand Dieu parle?... Espérons que sa douce bonté sera père, mère, et toutes choses, à la petite que cette chère défunte a laissée.

La sainte aïeule cependant demeurait en sollicitude.

— Le cœur m'attendrit fort, écrivait-elle aux Coulanges, quand je la regarde dans ce dépouillement de père et de mère ; mais, je la remets de bon cœur entre les mains de Dieu et de sa sainte Mère.

La « petite » garda toute sa vie un très vif souvenir de vénération pour sa sainte grand-mère, bien qu'elle n'ait pas assez vécu pour la voir placée sur les autels. Il lui sembla toujours que « vouloir surpasser la mère de Chantal, ce fût proprement vouloir aller par-delà paradis ». Partout où elle rencontrait un monastère des filles de sa sainte aïeule, elle y prenait gîte, comme à Moulins, d'où elle écrit « dans la chambre où sa grand-mère est morte ». C'est là qu'elle se retirait pour passer ses jours de récollection spirituelle, là

qu'elle fit élever sa fille. Les Visitandines le lui rendaient bien, l'accueillant avec une prédilection marquée, parce que, disaient-elles, c'était une *relique vivante*.

Du moins, la sainteté de son aïeule veilla sur la jeune orpheline, qui voyait tour à tour tomber près de son adolescence tous ses soutiens naturels.

Restée, à la mort de sa mère, sous la tutelle d'un vieillard de soixante-treize ans, elle le vit mourir et, dès lors, ce fut l'abbé de Coulanges qui fut nommé son tuteur. « Jamais, dit à juste propos M. Mesnard, jamais tutelle ne fut remise en des mains plus dévouées. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante années, le *bien bon* (c'est le nom que M^{me} de Sévigné lui donnait) ne quitta, pour ainsi dire, plus sa pupille. Lorsqu'elle le perdit, elle reconnaissait qu'elle lui devait tout le repos et tout le plaisir de sa vie. Il ne put sans doute contribuer que très indirectement au développement de ses qualités brillantes. Il ne paraît pas avoir eu l'esprit très agréable. Mais c'était un ami sûr et fidèle, un caractère honnête et solide, un homme d'affaires exact; et quoique M^{me} de Sévigné ait quelquefois doucement raillé son amour pour « les beaux yeux de la cassette », son respect de l'arithmétique et ses excellents jetons avec lesquels il comptait, calculait et supputait

sans cesse, elle apprécia toujours avec une vive reconnaissance les soins qu'il donna à sa fortune et la prudence de ses conseils. Si, avec tant de vivacité, elle eut un si ferme esprit de conduite, on peut croire qu'elle lui en fut en partie redevable. Dans ce bel équilibre de tant d'imagination et de tant de sagesse, ce fut lui peut-être qui mit le lest de la froide raison. Elle apprit à son école à payer ses dettes, à se faire de cette probité bourgeoise un point d'honneur, comme si elle n'eût pas été si grande dame, à gérer ses biens, à régler ses dépenses, à ménager le patrimoine de ses enfants. Quant à cet art charmant, qui a fait sa gloire, elle n'avait sans doute besoin de l'apprendre de personne. Si elle y eut d'autres maîtres qu'une heureuse nature, elle les trouva dans la brillante société au milieu de laquelle elle vécut. »

III

C'est encore M. Mesnard qui le raconte, en résumant fort habilement ce qu'avaient dit de mieux les précédents biographes de la petite fille de sainte Chantal, « l'abbé de Coulanges, quoique apparemment peu capable de former par lui-même le talent de sa pupille, mit du moins beaucoup de soin à choisir pour son

instruction des hommes savants et lettrés : Chapelain, qui n'avait pas encore passé par les verges de Boileau et n'avait pas alors publié *la Pucelle*, *Ménage*, qui n'était pas encore *Vadius*. Leurs noms plus tard ont été ridicules; tous deux cependant étaient loin d'être sans mérite. Ils ont porté la peine d'une réputation plutôt exagérée qu'injuste, et payé les frais d'une heureuse révolution dans le goût qui les a surpris au milieu de leurs succès. Chapelain, non comme poète mais comme critique, avait du jugement. Il pouvait posséder quelques-unes des qualités qui font le maître, « cette pierre à aiguiser qui elle-même, dit Horace, ne sait pas couper ». *Ménage*, en même temps qu'il se piquait d'être un bel esprit, avait une très riche érudition dans les langues anciennes et modernes. Lui et Chapelain étaient surtout fort capables de donner à M^{lle} de Chantal d'excellentes leçons d'italien; aussi disait-elle qu'elle « l'avait très bien appris, grâce aux bons maîtres qu'elle avait eus ». Les poètes d'Italie ont toujours été au nombre de ses lectures favorites; et le billet qu'elle s'est amusée à écrire en italien à la marquise d'Uxelle montre qu'elle savait écrire avec pureté dans cette langue. *Ménage* lui enseigna aussi l'espagnol, qui en ce temps-là était, avec l'italien, la langue à la mode parmi les femmes d'un esprit cultivé; et elle

lui dut une connaissance de latin suffisante pour que plus tard elle pût, comme nous le voyons dans une de ses lettres, lire Virgile « dans toute la majesté du texte ». Personne n'a jamais pu croire que M^{me} de Sévigné ait été l'œuvre de Ménage et de Chapelain : c'eût été, comme quelqu'un le dit fort bien à l'un d'eux, le plus bel ouvrage qui fût sorti de leurs mains; laissons-leur cependant leur petite part dans une éducation littéraire qu'ils ont eu du moins la gloire de commencer. Ils purent orner d'utiles connaissances l'esprit de leur jeune élève, et ce charmant esprit était du reste à l'épreuve des pédants.

Ménage a pris soin de nous conserver quelques-uns des traits par lesquels sa brillante élève annonçait sa future renommée de femme d'esprit. Nous soupçonnons l'instituteur d'avoir gâté un peu, en y ajoutant du sien, le sel de ces anecdotes. Mais, telles qu'elles sont, elles ont du piquant.

Comme on chantait un *Credo*, à Saint-Paul, en méchante musique, M^{me} de Sévigné disait : « Ah ! que c'est faux ! » Puis, se tournant vers ceux qui l'écoutaient : « Ne croyez pas, dit-elle, que je renonce la foi ; je n'en veux pas à la lettre, ce n'est qu'au chant. »

M^{me} de Sévigné, dit ailleurs Ménage, s'informant de ma santé, je lui répondis : « Madame, je suis enrhumé » ; elle me dit : « Je *la* suis

aussi. » Je lui dis : « Il me semble, Madame, que, selon les règles de notre langue, il faudrait dire : Je *le* suis. » — « Vous direz comme il vous plaira, répondit-elle, mais, pour moi, je ne dirai jamais autrement que je n'aie de la barbe. »

Je tenais, raconte encore le même précepteur, une des mains de M^{me} de Sévigné dans les deux miennes ; lorsqu'elle l'eut retirée, M. Pelletier me dit : « Voilà le plus bel ouvrage qui soit jamais sorti de vos mains. »

M^{me} de Sévigné, rendant visite à M^{me} d'Harcourt (elles étaient du même âge), au commencement de chaque année, avait coutume de lui dire : « Madame, je viens savoir quel âge vous voulez que nous ayons cette année. »

Feu M. de Lavardin, évêque du Mans, était sujet à demeurer court en prêchant. M^{me} de Sévigné, en voyant son portrait, dit : « On dirait qu'il prêche ! »

Toutes ces anecdotes sont tirées des *Ménagiana*. Citons-en encore une pour finir. « Je menai un jour M^{me} de Sévigné chez M. le président de Bellièvre, à qui elle avait une affaire à recommander. Elle l'aborda avec un air dégagé ; et, après lui avoir fait ses révérences, elle lui parla de son procès. Mais elle s'aperçut qu'elle s'embarrassait dans les termes : « Du moins, Monsieur, lui dit-elle, je sais bien l'air, mais je ne sais pas les paroles. »

IV

Les portraits qu'on a de la spirituelle élève de Ménage s'accordent mal entre eux, et plusieurs de ces toiles soulèvent des doutes sur leur authenticité. Seul, le portrait, conservé dans les salons hospitaliers du comte de Laubespain, rue de l'Université, 78, à Paris, réunit toutes les conditions d'authenticité désirables, et c'est le meilleur de tous. C'est une bonne figure large, animée, souriante, où se reflètent la bonhomie et l'intelligence, mais il n'y a point là cette beauté qui lui faisait dire un peu naïvement à sa fille, en l'interrogeant sur les traits de Pauline, qui, assurait-on, lui ressemblait :

— Ai-je jamais été aussi jolie qu'elle ? On dit que je l'étais beaucoup.

A en juger par ses portraits, elle ne le fut jamais. Du moins, il est vraisemblable que le genre de grâce qui éclatait dans sa personne échappait à la palette des peintres.

M^{me} de la Fayette, qui la voyait avec des yeux éclairés par l'amitié intelligente, a fait son portrait à la plume. On sait que l'amie de M^{me} de Sévigné ne publia d'abord son esquisse que sous le couvert de l'anonyme, ou, comme

elle le dit dans son intitulé, « sous le nom d'un inconnu ».

Après avoir reproché aux flatteurs de se tuer d'embellir leurs sujets pour leur plaire, et de n'oser leur dire un mot de leurs défauts : « Pour moi, madame, ajoute la spirituelle artiste, grâce au privilège d'*inconnu* dont je jouis auprès de vous, je m'en vais vous peindre tout hardiment, et vous dire vos vérités bien à mon aise, sans crainte de m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter ; car ce me seroit un grand plaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je me voyois cet hiver aussi bien reçue de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous importuner de louanges. Je ne veux point vous en accabler, ni m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans ; que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables. Je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous les dit assez ; mais, comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable quand vous parlez ; et c'est ce que je veux vous apprendre.

« Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a

point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux ; et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits... »

Il faut donc, dit justement M. Boissier, si l'on veut avoir un portrait véritable, ajouter beaucoup à celui que nous ont laissé les peintres. Prenons-la, si l'on veut, dans le pastel de Nanteuil, et commençons par lui ôter plusieurs années. Quand nous l'aurons ramenée « à la fleur de ses vingt ans », comme parle M^{me} de la Fayette, donnons-lui ce que personne ne lui refuse, même son cousin Bussy (1), des cheveux blonds, épais et déliés, des yeux pleins de feu, un teint admirable, d'un éclat et d'une fraîcheur « qu'on ne voit qu'au lever de l'aurore sur les plus belles roses du printemps » ; embellissons-la surtout de ces teintes char-

(1) Nous aurons à raconter en son lieu la méchanceté de ce portrait.

mantes d'intelligence et de bonté qui éclairent son visage ; qu'on lise son âme sur ses traits, et nous comprendrons que, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait belle, elle ait produit d'abord plus d'effet que beaucoup de personnes d'une beauté irréprochable. On nous dit que la séduction du premier regard était presque irrésistible. « Il me semble que je la vois encore, raconte l'abbé Arnauld dans ses *Mémoires*, telle qu'elle me parut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille : tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane, tant il éclatait d'agrément et de beauté dans la mère et dans les enfants. » C'est un peu plus tard, quand la première surprise était passée, qu'on s'apercevait des imperfections de ce visage, dont on avait été d'abord charmé. On remarquait « que les yeux étaient trop petits et de couleur différente, les paupières bigarrées, le nez un peu carré par le bout ». Mais ces défauts ne choquaient pas longtemps. Comme on était alors plus près d'elle, on pouvait l'entendre causer, et c'était une autre séduction à laquelle on ne résistait pas. « Quand on vous écoute, lui disait M^{me} de la Fayette, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos

traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée. »

Dans sa galerie des « Précieuses », Somaize a donné une belle place à celle qui fut le plus pur ornement du célèbre hôtel de Rambouillet.

« Sophonie, dit-il en parlant de M^{me} de Sévigné, est une jeune veuve de qualité : le mérite de cette Précieuse est égal à sa grande naissance. Son esprit est vif et enjoué, et elle est plus propre à la joie qu'au chagrin. Elle a une promptitude d'esprit la plus grande du monde à connaître les choses et à en juger. Elle est blonde, et a une blancheur qui répond admirablement à la beauté de ses cheveux. Les traits de son visage sont déliés, son teint est uni, et tout cela ensemble compose une des plus agréables personnes d'Athènes (Paris). Mais, si son visage attire les regards, son esprit charme les oreilles et engage tous ceux qui l'entendent ou qui lisent ce qu'elle écrit. Les plus habiles font vanité d'avoir son approbation. Ménandre (Ménage) a chanté dans ses vers les louanges de cette illustre personne ; Crisante (Chapelain) est aussi un de ceux qui la visitent souvent. Elle aime la musique et hait mortellement la satire : elle loge au quartier de Léolie (le Marais du Temple). »

Somaize aurait pu ajouter que cette Précieuse ne figurera jamais dans la galerie des ridicules de Molière, et qu'elle ne prendra au

noble hôtel que l'épuration de la langue, sans jamais tomber dans les afféteries ni les quintessences de ses compagnes (1).

Ce n'est pas qu'elle y apporte toujours la réserve que plus tard elle s'imposa comme un devoir, car, s'il faut en croire ce que dit Tallemant des Réaux de la jeune élève de Ménage et de Chapelain, elle chante, elle danse, elle a l'esprit fort vif et fort agréable; elle est brusque, et ne peut se retenir de dire ce qu'elle

(1) Jamais le goût naturel et sûr de M^{me} de Sévigné ne parvint à trouver de charme aux fadeurs et aux pointes des précieuses raffinées. Par contre, elle dut entrer volontiers dans la conspiration de ces dames, en faveur de la simplicité des mots et de l'épuration de l'orthographe, où elles entreprirent de supprimer les lettres superflues. La plupart de ces réformes ont survécu, et Somaize nous en a conservé quelques-unes, comme étant l'œuvre de cette correction. Ainsi elles remplacèrent les mots

Teste, par	<i>tête;</i>	veu, par	<i>vu;</i>
Prosne,	<i>prône;</i>	estre,	<i>être;</i>
Autheur,	<i>auteur;</i>	avis,	<i>avis;</i>
Hostel,	<i>hôtel;</i>	doutast,	<i>doutât;</i>
Goust,	<i>goût;</i>	nopces,	<i>nôces;</i>
Ecrits,	<i>écrits;</i>	sçait,	<i>sait;</i>
Solemnité,	<i>solennité;</i>		

D'autres simplifications tentées par les précieuses ne sont pas restées, malgré tous les efforts de cette docte cabale, telles que

Treize, par	<i>trêze;</i>	catéchisme,	<i>catéchime;</i>
Paroist,	<i>parét;</i>	connoist,	<i>conoit;</i>
Grands,	<i>grans;</i>	roideur,	<i>rédeur;</i>

croit joli, quoique, assez souvent, ce soient des choses un peu lestes ; même elle en affecte et trouve moyen de les faire venir à propos.

Mais, Tallemant des Réaux est une mauvaise langue, même quise plaît à la calomnie. Dans une page délicate comme lui seul savait les écrire, Louis Veillot, au cours de ses excursions *Çà et Là*, a mis, croyons-nous, les choses au point.

« Madame de Sévigné devint de mes meilleures amies, dit le spirituel critique dans ce qu'il appelle sa confession littéraire, je puis dire que je l'aimai personnellement. J'ai toujours son livre sous la main. Heureux livre ! qui ne se compose que de pages charmantes et pures, semblables à une campagne pleine partout d'épais gazons, de grands arbres et d'eaux vives, où l'on s'aventure sans aucune appréhension de rencontrer, ni reptiles, ni mares infectes, ni chiens enragés, pas même un seul visage désagréable, puisque enfin cette marquise est toujours là, vive, fine, joyeuse ou attendrie, pour donner un tour plaisant aux importuns et les congédier avant qu'ils ennuient. Je conviens qu'elle laisse échapper des mots désobligeants. Ces saillies, qui ne siéraient pas partout, ne sont pas si condamnables en style épistolaire, sous la plume d'une femme dont on connaît l'honnêteté. Elle ne laisse aucune mauvaise impression,

elle est piquante, un peu satirique même, point misanthrope. Lui voit-on jamais de la haine ? Des traits fâcheux qu'elle raconte tire-t-elle jamais une conclusion générale contre la pauvre humanité ? Quant aux petites erreurs de son jugement, qu'est-ce que nous pardonnerons si nous ne pardonnons cela ? Pour moi, j'aime assez qu'elle se trompe et déraisonne de temps en temps, et je ne suis pas fâché de voir que j'aurais quelquefois pu lui tenir tête ; lui prouver, par exemple, qu'elle n'écrivait point tant que monsieur Nicole, et qu'elle avait plus d'esprit que le bon Coulanges. Mais ce charme et cette grâce, et ce cœur simple, comment ne les pas chérir ? Comment ne pas aimer cet air de raison, de politesse et de bonté ? »

V

Notons au passage un détail de ses premières années, qui nous révèle un des côtés charmants du talent si spontané et si original de la petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, je veux dire son goût des champs, non point des champs peignés et alignés comme on les aimait alors, mais de la vraie et bonne campagne, qu'elle apprit à aimer dès sa première enfance. Elle la passa au village de Sucy, près

Paris, où son grand-père de Coulanges avait une jolie maison de campagne, et où elle contracta cet attrait de la nature qui la différencie de ses contemporains, si dédaigneux à cet égard.

C'est en effet, comme l'observe finement M. Aubenas, une chose digne de remarque qu'un pareil goût des champs : cet amour poétique et désintéressé de la nature pour la nature même, est un sentiment du siècle suivant, trouvé par Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, Delille et Chateaubriand, mais dont on se doutait très peu sous Louis XIV. Alors la campagne c'est un beau parc avec des tritons en bronzes et des hamadryades en marbre, des eaux qui ne se réveillent que pour les invités d'une fête, et qui croupissent toute l'année pour le maître du logis. Ce sont des allées régulièrement taillées en voûtes, en galeries, en arceaux, et dans lesquelles une main intraitable réprime avec soin toute branche indiscreète qui en romprait la symétrie et l'uniformité. Les habitants et les visiteurs ne sont guère mieux traités que les arbres. Point de ce laisser-aller et de ce « sans-*façon* » dont la gêne des villes inspire un si ardent besoin ; l'étiquette de l'esprit comme celle du costume ne vous fait pas grâce un instant. C'est que la campagne, c'est toujours la cour avec ses exigences et sa tyrannie. La campagne

s'appelle d'abord « Vaux » sous Fouquet; « Saint-Germain, Fontainebleau », avec la reine-mère; « Versailles et Marly », sous Louis XIV. Ce n'est pas que les seigneurs de la cour n'aient de belles terres, où ils pourraient aller satisfaire leur goût pour la nature, si ce goût existait chez eux; mais on va rarement dans ses terres; on les fuit, car c'est la disgrâce, l'exil, où se retirent, dans leur mauvaise humeur, les courtisans qui ont perdu leur crédit.

Sainte-Beuve, avec son grand art de grouper les traits épars dans les œuvres de ses héros ou dans les livres qui les ont célébrés, observe, lui aussi, que M^{me} de Sévigné aimait beaucoup les champs. Elle allait faire de longs séjours à Livry, chez l'abbé de Coulanges, ou à sa terre des Rochers en Bretagne; et il est piquant de connaître sous quels traits elle a vu et peint la nature. On s'aperçoit d'abord que, comme notre bon fabuliste, elle a lu de bonne heure l'*Astrée*, et qu'elle a rêvé dans sa jeunesse sous les ombrages mythologiques de Vaux et de Saint-Mandé. Elle aime à se promener « aux rayons de la belle amie d'Endymion », à passer des heures seule avec les « hamadryades »; ses arbres sont décorés d'inscriptions et d'ingénieuses devises, comme dans les paysages du *Pastor fido* et de l'*Aminta*: « *Bella cosa far niente*, dit un de mes arbres;

l'autre lui répond : *Amor odit inertes*; on ne sait auquel entendre. » — Et ailleurs : « Pour nos sentences, elles ne sont point dé-
« figurées; je les visite souvent : elles sont
« même augmentées et deux arbres voisins
« disent quelquefois les deux contraires : *La*
« *lontananza ogni gran piaga solda*, et *Piaga*
« *d'amor non si sana mai*. Il y en a cinq ou
« six dans cette contrariété. » Ces rémi-
niscences un peu fades de pastorales et de ro-
mans sont naturelles sous son pinceau, et font agréablement ressortir tant de descriptions fraîches et neuves qui n'appartiennent qu'à elle : « Je suis venue ici (à Livry) achever les
« beaux jours, et dire adieu aux feuilles; elles
« sont encore toutes aux arbres, elles n'ont
« fait que changer de couleur; au lieu d'être
« vertes, elles sont aurore, et de tant de
« sortes d'aurore que cela compose un bro-
« card d'or riche et magnifique, que nous vou-
« lons trouver plus beau que du vert, quand
« ce ne serait que pour changer. » Et quand elle est aux Rochers : « Je serais fort heureuse
« dans ces bois, si j'avais une feuille qui
« chantât : ah ! la jolie chose qu'une feuille
« qui chante ! » Et comme elle nous peint encore « le triomphe du mois de mai », quand
« le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans nos forêts ! » comme elle nous fait sentir et presque toucher « ces beaux

jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids! » Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques bois de Buron, elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces « dryades » fugitives, et ces « sylvains » dépossédés : Ronsard n'a pas mieux déploré la chute de la forêt de Gastine, ni M. de Chateaubriand celle des bois paternels.




CHAPITRE II

JEUNE MARQUISE

(1643-1652)

SOMMAIRE. — Les prétendants. — Ce que valait au juste le cousin de Bussy. — Le coadjuteur de Retz fait agréer son candidat. — Portrait d'Henri de Sévigné. — Aux Rochers. — Les Rochers et Livry. — Contre mauvaise fortune bon cœur. — Les seigneurs de village raillés par leurs amis de Paris. — Naissance de Marguerite de Sévigné. — Le tortillonnage et la grossièreté. — La Fronde. — Première aux Corinthiens. — L'estime et l'amour. — Quel homme ! — Le marquis de Sévigné est tué en duel. — Regrets de sa veuve, célébrés par la muse de Loret. — Si ces regrets furent sincères. — Pourquoi M^{me} de Sévigné ne s'es point remariée. — Savertu, comme son esprit, fait l'admiration universelle. — Ce qu'elle était dans le commerce de la société polie de son temps.

I

 I bien douée à tous égards, avec les avantages, en plus, d'un apport immédiat considérable de biens à son heureux époux, Marie de Chantal devait être fort recherchée en mariage, et de bonne heure.

Le premier qui semble avoir prétendu à sa main, fut ce même cousin de Bussy que l'orpheline avait traité toujours avec indulgence, passant même, nous en aurons plus tard la preuve très éloquente, par-dessus tous les défauts graves de ce parent qui devait exercer la patiente générosité d'une cousine à laquelle il ressemblait si peu.

Ce n'est pas qu'il fût beau cavalier, du moins s'il faut en croire le témoignage complaisant qu'il s'est rendu à lui-même dans ses *Mémoires*, où, parlant de lui à la troisième personne, il écrit, avec plus de fatuité que de modestie :

« Roger de Rabutin avait les yeux grands et doux, la bouche bien faite, le nez grand, tirant sur l'aquilin, le front avancé, le visage ouvert et la physionomie heureuse, les cheveux blonds, déliés et clairs. »

Mais avec cela un caractère hautain, vaniteux, égoïste, un esprit railleur, très propre à lui nuire dans le monde, un penchant au libertinage qui déjà l'avait jeté dans quelques désordres. La finesse de son esprit contrastait avec l'indélicatesse de son âme, et à son élégant atticisme se mêla toujours une certaine grossièreté de débauché et de soldat.

Malgré sa propre vivacité et une certaine parenté d'esprit qui la rendit toujours indulgente pour les défauts de son cousin, Marie de

Chantal ne semble jamais avoir goûté les vues du père de Bussy, qui pressait son fils de conquérir, par un mariage avec sa cousine, « un bien qui accommodait fort le sien ».

Peut-être aussi, le bon abbé de Coulanges, qui veillait sur sa pupille, ne se soucia guère de remettre en de pareilles mains l'avenir de la petite-fille de sainte Jeanne de Chantal. Une autre des descendantes de la sainte fondatrice de la Visitation, Gabrielle de Toulon-geon, devait faire l'expérience dont Marie de Chantal fut préservée. Elle épousa le cousin de Bussy et fut très malheureuse. Jusqu'à la fin, au témoignage de Saint-Simon, cette fois très véridique, « Bussy-Rabutin, si connu par le livre qui lui attira une profonde disgrâce, se fit mal voir par la vanité de son esprit et la bassesse de son cœur, quoique très brave à la guerre ».

Il est vrai, observe justement M. Mesnard, que, pour avoir échappé à Bussy, Marie de Chantal ne rencontra pas ailleurs de beaucoup meilleures conditions de bonheur. Mais l'union qu'elle contracta fut du moins de courte durée, et après lui avoir causé quelques chagrins, devait, très jeune encore, la laisser libre et, pour le reste de sa vie, tout entière aux jouissances de l'amour maternel le plus tendre et le plus exalté.

II

La proposition vint du fameux Coadjuteur, qui, devenu le cardinal de Retz, compta toujours la petite-fille de sainte Chantal parmi ses plus dévouées admiratrices. Il jeta les yeux sur l'orpheline pour un de ses parents de Bretagne, le marquis Henri de Sévigné.

Le parti était superbe, cent mille écus de dot, des successions en perspective qui porteront la fortune à cinq cent trente mille livres, somme considérable pour l'époque. Bussy, sans doute un peu dépité, prétendait que la fortune avait déterminé le choix du marquis, d'ailleurs médiocre gentilhomme et gêné dans ses affaires.

L'épouse d'Henri de Sévigné, qui faisait d'ordinaire moins état des quartiers de noblesse, a cru devoir défendre la « maison » de son mari contre les railleries du cousin. Elle le fait à sa manière pittoresque et naturelle.

« Il a fallu, écrit-elle, montrer notre noblesse en Bretagne, et ceux qui en ont le plus ont pris plaisir de se servir de cette occasion pour étaler leur marchandise. Voici la nôtre : — Quatorze contrats de mariage de père en fils, trois cent cinquante ans de chevalerie ;

les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne, et bien marqués dans l'histoire, quelquefois retirés chez eux comme des Bretons; quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres, mais toujours de bonnes et grandes alliances; celles de trois cent cinquante ans, au bout desquelles on ne voit que des noms de baptême, sont du Quelnec, Montmorency, Baraton et Château-iron; ces noms sont grands: depuis ces quatre, ce sont des Guesclin, des Coetqueu, des Rosemadec, les Clindon, des Sévigné de leur maison, des du Bellay, des Rieux, des Bodégal, des Plessis Ireul, et d'autres qui ne me reviennent pas présentement, jusqu'à Vassé et jusqu'à Rabutin. »

Le cousin, infatué de sa naissance, ne se rend point.

« Pour les maisons que vous me mandez, répond-il à sa spirituelle correspondante, je n'en demeure pas d'accord; je le cède à Montmorency pour les honneurs, et non pour l'ancienneté; mais, pour les autres, je ne les connais pas, je n'y entends non plus qu'au bas-breton. »

Le fiancé, fort bien né comme on voit, malgré les contestations de Bussy, avait en plus de l'esprit, et plus de bien que ne le prétendait son rival évincé. Mais, comme tant d'autres gentilshommes de son temps, c'était un duel-

liste enragé. « Le 27 mai (1643) le contrat fut rédigé; mais la signature en fut retardée par les suites d'une querelle qu'eut alors le marquis. Un duel fut comme le prologue de ce mariage, dont un duel devait être le dénouement. Sévigné avait donné, sur le Pont-Neuf, des coups de plat d'épée à Paul Hay de Chastellet, breton comme lui, pour se venger de quelques discours tenus sur son compte. Il y eut une rencontre sur le Pré aux Clercs. Sévigné fut blessé assez grièvement pour que sa vie parût quelque temps en danger. Ce fut au mois de juillet seulement que le contrat put être signé. Le mariage fut célébré en l'église Saint-Gervais et Saint-Protais, le 4 août, à deux heures du matin. La bénédiction fut donnée par Jacques de Neuchèze, évêque et comte de Chalon-sur-Saône, fils d'une sœur de sainte Chantal. Il avait, dans le contrat de mariage, fait à la mariée une donation de dix mille écus. »

Marie de Chantal avait dix-sept ans, lorsqu'elle prit le nom de marquise de Sévigné, ce nom que son génie littéraire devait rendre si illustre.

III

Aussitôt après son mariage, Henri de Sévigné emmena sa jeune femme à sa terre des

Rochers, patrimoine de famille, que les lettres de la marquise ont rendu trop célèbre pour que nous ne le visitions pas avec quelque soin, sous sa conduite.

Voici d'abord la description un peu matérielle, telle que nous la donne un acte de janvier 1688. Le détail manque de pittoresque, mais l'imagination de la châtelaine y suppléera.

Le manoir et seigneurie des Rochers, à courte distance de Vitré, consiste en de très beaux et grands bâtiments, grosses tours et tourelles, défenses, canonnières et fortifications, avec une grande chapelle, une fuye à pigeons, de grandes écuries dans la première cour, fermée de hautes murailles et d'une porte à barres de fer, avec une avant-cour, dans laquelle il y a quantité de logements pour le receveur et concierge, une grande grange avec un pressoir, laquelle est aussi fermée de hautes murailles et d'un grand portail de pierres de taille orné des écussons des armes du seigneur et marquis de Sévigné.

Un grand jardin au côté, aussi clos de murailles, avec un grand verger au bout vers l'orient, de cinq hectares environ.

Puis, le grand parc ou bois de décoration, garni de grands et anciens bois de haute futaie, dans lequel il y a plusieurs bocages, de belles allées, un jeu de mail, un labyrinthe,

des garennes, vergers, champs et semis, le tout clos et fermé de profonds fossés, joignant au midi la grande raine du manoir, composée de trois grandes allées, avec une contenance de vingt-quatre hectares.

Voilà pour l'exactitude matérielle. L'imagination, aidée par les souvenirs des lettres de la marquise, y ajoute les couleurs manquant à la description notariale. « C'est là que les belles allées, pleines d'ombre, prennent des noms charmants; que l'*Infini* s'étend à perte de vue, que la *Solitaire* aboutit d'un côté au labyrinthe, et de l'autre à la grande place au bout du mail, plantée à quatre rangs, qu'on appelle le *Cloître*. C'est là que l'ami Pilois élague les vieux arbres sous les yeux de sa maîtresse, que les jappements de la petite chienne Marphise firent retentir l'écho de la place Coulanges, et que, le soir, la lune, se jouant dans les grands bois, les peuple d'étranges fantômes. »

Ce qu'il en est de notre humaine nature, quand elle sait se plier aux vues de la Providence et prendre gaiement son parti des circonstances ! Sans doute, « ces pauvres Rochers », comme les appelle la châtelaine, sont un séjour bien sévère pour de jeunes époux, échappés de la cour et de Paris. Et, pourtant, l'épouse chrétienne, d'une grâce si enjouée, d'une allure d'esprit si vive, dans le beau

monde qu'elle a quitté et qui la regrette, s'arrange pour jouir délicieusement de cette solitude « faite exprès pour y bien rêver », et de la tranquillité triste de ces bois « dont la beauté et la tristesse sont extraordinaires ». Elle finit par trouver à ce vieux château, à cette campagne mal cultivée, « quelque chose d'aimable ». Plus tard, revenant vers les souvenirs de ce premier séjour, où tant d'autres n'auraient vu qu'un exil, elle écrivait à sa fille :

« Il y a ici des souvenirs agréables ; mais il y en a de si vifs et de si tendres qu'on a peine à les supporter ; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet qu'ils peuvent produire sur un cœur comme le mien ? »

Cette femme extraordinaire, supérieure à son siècle dont elle est une des gloires, trouvait ainsi, dans son attrait alors si original pour la nature, et aussi, disons-le, dans sa philosophie toute chrétienne, le goût nécessaire à la vie de château en Bretagne.

A Livry, où le bon abbé, son tuteur, procura à son insouciant et rieuse adolescence de longs séjours, c'était la même chose. Livry, un lieu de pèlerinage littéraire où, à cent ans de là, Horace Walpole s'en ira, un peu vainement, chercher des souvenirs respectés. La lettre est jolie où il raconte sa déception.

« Livry, écrit-il à Georges Montagu, est situé dans la forêt de Bondy, très agréablement quoique en plaine, et dans le voisinage de plusieurs coteaux qui ornent la perspective. Un grand air de simplicité rustique caractérise ce paysage trop régulier pour notre goût... Rien de prétentieux, pas de colifichet. Il n'existe pas un seul arbre qui se souviene de cette charmante femme, parce que, dans ce pays, tout vieil arbre est un traître qui a mérité la peine de mort ; mais les plantations ne sont pas trop nouvelles et peuvent très bien être telles qu'elles étaient en ce temps-là. L'abbé occupait une maison décente et commode. A quelques pas se trouve le pavillon consacré à M^{me} de Sévigné par son oncle ; on l'a suffisamment respecté. Il se compose, au rez-de-chaussée, d'une petite salle à manger, à la suite de laquelle vient une arcade dont on a clos les niches, où se voient maintenant, peints à la fresque, les médaillons de M^{mes} de Sévigné, de Grignan, de la Fayette, et de M. de la Rochefoucauld. A l'étage supérieur est une grande pièce assez belle, ornée d'une cheminée dans le meilleur goût du temps de Louis XIV ; au-dessus de cette cheminée il y a une sainte Famille en bas-relief, et l'on y voit gravé le chiffre de l'abbé de Coulanges. Une petite chambre à coucher est au même étage, et deux ou trois autres jolies petites chambres au-

dessus. Du côté du jardin qui conduit à la grande route, est un petit pont en bois, sur lequel la chère dame allait attendre le courrier qui lui apportait les lettres de sa fille. »

Eh bien, « l'air doux et gracieux » de Livry, là où « le triomphe du mois de mai » lui paraissait si charmant, elle finit par le trouver moins bon que celui des Rochers, où la verdure lui semble mille fois plus belle qu'à Livry.

C'est que les Rochers lui rappelaient ses illusions, trop tôt évanouies, de jeune épousée. Bien des fois, durant son veuvage, elle y revint évoquer les attendrissantes images, dans *la Solitaire*, dans *l'Infinie*, qu'elle parcourait volontiers, le soir, même aux saisons où la fraîcheur lui pouvait être nuisible, « quand les mélancoliques rayons de la lune glissaient à travers le feuillage des arbres tout chargés des devises qu'elle y avait inscrites pour fixer le souvenir de quelque événement de sa vie, de quelque pensée de son esprit si ingénieux, de quelque sentiment de son cœur » si délicat.

IV

Pendant les premières années de leur union, M. et M^{me} de Sévigné ne quittèrent pas les Rochers. Ils y prolongeaient leur sé-

jour, au grand scandale de leurs amis, qui, par la muse de Bussy, et aussi par celle de Lénét, un procureur général au parlement de Dijon, lui adressent, en mai 1646, un poétique appel, où, après les avoir traités d' « immeubles de Bretagne »,

Attachés à leur maison
Au delà de toute raison,

et leur avoir reproché de passer

Dans leur village
Le plus beau de leur âge,

ils se moquent spirituellement de leurs honneurs champêtres, et les exhortent à revenir à Paris, jouir des plaisirs réservés à leur jeunesse et à leur esprit.

L'épître en vers y fut-elle pour quelque chose, l'histoire ne le dit pas. Le fait est que, au commencement de l'automne 1646, trois ans par conséquent après son mariage, nous retrouvons la jeune marquise, échappée pour un moment aux honneurs peu divertissants de seigneurs de village.

C'est à ce moment que s'accomplit l'événement le plus important de sa vie, puisque dans cette vie devait prendre la première place la fille adorée qui naquit à Paris, rue des Lions, le 10 octobre 1646, et y fut tenue sur

les fonts baptismaux par l'évêque de Chalon qui avait marié ses parents, et par la dame de Gondi, belle-sœur du cardinal de Retz.

Les jeunes époux demeurèrent à Paris tout l'hiver et l'année qui suivit la naissance de Marguerite presque tout entière. La spirituelle marquise y fut fort entourée, et c'est à ce moment qu'il faut placer ses plus grandes assiduités à son hôtel de Rambouillet, dont elle disait qu'il était « le Louvre avant que M^{me} de Montausier fût au Louvre ». C'est merveille comme la droiture du jugement et le goût naturel de M^{me} de Sévigné la préservèrent des sophistications qui ridiculisèrent les Précieuses. On a, il est vrai, en cherchant bien, retrouvé quelques traces des Rambouillet de Voiture dans les endroits des lettres à sa fille où elle se dit « nécessiteuse » de ses nouvelles, où elle a « mal à la poitrine » de son enfant chérie, où elle souhaiterait de pouvoir « écumer son cœur » comme autrefois elle écumait sa chambre de fâcheux, où il lui arrive de « faire une promenade dans ce cœur ». Mais, en ces endroits-là, dont Molière et Boileau se seraient moqués, comme vite elle rachète ce qui n'est peut-être qu'un badinage, par la franchise et la simplicité du style, le vrai bon goût et le vrai bon ton, qui se servent du mot propre sans façon ni pruderie ! D'instinct, l'élève de Chapelain et de Ménage haïssait le « tortillonnage »

et, comme elle disait, « le délicat » quintessencié « des mauvaises ruelles ». Elle poussait même si loin l'amour du naturel, que, quand elle rencontrait un style prétentieux, elle prétendait que cette façon d'écrire la faisait renoncer à la délicatesse, à la finesse, à la politesse, et les jetait « dans la grossièreté », de peur d'écrire de même.

Elle ne dut pas tarder à s'apercevoir que, si le séjour de Paris embellissait son esprit, il gâtait le cœur de son mari. D'ailleurs, si elle avait conservé quelque illusion sur les débordements du marquis, il y avait par là des âmes charitables, comme Bussy, empressées à lui rendre le service de dessiller son aveuglement. En femme chrétienne et discrète qui sait combien il importe de dissimuler en pareil cas son chagrin et d'enlever aux charitains la joie de s'en apercevoir, elle répondait, avec plus de désinvolture qu'il n'y en avait au fond de son cœur justement blessé :

— Tout beau, Monsieur le comte, je ne suis pas si fâchée que vous le pensez !

Mais, la triste certitude des désordres de Sévigné lui fit accepter avec plaisir, malgré son âge et son succès à Paris, l'exil aux Rochers. Elle y revint et y donna le jour à ce second enfant, Charles de Sévigné, en mars 1648.

Mais, la solitude pesait au marquis. L'oncle de Neuchêze, cet aimable évêque de Chalon

qui les avait mariés, les invita à passer l'automne chez lui, dans son abbaye de Ferrières, où Bussy vint les rejoindre et où Crochet, le cuisinier du prélat, c'est Bussy qui prend la peine de nous le révéler dans ses Mémoires, leur faisait « des soupes qui donnaient du dégoût pour toutes les autres ».

V

La Fronde appela les Sévigné à Paris, où leur amitié et leur alliance avec le coadjuteur les engagèrent fort avant dans son parti contre le Mazarin.

L'oncle Renaud de Sévigné avait pris le commandement du régiment que le coadjuteur avait levé à ses frais pour défendre Paris contre l'armée du roi. Ce régiment, à qui le futur cardinal de Retz avait donné son titre archiépiscopal de Corinthe, se fit battre à Longjumeau. Renaud fut blessé et toute la cavalerie des fuyards lui passa sur le corps, c'est ce que les catholiques appelèrent plaisamment « la première aux Corinthiens ».

Quant au mari de M^{me} de Sévigné, il avait suivi en Normandie le duc de Longueville, qui voulait faire soulever contre la Cour cette province dont il était le gouverneur. Sa fem-

me, restée à Paris, s'y montra naturellement frondeuse comme tous les siens.

Si elle avait pu conserver quelque illusion sur le volage et peu digne époux auquel son existence se trouvait liée, la conduite de ce dernier n'aurait pu tarder à la tirer d'aveuglement. Brusque, irrespectueux, ennemis des plaisirs intellectuels et des distractions littéraires auxquels se complaisait sa femme, le marquis de Sévigné afficha pour lors ses défauts et son inconduite. Hélas ! l'amour est aveugle et irréfléchi, mais l'estime est clairvoyante et raisonnéc. La marquise l'avouait dans l'intimité :

— M. de Sévigné m'estime et ne m'aime point ; moi, je l'aime et ne l'estime point.

Quelquefois, comme l'observe à propos M. Aubenas, on rencontre de ces unions mal assorties, dans lesquelles une nature commune accable de ses dédains et de son indifférence une femme de génie, trésor caché et méconnu, et il faut que, plus tard, devenue fortuitement illustre, cette femme soit vengée par sa gloire, pour que l'éclat dont elle entoure un nom, fasse ressortir la nullité de celui de qui elle l'a reçu.

Devançant la postérité, Ménage l'écrivait déjà, dès cette époque, à sa malheureuse élève :

— Le plus grand malheur qui pouvait arri-

ver à M. de Sévigné, c'était de vous épouser ; car tout le monde dit : quel homme pour cette femme !

Et Tallemant des Réaux, la plus mauvaise langue du temps, médisant et calomniateur à plaisir dans ses *Historiettes*, l'écrivait, de son côté :

— Ce Sévigné n'était point un honnête homme, et il ruinait sa femme, qui était une des plus aimables et des plus honnêtes femmes de Paris.

Il fallut provoquer une séparation de biens, tant l'indigne époux prodiguait le bien de sa femme à de honteux emplois. Ninon de Lenclos, M^{me} de Gondran l'entraînèrent à de tels débordements qu'il finit par exiler sans lui sa femme aux Rochers, et ce fut là que M^{me} de Sévigné apprit la triste fin du marquis.

Il s'était battu avec le chevalier d'Albret, à propos d'une querelle où le nom de M^{me} de Gondran était mêlé. Dans la chaleur de l'engagement, il s'enferra lui-même et fut percé d'outré en outre. « Il ne pouvait se résoudre à mourir à l'âge de vingt-sept ans. » Ainsi, quand on a l'honneur d'être l'époux envié d'une femme aussi parfaite que l'était la sienne, Sévigné s'en allait mourir pour une indigne créature, déconsidérée par ses désordres honteux.

La marquise était si bonne, qu'elle regretta

sincèrement son mari, au point de s'évanouir, quand il lui arrivait de rencontrer le chevalier d'Albret.

Dans sa *Muse historique*, où il a consigné, en méchants vers, la chronique du temps, Loret n'a eu garde d'oublier

Sévigné, veuve jeune et belle,
Comme une chaste tourterelle,
Ayant d'un cœur triste et marri,
Lamenté monsieur son mari,
Est de retour de la campagne,
C'est-à-dire de la Bretagne,
Et malgré ses sombres atours,
Qui semblent ternir ses beaux jours,
Vient augmenter dans nos ruelles.....

Bussy lui-même confesse qu'elle « parut inconsolable de la mort » de son mari. Mais, jaloux et haineux comme il l'était, le cousin ajoute que, « les sujets de le haïr étant connus de tout le monde, on crut que sa douleur n'était que grimace ».

Pure calomnie ! M^{me} de Sévigné ne savait pas feindre : dans sa conduite, comme dans ses sentiments, il est impossible de surprendre jamais aucune hypocrisie.

Pourquoi donc ne s'est-elle pas remariée ? La question est intéressante, elle a fort occupé les biographes. Nul, à notre avis, ne l'a mieux résolue que M. Gaston Boissier, dont nous allons suivre les déductions.

VI

Elle avait vingt-six ou vingt-sept ans lorsque, son premier deuil passé, elle rentra dans le monde. Ici nous commençons à la voir d'un peu plus près. Nous avons de cette époque un grand nombre de ses lettres, et les témoignages des contemporains sur elle deviennent plus précis.

Ce retour de la jeune veuve dans les salons à la mode fut un grand triomphe pour elle. L'assurance qu'elle portait ordinairement dans les conversations, et qui pouvait paraître déplacée chez une jeune fille, était un agrément dans une femme. Elle avait le droit de se laisser aller à la vivacité de son esprit; elle pouvait ne plus retenir le bon mot qui lui montait aux lèvres, céder sans contrainte à cette ivresse des entretiens, où l'on s'excite mutuellement. et où chacun des interlocuteurs profite de la verve des autres.

— Quand on me met à causer, disait-elle avec sa simple franchise qui faisait pardonner le compliment, je n'y fais pas trop mal.

Elle a raison, elle devait y être incomparable.

Aussi, fut-elle vivement recherchée. Les plus grands personnages de la cour s'y prirent,

et cependant, elle n'était pas une de ces veuves dont parle Bossuet après saint Paul, qui, « vraiment veuves et désolées, s'ensevelissent elles-mêmes dans le tombeau de leur époux ». Elle vivait au milieu d'un monde fort léger et s'y plaisait beaucoup. Comment, jouant souvent avec le danger, n'y a-t-elle pas succombé ?

Elle en a donné elle-même une raison, plus vraie qu'on ne l'a dit.

C'est l'amour de ses enfants qui l'a préservée de tant de périls : il lui aurait fallu plusieurs cœurs pour aimer plusieurs choses à la fois :

— Je m'aperçois tous les jours, écrit-elle à sa fille, que les gros poissons mangent les petits.

Elle finit par s'y absorber tant et si bien, qu'elle n'éprouva plus aucun besoin d'autre affection. L'amour maternel lui tint lieu de tout.

Et cependant, autour d'elle, on lui donnait fréquemment l'exemple de secondes et même de troisièmes noces. Il n'y a pas d'époque où l'on ait moins supporté le veuvage qu'alors. M. de Grignan s'était déjà marié deux fois, et M^{lle} de Sévigné ne fut que sa troisième femme. « Il en change comme de carrosse », disait cette mauvaise langue de Bussy. Le prince de Guémené venait de perdre sa femme, qu'il avait

fort aimée, et l'on racontait qu'il était plongé dans la plus noire douleur, lorsqu'on apprit, au bout de trois mois, que le soir, à minuit, sans que personne en sût rien que le roi, il venait de se remarier. Le duc de Saint-Aignan attendit un peu plus longtemps : après avoir pleuré six mois sa femme, et fait mine de se retirer au désert, il se maria, bien qu'âgé de soixante-treize ans.

Personne donc n'aurait blâmé madame de Sévigné de se rendre aux vœux qui la pressaient de toute part, de convoler à d'autres noces. On disait que c'était le souvenir fâcheux d'une première expérience de la vie conjugale. Ceux qui le disaient se trompaient. Personne n'avait regretté l'infidèle, excepté sa femme. Elle le pleura longtemps, avec les larmes d'une affection sincère. Veuve jeune, recherchée, elle se refusa absolument à tout nouvel attachement, dont elle n'éprouvait d'ailleurs aucun besoin, pour se consacrer tout entière à élever ses enfants.

Avec l'aide de l'abbé de Coulanges, « le bien bon, » qui lui fut si dévoué jusqu'au dernier jour de sa longue carrière, elle employa toutes les ressources de son esprit actif et pratique à réparer les pertes de fortune que les dérèglements de son mari lui avaient fait essuyer.

Sa vertu excita l'admiration universelle, et,

par toute la suite de son irréprochable conduite, elle allait mériter de rester comme le vrai type de la vertu mondaine du Grand Siècle.

Son esprit de plus en plus aussi excitait l'admiration comme sa vertu.

— Les plus habiles, disait Somaize, font vanité d'avoir son approbation.

Et un autre chroniqueur littéraire, Jean de la Forge, ajoutait :

— Si j'avais oublié (dans son *Cercle des femmes savantes*) cette aimable personne, j'aurais irrité contre moi toute l'académie des savants qui ne trouvent point de meilleur moyen pour faire réussir leurs ouvrages, que de consulter son jugement et de les soumettre à sa censure.

Tous les contemporains sont unanimes à peindre madame de Sévigné comme l'ornement et la joie des meilleures sociétés de son temps, grâce à son caractère gai et sociable.

Suivons-la dans cette société polie, et, assurés que nous sommes de l'y trouver toujours de conduite irréprochable, parcourons la belle compagnie de ses amis.



CHAPITRE III

LES AMIS DE MADAME DE SÉVIGNÉ

SOMMAIRE. — Nicolas Fouquet. — Son procès tel que le raconte M^{me} de Sévigné. — Le cardinal de Retz. — La Rochefoucauld. — Le cœur chez un chagrin. — Mort de l'auteur des *Maximes*. — Turenne. — La plus belle oraison funèbre de ce héros. — Admiration pour Corneille. — Les sévérités de M^{me} de Sévigné pour Racine. — La représentation d'*Esther*. — Boileau. — La Fontaine. — La Calprenède et les Précieuses. — Les grands orateurs sacrés. — Aller en Bourdaloue. — Pourquoi M^{me} de Sévigné incline vers le jansénisme. — Port-Royal. — Pascal. — Nicole. — La révolte du bon sens et du bon goût. — Corbinelli. — Ce que valait au juste le cousin de Bussy-Rabutin. — Son indigne et déloyal procédé envers sa cousine. — Comment M^{me} de Sévigné finit par le lui reprocher. — Une rabutinade.

I

NUL peut-être ne s'attira les sympathies de M^{me} de Sévigné comme Nicolas Fouquet, protecteur de la Fontaine et de Pellisson, brillant seigneur du château de Vaux, où il recevait Louis XIV avec un luxe qui le perdit, homme du monde et homme de goût, adoré

de ses amis, avec un port de roi, un visage fier et digne, un esprit très délié qui tournait au jansénisme, ami des Arnauld de Port-Royal et surtout du marquis de Pomponne, ancien procureur général au parlement où son éloquence était demeurée célèbre, surintendant des finances sous Mazarin à l'âge de trente ans, et le plus réputé capable de lui succéder, Fouquet plaisait à M^{me} de Sévigné par la délicatesse de l'esprit et l'élévation des sentiments.

Des amitiés comme celle-là relèvent le surintendant aux yeux de la postérité. Elles font comprendre comment son faste tant reproché ne fut guère que l'exagération d'une noble générosité, préluant à la sollicitude du roi son maître pour les lettres et les beaux-arts qui fera la gloire du Grand Siècle.

Rien n'est intéressant à suivre comme le développement du procès dans les quatorze lettres de M^{me} de Sévigné qui nous restent sur ce drame historique.

« Aujourd'hui, écrit-elle à M. de Pomponne, lundi 13 novembre 1664, M. Fouquet a été, pour la seconde fois sur la sellette; il s'est assis sans façon, comme l'autre fois. M. le chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avait déjà dit les raisons qui l'empêchaient de prêter le serment. Là-dessus M. le chancelier s'est jeté

dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre ; que le roi l'avait établie...

« M. Fouquet a répondu que souvent on faisait des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvait pas justes, quand on y avait fait réflexion.

« M. le chancelier a interrompu : Comment ! vous dites donc que le roi abuse de sa puissance ? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi : ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le roi. Mais, Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste ; le lendemain vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

« Mais cependant, a dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnaissiez pas la chambre, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis ; mais je n'y suis pas par ma volonté, on m'y mène ; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main : peut-être pouvait-on bien me l'épargner, après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

« Après cela, M. le chancelier a continué

l'interrogatoire de la pension des gabelles, où M. Fouquet a très bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai de vous les mander fidèlement ; je voudrais seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement. »

Les lettres se suivent, relatant fidèlement les moindres incidents du procès, et aussi les motifs de l'espérance à laquelle l'amie fidèle se raccroche au milieu de ses angoisses.

« M. Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or ; il a très bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué ; M. le chancelier en a fait reproche et a dit que ce n'était point la coutume, étant conseiller breton : « C'est à cause « que vous êtes de Bretagne que vous saluez si « bas M. Fouquet. » En repassant par l' Arsenal, à pied, pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyait : on lui a dit que c'étaient des gens qui travaillaient à un bassin de fontaine ; il y est allé, et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan et lui a dit : « N'admirez-vous point de « quoi je me mêle ? Mais c'est que j'ai été au- « trefois assez habile en ces sortes de choses. » Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable, je suis de ce nombre ; les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde. M^{me} Fouquet, sa mère, a donné un emplâtre à la reine, qui l'a guérie de ses

convulsions, qui étaient, à proprement parler, des vapeurs.

« La plupart, suivant leurs désirs, se vont imaginant que la reine prendra cette occasion pour demander au roi la grâce de ce pauvre prisonnier ; mais pour moi, qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une sainte que M^{me} Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles. »

Même, un jour, n'y tenant plus, et, puisque d'autres l'ont fait avant elle, la courageuse avocate de l'inculpé se vient mettre sur son passage.

« Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étais masquée ; je l'ai vu revenir d'assez loin. M. d'Artagnan était auprès de lui ; cinquante mousquetaires, à trente ou quarante pas derrière. Il paraissait assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvais plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc salués, et a pris cette mine riante que vous lui connaissez. Je ne crois

pas qu'il m'ait reconnue ; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi ; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché, de la manière dont je vous connais. »

Il n'y a sorte de branches auxquelles la fidèle amie du malheureux surintendant ne se prenne pour conserver quelque espoir. Un des juges, François de Nesmond, était mort pendant le procès. M^{me} de Sévigné voudrait que l'exemple de son repentir servît au chancelier, Pierre Séguier, qui présidait les débats.

« M. Fouquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions ; il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles ; tout le monde en était touché, chacun selon son sentiment. Pussort faisait des mines d'improbation et de négative, qui scandalisaient les gens de bien.

« Quand M. Fouquet a eu cessé de parler, M. Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : « Dieu merci, on ne se plaindra pas qu'on ne l'ait laissé parler tout son saoul. » Que dites-vous de ces paroles ? ne sont-elles pas d'un bon juge ? On dit que le chancelier est fort effrayé de l'érésipèle de M. Nesmond, qui l'a fait mourir ; il craint que ce ne soit une

répétition pour lui. Si cela pouvait lui donner les sentiments d'un homme qui va paraître devant Dieu, encore serait-ce quelque chose ; mais il faudrait craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argant : *e mori come visse.* »

Fouquet avait porté une botte terrible au chancelier.

— Monsieur, avait-il répliqué à l'un de ses reproches, dans tous les temps, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du roi ; et dans ce temps-là vous étiez, monsieur, le chef du conseil de ses ennemis, et vos proches donnaient passage à l'armée qui était contre lui !

Tout en admirant ce fier courage, M^{me} de Sévigné tremble qu'il n'accroisse la haine des ennemis de son client. Aussi, son anxiété devient mortelle.

« Il faut, écrit-elle le vendredi 19 décembre, il faut que vous sachiez que M. Colbert est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique bien malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : le Feron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard, Voisin, Pontchartrain, et le chancelier. Il y

en a plus qu'il ne nous en faut de bons, à ce reste-là. »

Enfin, un samedi, un billet, court et triomphant comme un coup de clairon, annonce la vie sauve :

« Louez Dieu, monsieur, et le remerciez ; notre pauvre ami est sauvé ; il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et de neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise, que je suis hors de moi. »

Le lendemain seulement, elle est en état de donner les détails :

« Je mourais de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'a pas fait une grande diligence ; il avait dit en partant qu'il n'irait coucher qu'à Livry. Enfin, il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu ! que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine font sentir un inconcevable plaisir ! De longtemps je ne serai remise de la joie que j'eus hier ; tout de bon, elle est trop complète : j'avais peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air, peu de moments après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue... »

II

Après Fouquet, l'un des hommes qui éprouva le plus le dévouement de ce grand cœur, fut le cardinal de Retz.

Evêque à vingt-neuf ans et coadjuteur de Paris au même âge, entré dans l'état ecclésiastique sans vocation, très savant toutefois, écrivain d'un style incisif, orateur de parole ardente, ambitieux aussi, toujours dans l'opposition et l'intrigue, « le petit Catilina » poursuivait le Mazarin, qui eut finalement raison de lui, et le réduisit à cette retraite où il semble avoir retrouvé la paix, avec le dégoût des vaines gloires pour lesquelles il s'était si fort démené dans sa jeunesse.

M^{me} de Sévigné se dévoue à le distraire :

« Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal. Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service... »

Voulant payer ses dettes, l'ex-coadjuteur se décida à quitter Paris. La séparation fut pénible. Voici comme elle la raconte :

« Je vous assure, ma très chère, qu'après

l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé à nul autre, je n'en pouvais faire un plus douloureux que celui que je fis hier au cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis; leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux, et, quand je vis Son Eminence avec sa fermeté, mais avec toute sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde; nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations, si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes, et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée; et je vous redis encore, mon enfant, que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. M^{me} de Caumartin arriva de Paris, et avec tous les hommes qui étaient restés au logis elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris; ils m'arrêtèrent à coucher sans beaucoup de peine : j'ai mal dormi. Le matin j'ai embrassé notre cher cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation. Elle a trouvé la fontaine assez en train; mais, en vérité, elle l'aurait ouverte, quand elle aurait été fermée. »

Le « héros du Bréviaire », comme elle l'appelait pour l'amuser, lui tient toujours au cœur. Déjà, en 1622, elle écrivait à sa fille :

« Je suis en peine sur la santé du cardinal. Cette pensée me tient au cœur et à l'esprit, Vous ignorez la grandeur de cette perte. Il faut espérer que Dieu nous le conservera. Il se tue, il s'épuise, il se casse la tête ; il a toujours une petite fièvre. Il reste avec dom Robert dans les distillations et les distinctions de métaphysique qui le font mourir. On dira : Pourquoi se tue-t-il ? Et que diantre voulez-vous qu'il fasse ? Après l'Eglise, que peut-il faire de ses loisirs ? »

Rien de plus sincère, on le voit, que l'affection et le dévouement de M^{me} de Sévigné pour le cardinal de Retz, et chez celui-ci, rien de plus vrai que son ennui. C'est le sort des hommes habitués aux actions de la vie publique ; la vie privée les tue, comme un chanteur qui a perdu sa voix, ou un acteur qui ne joue plus ses rôles.

« Plaignez-moi, écrira-t-elle à Bussy au lendemain de la mort du cardinal (25 août 1679), d'avoir perdu le cardinal de Retz, qui était si aimable et si digne d'estime. J'étais son amie depuis trente ans, quand il n'en avait que vingt-cinq, et jamais je n'avais reçu que des marques tendres de son amitié. Elle m'était également honorable et délicieuse. Il

était d'un commerce aisé, plus que personne du monde. Huit jours de fièvre continue m'ont ôté cet illustre ami. Admirez le malheur de Corbinelli. M. le cardinal de Retz l'aimait chèrement. Il commence par lui donner une pension de deux mille livres... et ce fut fini. Son étoile a, je crois, fait mourir cette Eminence. Il y a un médecin anglais qui fait des miracles, et je vois un malade, notre bon abbé de Coulanges, que son remède a ressuscité. Mais Dieu n'a pas voulu que M. le cardinal de Retz s'en servît, quoiqu'il le demandât sans cesse; l'heure de sa mort était marquée, cela ne se dérange pas. »

III

M^{me} de Sévigné était frondeuse de naissance, de famille et d'éducation. Elle devait le rester toujours un peu toute sa vie. De là vient que ses meilleurs amis se trouvaient dans l'opposition.

En voici un qui avait fait la guerre à Louis XIV, à Anne d'Autriche, à Mazarin, à Le Tellier, qui avait été déclaré criminel de lèse-majesté pour avoir tenté d'enlever la Reine, blessé en plusieurs combats, un terrible homme que ce duc de La Rochefoucauld, qui s'était ruiné pour faire une répu-

blique à la mode anglaise, une république de grands seigneurs : « Au lieu d'un roi, j'en voudrais trois ! »

Il finit par se soumettre; mais il en conserva une sourde rancune, qui éclate à tout coin de son livre, mélancolique et méchant.

« Voilà les *Maximes* de M. de la Rochefoucauld, revues, corrigées et augmentées; c'est de sa part que je vous les envoie : il y en a de divines; et, à ma honte, il y en a que je n'entends point... »

Il y avait un grand cœur sous ce caractère aigri et méchant. M^{me} de Sévigné se plaisait à le persuader aux autres, tout en procurant à son ami malheureux l'occasion de le montrer.

« Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avait de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs; tout le reste est dans l'imagination et dépend de la manière dont on conçoit les choses. Tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit : les réflexions, la dévotion, la philosophie, les peuvent adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'âme et le corps : la vue de Dieu les fait souffrir avec patience; elle fait qu'on en profite, mais elle ne les diminue point..... M. de la Rochefoucauld est bien de cet avis : il est toujours accablé de goutte. Il a perdu

sa vraie mère, dont il est véritablement affligé ; je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisait adorer. « C'était une femme d'un « extrême mérite; et enfin, dit-il, c'était la « seule qui n'a jamais cessé de m'aimer. » Ne manquez pas de lui écrire, et M. de Grignan aussi. Le cœur de M. de la Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable; il prétend que c'est une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre. »

Aussi, quand, le 17 mars 1680, cet ami, un peu chagrin mais si bon au fond, vient à mourir, c'est une désolation pour l'excellente marquise.

« Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de la Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie, qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglais avait fait des merveilles, toutes les espérances de vendredi, que je vous écrivais, étaient augmentées; on chantait victoire, la poitrine était dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires : dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort : tout d'un coup les redoublements de fièvre, l'oppression, les rêveries; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement; et quoiqu'il eût

beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu par des saignées, il n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter ; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de M. de Condom. M. de Marsillac ne l'a point quitté d'un moment ; il est dans une affliction qui ne peut se représenter : cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera à sa place : mais où M^{me} de Lafayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de la Rochefoucauld était sédentaire aussi ; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus considérable, et dont le temps puisse moins consoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci, elle n'allait point faire la presse parmi cette famille ; en sorte qu'elle avait besoin qu'on eût pitié d'elle. M^{me} de Coulanges a très bien fait aussi, et nous continuerons quelque temps encore aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse. »

IV

Il y avait, dans les armées du roi, un homme de qui M^{me} de Sévigné aurait pu dire, comme elle le disait de Pellisson, qu'il avait « abusé de la permission qu'ont les hommes d'être laids ». Frondeur d'abord, comme les principaux amis de la spirituelle marquise, cet homme était rentré dans le parti du roi, et dès lors ne songea qu'à la gloire, celle des Duguesclin, des Clisson et des Dunois, de défendre la monarchie et la France. La monarchie, il la défendit à la Porte Saint-Antoine et aux Dunes; la France, en Flandre, aux Pays-Bas, en Lorraine, partout. Tacticien profond, et le premier de son temps, un Scipion et un Fabius tout ensemble. Sérieux, réservé, bon pour les soldats, qui l'appelaient leur père. Ami de Bossuet, et converti par lui à la foi catholique. Déjà maréchal-général et même prince, il était dès lors si grand que son nom résonnait mieux que tous ses titres.

— Pour moi, disait M^{me} de Sévigné, je ne l'appelle point M. le prince de Turenne; je craindrais de le dégrader; je l'appelle M. de Turenne.

Ce fut une des admirations de la marquise, et l'objet de ce culte, si bien justifié par la

grandeur, la simplicité et la religion sincère du héros, tout absorbé qu'il fût par les devoirs de son rang, avait distingué celle à qui nous devons de sentir comme l'âme de la France tressaillit, à la nouvelle de la catastrophe où Turenne périt, enseveli dans une gloire qu'a célébrée la plume de Sévigné dans la plus éloquente des oraisons funèbres de ce grand homme.

Le 31 juillet 1675, elle écrit à son gendre :
« C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On était près d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupaît pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que

les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cache sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupa par le milieu du corps. »

A quelques jours de là, cette mort lui fournit l'occasion de chapitrer un peu ce léger cousin de Bussy, qui se vantait d'avoir tout prévu, tout connu d'avance dans cette guerre :

« Au reste, vous êtes un très bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne; mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité. Je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien

de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état. Que lui faut-il? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvait plus augmenter; il jouissait même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis, et voyait le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à force de vivre, l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les héros, dont toutes les actions sont si observées. Si le comte d'Harcourt fût mort après la prise des îles Sainte-Marguerite ou le secours de Casal, et le maréchal du Plessis-Praslin après la bataille de Rethel, n'auraient-ils pas été plus glorieux? M. de Turenne n'a point senti la mort; comptez-vous encore cela pour rien? Vous savez la douleur générale pour cette perte. »

Puis, le 9 août, elle écrit à sa fille :

« Ecoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-*

vous, mon enfant, lui dit-il; *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable*; et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment. »

Et cette lettre, tant citée, modèle classique de narration et de sentiment, du 28 août, qu'on ne se lasse pas de relire :

« Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. M^{me} d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction; M^{me} de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. M^{me} d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures. Tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déjà tout habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir en voyant ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous fîmes raconter sa

mort. Il voulait se confesser, en se cachotant; il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et, comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: « Mon neveu, demeurez là: vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: « Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, *lui dit-il*, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire le chapeau à la main, qui lui dit: « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint; et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardait toujours, ne le voit point tomber, le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé; mais il était penché le nez sur l'arçon: dans ce moment, le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois

deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser le bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vint, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés : mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit tout ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fait porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier (*de Grignan*) était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; et partout où il a passé on n'entendait

que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain, tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes. Nous dînâmes comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette partie si vous aviez été ici : je l'assurai fort de votre douleur. »

M^{me} de Sévigné est intarissable sur son héroïque ami. C'est un héros, c'est un dieu, parce qu'il aime la France, parce qu'il l'a délivrée des Allemands, et tout ce qui a trait à cette mort, elle le cherche, elle le dit, elle le conte à sa fille, sans se lasser, jusqu'à ce que, pensant à la figure mal faite de Turenne, à

son manque de distinction et au temps où, à cause de cela sans doute, on ne lui rendait pas tant d'hommages, elle en arrive à tirer des honneurs funèbres rendus à son ami un enseignement si élevé :

« On fait présentement à Notre - Dame le service de M. de Turenne en grande pompe. Le cardinal de Bouillon et M^{me} d'Elbeuf vinrent hier me le proposer ; mais je me contente de celui de Saint-Denis, je n'en ai jamais vu un si bon. N'admirez-vous point ce que fait la mort de ce héros, et la face que prennent les affaires, depuis que nous ne l'avons plus. Ah ! ma chère enfant, qu'il y a longtemps que je suis de votre avis, rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne âme : on la voit en toute chose comme au travers d'un cœur de cristal : on ne se cache point ; vous n'avez point vu de dupes là-dessus ; on n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps : il faut être si l'on veut paraître. »

V

Il y aurait une histoire littéraire du Grand Siècle fort curieuse à écrire, rien qu'avec les appréciations de M^{me} de Sévigné sur les grands écrivains de son temps, tous du plus au moins fort de ses amis, parce que chacun

d'eux attache beaucoup de prix à ses appréciations et à son bon goût.

Récapitulons, au risque de ne faire autre chose qu'un sommaire de chapitres au livre que nous rêvons.

On a dit souvent sa prédilection pour Corneille.

« En vérité, écrit-elle à sa fille, il y en a (des vers de Corneille) de bien transportants. »

Elle porte avec elle comme bagage littéraire dans un sac de voyage, un tome de son grand poète favori.

« Croyez, disait-elle une autre fois, que jamais rien n'approchera, je ne dis pas surpassera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Corneille. Il nous lut, l'autre jour, chez M. de la Rochefoucauld, une comédie qui fait ressouvenir de sa défunte. »

C'est à propos de cette « comédie », bien faible cependant, qu'elle fait une profession de foi littéraire, à l'encontre des admirateurs du soleil levant, qui est Racine.

« Je suis folle de Corneille, il nous donnera encore *Pulchérie*, où l'on reverra

la main qui crayonna

La mort du grand Pompée et l'âme de Cinna.

Il faut que tout cède à un génie. »

Elle enrage de voir tout l'encens aller à

Racine, et, à propos de *Bajazet*, dont tout Paris s'est engoué, elle écrit à sa fille :

« Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi ; c'est de ce Barbin qui me hait, parce que je ne fais pas des princesses de Clèves et de Montpensier. Vous avez jugé très juste et très bien de *Bajazet* et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulais vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé, les mœurs des Turcs y sont mal observées, ils ne font point tant de façons pour se marier ; le dénoûment n'est pas bien préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence ; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque* ; *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens et au mien, si j'ose me citer... Vive donc notre ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi, et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y. »

A la cour, on a repris les pièces de son « divin Corneille », elle ne se tient plus d'aise.

« Mon fils dit qu'on se divertit fort à Fontainebleau. Les comédies de Corneille charment toute la cour. Je mande à mon fils que c'est un grand plaisir que d'y être, et d'y avoir une place, une contenance ; que pour moi, si j'en avais une, j'aurais fort aimé ce pays-là ; que ce n'était que par n'en point avoir que je m'en étais éloignée ; que cette espèce de mépris était un chagrin, et que *je me vengeais à en médire*, comme Montaigne de la jeunesse. »

Sa fille lui a mandé qu'un confesseur janséniste de Provence lui a bien recommandé de n'en rien laisser lire à la petite Pauline. Cette nouvelle la met en colère.

« Je ne pense pas que vous ayez le courage d'obéir à votre père *Lanterne* : voudriez-vous ne pas donner le plaisir à Pauline, qui a bien de l'esprit, d'en faire quelque usage, en lisant les belles comédies de Corneille, et *Polyeucte*, et *Cinna*, et les autres ? N'avoir de la dévotion que ce retranchement, sans y être portée par la grâce de Dieu, me paraît être bottée à cru : il n'y a point de liaison ni de conformité avec tout le reste. Je ne vois point que M. et M^{me} de Pompone en usent ainsi avec Félicité, à qui ils font apprendre l'italien et tout ce qui sert à former l'esprit : je suis assurée qu'elle étudiera et expliquera ces belles pièces dont je

viens de vous parler. Ils ont élevé M^{me} de Vins de la même manière, et ne laisseront pas d'apprendre parfaitement à leur fille comme il faut être chrétienne, ce que c'est que d'être chrétienne, et toute la beauté et la solide sainteté de notre religion : voilà tout ce que je vous en dirai. »

Pendant longtemps, elle garda quelque rancune à Racine de ce qu'il avait supplanté son ami dans la faveur du public et de la cour.

Une critique de *Bérénice* venait de paraître. Elle s'en délecte :

« Je voulus hier prendre une petite dose de *morale* (Nicole), je m'en trouvai assez bien ; mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante et fort ingénieuse ; c'est de l'auteur des *Sylphides*, des *Gnomes* et des *Salamandres*. Il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, et même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde : cela fait quelque peine, mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut pas s'en offenser. Je regarde tout le reste et le tour qu'il donne à sa critique ; je vous assure que cela est très joli. Comme je crus que cette bagatelle vous aurait divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château, quand vous auriez achevé cette lecture. »

Le roi en a fait son historiographe, avec Boileau, et cette fonction attire à Racine une petite mésaventure, dont elle ne semble pas trop fâchée. Elle en tire même l'occasion d'un joli compliment au cousin de Bussy :

« Vous me parlez bien fort, en vérité, de Racine et de Despréaux. Le roi leur dit, il y a quatre jours : Je suis fâché que vous ne soyez point venus à cette dernière campagne, vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. Racine lui répondit : Sire, nous sommes deux bourgeois qui n'avons que des habits de ville, nous en commandâmes de campagne ; mais les places que vous attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits. Cela fut reçu agréablement. Ah ! que je connais un homme de qualité à qui j'aurais bien plus tôt fait écrire mon histoire qu'à ces bourgeois-là, si j'étais son maître. C'est cela qui serait digne de la postérité ! »

Mais, vienne *Esther*, la faveur du roi aidant, et aussi le prix que Louis XIV a paru attacher au sentiment de la marquise, elle écrira une de ses plus belles lettres, justement demeurée classique :

« Je fis ma cour l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, M^{me} de Coulanges, M^{me} de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées : un officier dit

à M^{me} de Coulanges que M^{me} de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle ; vous voyez quel honneur. « Pour vous, madame, « me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec M^{me} de Bagnols au second banc, derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étaient M^{mes} d'Auvergne, de Coislin et de Sully ; nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce ; c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant ; cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* et de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût

et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous
« avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée, ce que je
« sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces
« jeunes personnes en ont beaucoup aussi :
« elles entrent dans le sujet, comme si elles
« n'avaient jamais fait autre chose. — Ah !
« pour cela, reprit-il, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et M^{me} la Princesse vinrent me dire un mot ; M^{me} de Maintenon un éclair ; elle s'en allait avec le roi : je répondis à tout, car j'étais en fortune.

« Nous revînmes le soir aux flambeaux : je soupai chez M^{me} de Coulanges, à qui le roi avait parlé avec un air d'être chez lui, qui lui donnait une douceur trop aimable. Je vis le soir M. le chevalier, je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point

les cachotter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes ; il en fut content, et voilà qui est fait ; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise : demandez-lui. M. de Meaux (*Bossuet*) me parla fort de vous, M. le Prince aussi : je vous plaignis de n'être pas là.... »

Pour l'ami de Racine, Boileau-Despréaux, le bon sens du « législateur du Parnasse », comme on disait alors, la fait passer par-dessus son horreur pour la satire.

Avec M. de Pomponne, elle se montre « enchantée, enlevée, transportée, de la perfection des vers de la *Poétique* de Despréaux. »

Elle suit avec l'attention du plus fin lettré toutes les bonnes pièces de Molière, et lui rend le témoignage, courageux à ce moment, d' « avoir corrigé bien des ridicules ».

Pour une assidue de l'hôtel Rambouillet, si cruellement fustigé par le comique des *Femmes savantes*, l'éloge n'est pas mince.

Le naturel de La Fontaine l'a captivée dès ses premières œuvres, malgré les résistances de sa fille qui se refuse à partager son admiration pour l'incomparable fabuliste (1).

(1) Elle écrit à sa fille : « Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille ; en vérité, il y en a de bien transportants ; j'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier soir.

VI

Passons sur l'étrange goût de la marquise, d'ordinaire si judicieuse, pour La Calprenède et sur ses indulgences quelquefois excessives pour les Précieuses de ses amies, et venons la voir, assidue, attentive, enthousiasmée, au pied de la chaire des plus grands prédicateurs du siècle.

Elle en énumère complaisamment la liste brillante : Fléchier, Mascaron, Bourdaloue, le P. Anselme, Soanen, le P. Gaillard, La Rue, le P. Archange, l'abbé de Roquette, Fénelon et le plus grand de tous, Bossuet.

Cependant, c'est pour Bourdaloue qu'elle a un faible. Elle l'avoue sans crainte d'être con-

Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de la Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés ? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld ; nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat*.

D'animaux malfaisants c'était un très bon plat :
Ils n'y craignaient tous deux aucun, tel qu'il pût être,
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage ;
Bertrand déroba tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint ; et *la Citrouille*, et *le Rossignol* ; cela est digne du premier tome. »

tre dite et y revient sans se lasser. Elle appelle cela « aller en Bourdaloue ».

« Ah ! Bourdaloue ! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort ! M^{me} de la Fayette y était pour la première fois de sa vie, elle était transportée d'admiration. »

« Le maréchal de Gramont était l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raison !* Madame éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savait ce qui en arriverait. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos prédicateurs, que si vous les interrompez, ce soit par des admirations. »

« Le P. Bourdaloue fit un sermon, le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde : il était d'une force à faire trembler les courtisans ; et jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes. Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au Temple ; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul. »

« Le P. Bourdaloue nous fit l'autre jour un

sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console, et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paraître. Voilà des moralités de la semaine sainte, et toutes conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois que, hors vous, tout le monde s'élève ; car, au travers de toutes mes maximes, je conserve toujours beaucoup de faiblesse humaine. »

« Auriez-vous jamais cru aussi que le P. Bourdaloue, pour exécuter la dernière volonté du président Perrault, eût fait depuis six jours aux jésuites la plus belle oraison funèbre qu'il est possible d'imaginer ? Jamais une action n'a été admirée avec plus de raison que celle-là. Il a pris le prince dans ses points de vue avantageux ; et comme son retour à la religion a fait un grand effet pour les catholiques, cet endroit, manié par le P. Bourdaloue, a composé le plus beau et le plus chrétien panégyrique qui ait jamais été prononcé. »

A l'oraison funèbre de M. le Prince, ce sont des transports à n'en pas finir, avec une ana-

lyse, comme seuls les maîtres savent les faire (1).

Aussi, quand elle s'en va à la campagne, elle emporte avec elle un des chefs-d'œuvre de son orateur préféré, et quand on lui dit qu'il vaudrait mieux emporter des nouveautés :

— Il ne faut point, réplique-t-elle, dire : Oh ! cela est vieux ! Non, cela n'est point vieux, cela est divin.

Et pourtant, ce Bourdaloue, de qui elle disait que tous les autres se taisaient, quand le grand Pan parlait ; qui lui faisait s'écrier : « Sauve qui peut ! il va toujours son chemin, frappant comme un sourd, disant des vérités à bride abattue » ; ce Bourdaloue n'était guère l'ami de ses amis, en apparence du moins, les plus chers, nous voulons parler des messieurs de Port-Royal, des jansénistes, pour qui, par préjugé d'éducation et par attrait de famille, M^{me} de Sévigné eut toujours tant d'indulgence !

VII

On a beaucoup discuté sur le plus ou moins de profondeur des sentiments que M^{me} de

(1) Je gâte cette pièce, conclut-elle son analyse, par la grossièreté dont je la croque ; c'est comme si un barbouilleur voulait toucher à un tableau de Raphaël.

Sévigné avait voués à Port-Royal. La vérité est qu'elle y avait de chauds amis, qu'on l'y fêtait. Son oncle de Sévigné s'y était retiré. En fallait-il davantage pour qu'elle se laissât aller à sa candeur naturelle ?

« Je revins hier du Méni, où j'étais allée pour voir le lendemain M. d'Andilly ; je fus six heures avec lui ; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné, mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde ; c'est un paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde ; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de saint Jean Climaque ; les religieuses sont des anges sur terre. M^{lle} de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler ; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. »

Elle avait la même faiblesse pour la Mère Angélique Arnauld, au point que le moindre billet de cette orgueilleuse révoltée lui semblait vénérable à l'égard d'une relique.

« C'était la chère fille de M. d'Andilly, et dont il me disait : *Comptez que tous mes frères, et tous mes enfants, et moi, nous sommes des sots en comparaison d'Angélique.* Jamais rien n'a été bon de ce qui est sorti de ces pays-là qui n'ait été corrigé et approuvé d'elle ; toutes les langues et toutes les sciences lui sont infuses ; enfin c'est un prodige, d'autant plus qu'elle est entrée à six ans en religion. Je refusai hier une copie de sa lettre à Brancas. Il en est indigné ; et je lui dis : avouez seulement que cela n'est pas trop mal écrit pour *une hérétique.* J'en ai vu encore plusieurs autres d'elle, et bien plus belles, et bien plus justes : ceci est un billet écrit à course de plume. La mienne est bien en train de trotter. »

Son indulgente partialité pour la secte lui fait oublier ses devoirs de chrétienne soumise à l'Eglise, et elle ne craint pas de servir d'émissaire, jusque chez les pieuses et fidèles filles de sa sainte aïeule.

« Je leur ai fait prêter un livre dont elles sont charmées : c'est la *Fréquente*, mais c'est le plus grand secret du monde. »

« J'ai été dire adieu à mes pauvres sœurs (de la Visitation) que je laisse avec un très bon livre. »

Ce n'est pas qu'elle connaisse bien ce livre, de la *Fréquente Communion*, où le grand Ar-

nauld a infusé le plus perfidement du monde toutes les erreurs de la secte contre la fréquentation des sacrements, puisque, parlant de cet ouvrage qui a fait tant de mal aux âmes chrétiennes, séduites par une apparente austérité, elle avoue ingénument qu'elle ne l'a pas encore lu :

« Je vous manderai si ce livre est à la portée de mon intelligence ; s'il n'y est pas, je le quitterai humblement, renonçant à la sottise vanité de contrefaire l'éclairée quand je ne le suis pas. Je vous assure que je pense comme *nos frères* ; et si j'imprimais, je dirais : *Je pense comme eux*. Je sais la différence du langage politique à celui des chambres : enfin Dieu est tout-puissant, et fait tout ce qu'il veut, j'entends cela ; il veut notre cœur, nous ne voulons pas le lui donner, voilà tout le mystère. N'allez pas révéler celui de nos filles de Nantes ; elles me mandent qu'elles sont charmées de ce livre que je leur ai fait prêter. »

L'amour de Port-Royal, où on la flatte et traite de « jolie païenne, » puis, l'empire qu'exerce sur son esprit tout ce qui est vif et alerte, l'attirent à Pascal.

Pascal semble avoir été son idole, avec Bourdaloue, ce qui ne laisse pas que d'offrir un assez piquant contraste. Elle y revient sans cesse :

« A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter nos lettres ; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi : il y en a toujours et à toutes les heures, par la campagne : les honnêtes gens ! qu'ils sont obligeants ! et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité ! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnaissance ; et je crois que je l'aurais déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression. »

Ce n'est pas toujours une digression qui l'amène à parler de Pascal, « car dit-elle, je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau.

« Quelquefois, pour nous divertir, nous lisons *les Petites Lettres* : bon Dieu ! quel charme et comme mon fils les lit ! je songe toujours à ma fille, et combien cet excès de justesse et de raisonnement serait digne d'elle ; mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose. Ah ! mon Dieu ! tant mieux ; peut-on avoir un style plus par-

fait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon, qui sont si beaux ? Et lorsque après les dix premières lettres il s'adresse aux révérends, quel sérieux ! quelle solidité ! quelle force ! quelle éloquence ! quel amour pour Dieu et pour la vérité ! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre ! C'est tout cela qu'on trouve dans les huit dernières lettres, qui sont sur un ton tout différent. Je suis assurée que vous ne les avez jamais lues qu'en courant, grapillant les endroits plaisants : mais ce n'est point cela quand on les lit à loisir. »

Sa fille y voyait mieux, et quand elle trouvait les Provinciales monotones, M^{me} de Grignan témoignait d'un goût plus sûr que sa mère. Celle-ci s'en dépîte, et, voulant amener la récalcitrante à admirer le sophisme perpétuel de ces lettres trop vantées, elle lui raconte une histoire, souvent citée, et qui ne prouve pas du tout que Pascal ait eu raison.

« A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étaient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes : Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul mo-

derne, qui surpassait, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre, si distingué dans son esprit. Despréaux ne voulut point le nommer ; Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous « conjure de me le dire, afin que je le lise toute « la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une « fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon père, « ne me pressez point. » Le père continue, enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon père, « vous le voulez ; hé bien, morbleu ! c'est Pas- « cal. — Pascal ! » *dit le père tout rouge, tout étonné.* « Pascal est autant beau que le faux « peut l'être. — Le faux, *reprit Despréaux*, le « faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est ini- « mitable ; on vient de le traduire en trois lan- « gues. » Le père répond : « Il n'en est pas plus « vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi ! mon père, direz-vous qu'un « des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de « ses livres, *qu'un chrétien n'est pas obligé d'ai- « mer Dieu ?* Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, *dit le père en fureur*, il faut dis-

« tinger. — Distinguer, dit Despréaux, dis-
« tinger, morbleu ! distinguer ! distinguer si
« nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » et pre-
nant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout
de la chambre ; puis revenant, et courant
comme un forcené, il ne voulut jamais se rap-
procher du père, s'en alla rejoindre la com-
pagnie qui était demeurée dans la salle où
l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe.
Corbinelli me promet le reste dans une con-
versation ; mais moi, qui suis persuadée que
vous trouverez cette scène aussi plaisante que
je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que
si vous la lisez avec vos bons tons, vous en
serez contente.

« Nous avons commencé *la Morale*, c'est
de la même étoffe que Pascal. »

Il s'agit des traités de morale que Nicole,
un autre écrivain de la secte, lançait alors
dans le public, et dont M^{me} de Sévigné sem-
ble avoir voulu devenir comme la grande pro-
pagatrice.

« Je poursuis cette *morale* de Nicole, que
je trouve délicieuse : elle ne m'a encore donné
aucune leçon contre la pluie, mais j'en at-
tends, car j'y trouve tout ; et la conformité à
la volonté de Dieu me pourrait suffire, si je ne
voulais un remède spécifique. Enfin je trouve
ce livre admirable ; personne n'a écrit comme
ces messieurs, car je mets Pascal de moitié à

tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments, que, quoique ce soit en mal, on en est charmé. J'ai même pardonné l'*enflure* du cœur en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent : cherchez un autre mot ; j'achèverai cette lecture avec plaisir. »

«..... Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ; surtout je suis charmée du troisième traité, *des Moyens de conserver la paix avec les hommes* : lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait ; il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler ou la sincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces messieurs-là. »

Elle voudrait tant donner à sa fille le goût de son moraliste favori !

« Parlons un peu de M. Nicole, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain.

Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grâce, et que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais, je recommence ce traité ; je voudrais bien en faire un bouillon et l'avalier. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin ce traité est fait pour bien du monde ; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées ; cette expression m'a paru belle et nouvelle ; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas ? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan ; si j'étais votre garde pendant votre couche, ce serait notre fait : mais que puis-je vous faire de si loin ? Je fais dire tous les jours la messe pour vous ; voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à

tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour 12 sous, veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus. « O trop
« heureux ceux qui plantent des choux ! quand
« ils ont un pied à terre, l'autre n'est pas loin. »
Je tiens ceci d'un bon auteur. »

C'est de Rabelais, que Nicole, sans doute, eût été bien surpris de voir citer à l'appui de ses ennuyeux traités de morale janséniste.

M^{me} de Grignan résiste, la mère se désole.

« Ne voulez-vous point lire les *Essais de morale* et m'en dire votre avis ! Pour moi, j'en suis charmée. »

Puis, elle insiste :

« Ne me dites-vous rien des *Essais de morale*, et du *Traité de tenter Dieu*, et de la *Ressemblance de l'amour-propre et de la charité* ? »

Enfin, sa fille se rend, peu-être par complaisance. Aussitôt la mère est ravie.

« Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale* : n'avais-je pas bien dit que c'était votre fait ? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer ; vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule.

Quand on aurait fait ce livre pour vous, il ne serait pas plus digne de vous plaire. Quel langage ! quelle force dans l'arrangement des mots ! on croit n'avoir lu de français qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince avec l'humilité du christianisme... Mais je m'arrête, il faudrait louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce serait une bizarre lettre. »

Un jour, cependant, le bon sens reprend le dessus, et, à travers la raillerie, on aperçoit la vérité de ce que disait Louis Veuillot, à savoir que la judicieuse marquise n'aimait pas Nicole autant qu'elle se l'imaginait :

« Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de morale*, dans le traité de *tenter Dieu*. Cela divertit fort ; et quand d'ailleurs on est soumise, que les mœurs n'en sont pas dérangées, et que ce n'est que pour confondre les faux raisonnements, il n'y a pas grand mal, car, s'ils voulaient se taire, nous ne dirions rien. Mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire saint Augustin, de peur que nous ne l'ignorions, mettre au jour tout ce qu'il y a de plus sévère, et puis conclure comme le P. Bauny, de peur de perdre le droit de gronder, il est vrai que cela impatiente ; et pour moi, je sens que je

fais comme Corbinelli. Je veux mourir, si je n'aime mille fois mieux les jésuites ; ils sont au moins tout d'une pièce, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien, et concluent mal : ils ne sont point sincères, me voilà dans Escobar. Ma fille, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis. »

Du moins, pour nous reposer de cette admiration impatientante et pour nous aider à pardonner un peu à Nicole la séduction qu'il exerça sur l'esprit au fond si peu janséniste et si ouvert de M^{me} de Sévigné, relisons l'admirable lettre, dont le froid et ennuyeux moraliste lui a fourni l'occasion. C'est à propos de la mort de Louvois qu'elle écrit à M. de Coulanges, pour lors à Rome, où se tient le conclave.

« Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très subite de M. de Louvois, que je ne vois pas où commencer pour vous en parler ! Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses ; que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! « Ah ! mon

« Dieu, accordez-moi un peu de temps : je vous
« drais bien donner un échec au duc de Savoie,
« un mat au prince d'Orange. — Non, non,
« vous n'aurez pas un seul, un seul moment. »
Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ?
Non, en vérité, il faut faire des réflexions
dans son cabinet. Voilà le second ministre
que vous voyez mourir, depuis que vous êtes
à Rome ; rien n'est plus différent que leur
mort ; mais rien n'est plus égal que leur for-
tune, et les cent millions de chaînes qui les
attachaient tous deux à la terre.

« Quant aux grands objets qui doi-
vent porter à Dieu, vous vous trouvez em-
barrassé dans votre religion sur ce qui se
passe à Rome et au conclave : mon pauvre
cousin, vous vous méprenez. J'ai ouï dire
qu'un homme d'un très bon esprit tira une
conséquence toute contraire au sujet de ce
qu'il voyait dans cette grande ville : il en con-
clut qu'il fallait que la religion chrétienne fût
toute sainte et toute miraculeuse, de subsis-
ter ainsi par elle-même au milieu de tant de
désordres et de profanations : faites donc
comme lui, tirez les mêmes conséquences, et
songez que cette même ville a été autrefois
baignée du sang d'un nombre infini de mar-
tyrs ; qu'aux premiers siècles, toutes les in-
trigues du conclave se terminaient à choisir
entre les prêtres celui qui paraissait avoir le

plus de zèle et de force pour soutenir le martyr ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin les fît fuir ni refuser une place où la mort était attachée, et quelle mort ! Vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistant par un miracle continu, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez saint Augustin dans sa *Vérité de la religion* ; lisez l'*Abbadie*, bien différent de ce grand saint, mais très digne de lui être comparé quand il parle de la religion chrétienne ; demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement ; croyez que, quelque manège qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser , j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ?* Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin. »

VIII

Si nous ne craignons d'être infini dans ce chapitre, il faudrait dire quelque chose d'un

personnage que souvent déjà nous avons rencontré sur notre route. Nous voulons parler de Corbinelli, de qui M. Cousin, qui tient sans doute à bon droit le personnage en médiocre estime, a dit :

— Il n'y a pas jusqu'à Corbinelli, dont M^{me} de Sévigné fasse quelque chose, et en vérité ce n'était rien.

Auteur d'une *Histoire généalogique de la famille de Gondi*, Corbinelli, somme toute, était un aimable gentilhomme italien. Ami de M^{me} de Sévigné, de Bussy-Rabutin, de M. de Vardes et du cardinal de Retz, fort attaché à la philosophie de Descartes dont il devait donner le goût à M^{me} de Grignan, il fut emprisonné avec Vardes en 1663, pour avoir été mêlé aux fâcheuses intrigues de ce dernier. Plus tard, devenu très religieux, il s'enfonça dans l'étude des mystiques, ce qui faisait dire à La Beaumelle : « De philosophe devenu athée, d'athée chrétien, de chrétien quiétiste, Corbinelli présidait chez M^{me} Le Maigre, où les beaux esprits mystiques s'assemblaient pour faire des romans de religion. » M^{me} de Grignan le nomma même, à cause de cela, « le mystique du diable ». Mais M^{me} de Sévigné prenait sa défense avec vivacité. « Son esprit est fait pour plaire au mien », disait-elle. La bonne marquise espérait que sa « philosophie christianisée » le mènerait enfin

à bon port, et qu'à force de se jouer « avec la glu », il finirait par s'y prendre.

Corbinelli mourut en 1716, âgé, dit-on, de plus de cent ans.

IX

Mais l'homme pour qui l'indulgente et charitable marquise dépensa le plus ses trésors de bonté, fut ce cousin de Bussy, dont il convient de raconter ici l'indigne et déloyale conduite à l'égard d'une parente si digne de tout son respect.

Un jour, ne croyant sans doute pas si bien prophétiser, il avait écrit à sa cousine :

— Nous vous verrons repentir d'avoir mal employé votre jeunesse et d'avoir voulu, avec tant de peine, acquérir et conserver une réputation qu'un médisant vous peut ôter et qui dépend plus de la fortune que de votre conduite.

Sur quoi, un digne et consciencieux historien de notre marquise, M. Aubenas, a accompagné de justes réflexions le récit de la déloyauté du cousin.

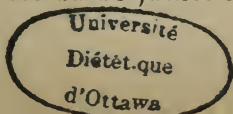
« Bussy, dit-il, voulut faire l'épreuve lui-même, et tenter ce que peut, sur une réputation pure, non la médisance, qui est l'écho du mal, mais la calomnie, qui en est l'ar-

tisan : action mauvaise de la part de tout le monde, action infâme de la part d'un parent ! Une brouille était survenue entre eux. Bussy avait demandé en prêt, à sa cousine, une somme d'argent pour suivre la campagne de Flandre en 1658. M^{me} de Sévigné ne possédait pas cette somme, et, malgré sa bonne volonté, ne pouvait aider son cousin que par une délégation sur une créance de Bourgogne, soumise à des formalités et à des délais indispensables. Celui-ci prit ce retard pour un refus, car dans son idée M^{me} de Sévigné pouvait et devait avoir recours, en cette circonstance, à la bourse du surintendant, quoiqu'il sût très bien, cependant, « qu'elle n'y avait jamais rien voulu chercher ni trouver ». A l'instant, l'amitié de Bussy fut changée en haine, et cette parente à laquelle il avait voulu naguère dresser des autels, il mit tout son esprit à la flétrir. Il écrivait alors son *Histoire des Gaules*, ce grand scandale. La colère lui conseille d'y faire figurer sa cousine ; et, afin de la rendre digne d'un tel lieu, comme l'a dit l'aîné des fils de M. Arnauld d'Andilly, il fut obligé d'inventer les défauts qui y marquaient sa place et de taire les qualités qui l'en auraient exclue. Il fit donc une peinture de fantaisie, mais qui n'en était pas moins cruelle ; portrait sans ressemblance, dicté par l'injustice et écrit avec du fiel. Sin-

gulier homme que ce Bussy, chez lequel la haine n'était qu'à deux doigts de l'amitié; tout flatterie ou tout venin, et ne sachant pas se comporter dans un état modéré et digne; ami sans dévouement, parent sans pudeur, et ne donnant accès à aucun sentiment que son amour-propre et sa vanité ne dussent avouer.»

Disons-le cependant à sa décharge, « Bussy ne paraît pas avoir autorisé la publication » du portrait où il dénigrait basement sa parente; mais « il demeure bien assez blâmable d'avoir écrit cette pièce d'abord, et ensuite de l'avoir imprudemment communiquée à M^{me} de la Baume, qui s'empessa d'en faire passer une copie en Hollande, où s'imprimait le livre de Bussy. M^{me} de Sévigné eut un mortel chagrin de cette attaque déloyale, sachant bien que, si la calomnie ne peut ôter la réputation, elle est assez puissante pour ôter le repos. On connaît toutes les circonstances de cette affaire par les explications qui eurent lieu dix ans plus tard entre eux, et où M^{me} de Sévigné eut à la fin raison de son calomniateur. Alors, revenu de sa colère, Bussy comprit tout l'odieux de son procédé, qui, après un long silence, lui était reproché éloquemment par sa cousine. Écoutons-la; on ne sera pas fâché de voir avec quel style mâle et nerveux M^{me} de Sévigné plaide sa propre cause.

La lettre est du 26 juillet 1668.



« Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre, et puis notre procès sera fini.

« Vous m'attaquez doucement, Monsieur le Comte, et me reprochez finement que je ne fais pas grand cas des malheureux, mais qu'en récompense je battraï des mains pour votre retour ; en un mot, que je hurle avec les loups, et que je suis d'assez bonne compagnie pour ne pas dédire ceux qui blâment les absents.

« Je vois bien que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci, mon cousin ; apprenez donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de faiblesse pour mes amis. J'en ai beaucoup d'autres, comme dit M^{me} de Bouillon, mais je n'ai pas celle-là ; cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait mes preuves ici de générosité sur le sujet des disgraciés, qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je vous dirais bien si je voulais : je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayiez cet article sur le mémoire de mes défauts. Mais venons à vous.

« Nous sommes proches, et de même sang ; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes. Vous me parlez de vous avancer de l'argent sur les dix mille écus que vous aurez à toucher dans la succession de M. de Châlons ; vous dites

que je vous l'ai refusé, et moi je dis que je vous l'ai prêté ; car vous savez fort bien, et notre ami Corbinelli en est témoin, que mon cœur le voulut d'abord, et que lorsque nous cherchions quelques formalités pour avoir le consentement de Neuchèse, afin d'entrer en votre place pour être payé, l'impatience vous prit ; et, m'étant trouvée par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes, et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à notre nom et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage ; vous savez qu'une dame de vos amies vous obligea généreusement de le brûler ; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi ; et quelque temps après, ayant su que vous aviez fait des merveilles sur le sujet de M. Fouquet et le mien, cette conduite acheva de me faire revenir ; je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne ; mais avec quelle sincérité ? Vous le savez. Vous savez encore notre voyage de Bourgogne, et avec quelle franchise je vous redonnai toute la part que vous aviez jamais eue dans mon amitié ; je revins entêtée de votre société. Il y eut des gens qui me dirent en ce temps-là : « J'ai vu votre portrait « entre les mains de M^{me} de la Baume, je l'ai « vu. » Je ne répondis que par un sourire dédaigneux, ayant pitié de ceux qui s'amu-

saient à croire à leurs yeux. « Je l'ai vu », me dit-on encore au bout de huit jours; et moi, de sourire encore. Je le dis en riant à Corbignelli; il reprit le même souris moqueur qui m'avait déjà servi en deux occasions, et je demeurai cinq à six mois de cette sorte, faisant pitié à ceux dont je m'étais moquée. Enfin le jour malheureux arriva où je vis moi-même, et de mes propres yeux *bigarrés* (1), ce que je n'avais pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurais été bien moins étonnée. Je le lus et je le relus, ce cruel portrait; je l'aurais trouvé très joli, s'il eût été d'une autre que de moi et d'un autre que de vous; je le trouvai même si bien enchâssé et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. Je le reconnus à plusieurs choses que j'en avais ouï dire, plutôt qu'à la peinture de mes sentiments, que je méconnus entièrement. Enfin je vous vis au Palais-Royal, où je vous dis que ce livre courait. Vous voulûtes me conter

(1) Voici le passage du livre de Bussy auquel M^{me} de Sévigné fait allusion : « M^{me} de Sévigné est inégale jusques aux prunelles de ses yeux et jusques aux paupières; elle a les yeux de différentes couleurs; et les yeux étant le miroir de l'âme, ces inégalités sont comme un avis que donne la nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fondement sur son amitié. »

qu'il fallait qu'on eût fait ce portrait de mémoire, et qu'on l'avait mis là : je ne vous crus point du tout. Je me ressouvins alors des avis qu'on m'avait donnés, et dont je m'étais moquée. Je trouvai que la place où était ce portrait était si juste, que l'amour paternelle vous avait empêché de vouloir défigurer cet ouvrage en l'ôtant d'un lieu où il tenait si bien son coin. Je vis que vous vous étiez moqué et de M^{me} de Montglas et de moi, que j'avais été votre dupe, que vous aviez abusé de ma simplicité, et que vous aviez eu sujet de me trouver bien innocente, en voyant le retour de mon cœur pour vous, et sachant que le vôtre me trahissait : vous savez la suite.

« Etre dans les mains de tout le monde ; se trouver imprimée ; être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons ; vous avez bien de l'esprit ; je suis assurée que si vous voulez faire un quart d'heure de réflexion, vous les verrez et vous les sentirez comme moi. Cependant que fais-je, quand vous êtes arrêté ? Avec la douleur dans l'âme, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde, et je dis assez librement mon avis sur le procédé de M^{me} de

la Baume, pour en être brouillée avec elle. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois, je vous dis adieu quand je partis pour la Bretagne : je vous ai écrit, depuis que vous êtes chez vous, d'un style assez libre et sans rancune ; et enfin je vous écris encore, quand M^{me} d'Epoisses me dit que vous vous êtes cassé la tête.

« Voilà ce que je voulais vous dire une fois en ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui aie tort. Gardez ma lettre, et la relisez, si jamais la fantaisie vous prenait de le croire, et soyez juste là-dessus, comme si vous jugiez d'une chose qui se fût passée entre deux autres personnes ; que votre intérêt ne vous fasse pas voir ce qui n'est pas : avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui était entre nous, et je suis désarmée. Mais de croire que si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort, car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai toujours ; au lieu d'écrire en deux mots, comme je vous l'avais promis, j'écrirai en deux mille ; et enfin j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle et d'un ennui mortel, que je vous obligerai, malgré vous, à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faites-le donc de bonne grâce.

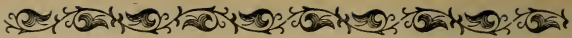
« Au reste, j'ai senti votre saignée ; n'était-ce

pas le 17 de ce mois ? justement : elle me fit tous les biens du monde, et je vous en remercie. Je suis si difficile à saigner, que c'est charité à vous de donner votre bras au lieu du mien.

« Pour cette sollicitation, envoyez-moi votre homme d'affaires avec un placet, et je le ferai donné par une amie à M. Didé ; car, pour moi, je ne le connais point ; et j'irai même avec cette amie. Vous pouvez vous assurer que si je pouvais vous rendre service, je le ferais, et de bon cœur et de bonne grâce. Je ne vous dit point l'intérêt extrême que j'ai toujours pris à votre fortune ; vous croiriez que ce serait le *Rabutinage* (1) qui en serait la cause ; mais non, c'était vous ; c'est vous encore qui m'avez causé des afflictions tristes et amères, en voyant ces trois nouveaux maréchaux de France. M^{me} de Villars (2), qu'on allait voir, me mettait devant les yeux les visites qu'on m'aurait rendues en pareille occasion, si vous aviez voulu. »

(1) Mot forgé par M^{me} de Sévigné, comme on dit *cousinage*.

(2) Marie Gigault de Bellefonds, femme du marquis de Villars, qui fut ambassadeur en Espagne et en Savoie, mère du maréchal duc de Villars.



CHAPITRE IV

UN NOBLE VEUVAGE

(1651-1671)

SOMMAIRE. — Première éducation de M^{lle} de Sévigné. — Sa mère lui enseigne les langues. — Son professeur de philosophie cartésienne. — Les défauts de l'enfant. — Ses succès. — La Cour. — Indulgence de sa mère. — Un tableau d'intérieur. — Le frère de Marguerite. — Son portrait. — Comme il était bon pour sa mère et généreux pour sa sœur. — Il confie à sa mère ses étourderies de jeunesse. — A l'expédition de Candie. — Je suis lasse d'en faire les honneurs. — On se décide pour M. de Grignan. — Portrait du gendre de M^{me} de Sévigné. — La première année de mariage. — M. de Grignan est nommé gouverneur de Provence. — Modèles de lettres à l'usage des belles-mères. — Il faut pourtant se décider à la séparation. — Le mariage de Lauzun. — Impatience de M. de Grignan. — Sa femme part le rejoindre en Provence. — Désespoir maternel.

I

JE trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appellez « ma bonne maman ». Vous aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie... Il y a déjà du bon style à cette lettre.

M^{me} de Sévigné écrivait cela à sa fille en 1675. On en a conclu avec quelque raison que

Marguerite a passé au moins un certain temps chez les Visitandines, mais le séjour de cette enfant chérie ne saurait avoir été aussi long que l'ont pensé plusieurs biographes.

Demeurée veuve avec de grandes dettes et deux enfants à pourvoir, M^{me} de Sévigné se consacra tout entière à leur éducation et à leur futur établissement. C'est elle qui enseigna l'italien et même le latin à Marguerite, laissant à d'autres le soin de l'initier aux arcanes de cette philosophie cartésienne, où M^{me} de Grignan fut si experte, un peu au grand regret de sa mère. Mais Corbinelli, et avant lui l'abbé de la Mousse, qui fut le premier professeur de philosophie de M^{lle} de Sévigné, se montrait, au contraire, « fort glorieux d'avoir fait une si merveilleuse écolière.

A côté de l'éloge que fait Bussy de cette éducation (1), il faut placer une restriction. Cette adoration perpétuelle, où la mère s'exasiait des perfections de son enfant privilégiée, devait lui attirer la punition ordinaire en pareil cas. Qui aime trop est moins aimé. Cela est vrai toujours, surtout pour les parents idolâtres comme semble l'avoir été M^{me} de Sévigné, à qui le vieil Arnauld d'Andilly disait,

(1) La bonne nourriture qu'elle lui donna et son exemple sont des trésors que les rois mêmes ne peuvent toujours donner à leurs enfants. (*Hist. généalogique.*)

en revêtant d'une forme plaisante une dure vérité, « qu'elle était une jolie païenne, qu'elle faisait de sa fille une idole dans son cœur, et que cette sorte d'idolâtrie, quoiqu'elle la crût moins criminelle qu'une autre, était aussi dangereuse ».

A travers l'exagération janséniste du vieillard, il y a du vrai dans le reproche. Il en résulta que M^{lle} de Sévigné s'habitua à « se contempler dans son essence, comme un coq en pâte. » Tout enfant, elle se condamnait à un jeûne absurde, pour ne pas gâter sa petite perfection, « ne vivant que de son amour-propre », selon la jolie remarque de sa mère. La Mousse essayait de réagir par ses sévères remontrances. Un jour, le naturaliste cartésien, voyant son élève fort occupée de lisser ses cheveux et de blanchir ses petites mains, lui dit doucement :

— Mademoiselle, tout cela pourrira !

— Oui, Monsieur, répliqua la précoce coquette, mais cela n'est pas pourri !

Une autre fois, elle donna un soufflet à l'une de ses petites compagnes, parce qu'elle avait trop rapproché « son vilain visage » du sien.

M^{me} de Sévigné se donnait le tort de rire de ces indices naissants d'un caractère hautain et infatué des dons extérieurs que la Providence lui avait départis. Plus tard, la petite fille, devenue grande dame, eut à en souffrir, et

elle reprochait doucement à sa mère de l'avoir « mal élevée ». A quoi celle-ci répondait, sans croire si bien dire dans son badinage :

— Vous avez raison !

Il paraît que cette petite idole louchait d'abord affreusement, dans sa première enfance, ce qui faisait le désespoir de sa mère. C'est du moins ce que fait entendre M^{me} de la Fayette, écrivant à M^{me} de Sévigné son amie :

— Ma petite fille est louche comme un chien, il n'importe : M^{me} de Grignan l'a bien été, c'est tout dire !

Avec ces soins et les dons naturels, M^{lle} de Sévigné devint, de bonne heure, une des beautés les plus renommées à la ville et à la cour. Nous soupçonnons même que la grande mansuétude de la femme outragée envers le cousin insulteur, fut puissamment aidée par l'habile compliment de Bussy, qui surnomma Marguerite « la plus jolie fille de France ». Ce fut aussi le sort de Benserade. La muse du poète s'exerça à célébrer, avec sa fadeur accoutumée, l'éclat des perfections de la petite idole. C'en fut assez pour que M^{me} de Sévigné, faisant tort à son bon goût ordinaire, se prit d'une admiration féroce pour le poète des ruelles, au point de le comparer à la Fontaine, qui, lui aussi d'ailleurs, grossit de bonne heure le cortège des admirateurs de sa fille.

«... Vos vers, écrit-elle au cousin de Bussy, m'ont donné une véritable joie, et surtout de ce que vous écrivez pour défendre Benserade et la Fontaine contre ce vilain *factum* (1). Je l'avais déjà fait en basse note à tous ceux qui voulaient louer cette noire satire. Je trouve que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des *ballets* de Benserade et des *fables* de la Fontaine : cette porte leur est fermée et la mienne aussi ; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver, et d'être improuvés aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire ; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudrait reprendre par le pied ; il y aurait trop d'affaire à le réparer : et enfin, nous trouvions qu'il n'y avait qu'à prier Dieu pour eux, car nulle puissance

(1) Il s'agit du second des deux *factums* de l'abbé Furetière contre ses collègues de l'Académie.

humaine n'est capable de les éclairer. C'est le sentiment que j'aurai toujours pour un homme qui condamne le beau feu et les vers de Benserade, dont le roi et toute la cour a fait ses délices, et qui ne connaît pas les charmes des *fables* de la Fontaine. Je ne m'en dédis point; il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui. »

II

Les ballets de Benserade ne plaisaient tant à l'indulgente marquise, que parce que, lors de leur exécution à la cour, par ordre du jeune roi Louis XIV, M^{lle} de Sévigné y avait figuré avec M^{lle} de Mortemart qui allait devenir M^{me} de Montespan, avec M^{lle} de Saint-Simon, et avec M^{lle} de la Vallière. Un peu imprudemment, la mère raffolait « de cette danse et de cette grâce parfaite qui lui allaient droit au cœur ». Plus tard, au souvenir de sa jouissance maternelle, quand elle se trouvait à un bal, elle « mourait d'envie d'y pleurer, et quelquefois en passait son envie ». « Un jour, raconte M. Mesnard, elle voit danser des Bohêmes. La danse charmante d'une jolie petite fille qu'ils avaient avec eux, sa taille, lui rappellent sa fille, et voilà qu'elle la prend en

amitié, et qu'elle écrit à Vivonne pour lui recommander le grand-père de la petite Bohême, galérien à Marseille (1). Le souvenir de la gracieuse Esméralda, qui avait le bonheur de ressembler à la belle comtesse, se conserva au château de Grignan, dont une chambre reçut le nom de chambre de la Bohémienne. On y voyait un portrait de M^{me} de Grignan en costume bohémien. »

Par bonheur, les excellents principes religieux qu'elle avait reçus, préservèrent M^{lle} de Sévigné des périls d'une telle adulation.

(1) « Je viens d'écrire à Vivonne pour un capitaine bohême, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du roi. Il y avait parmi nos *Bohêmes*, dont je vous parlais l'autre jour, une jeune fille qui danse très bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié ; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Marseille*. Et où est-il votre grand-père ? *Il est à Marseille* ; d'un ton doux, comme si elle disait : *Il est à Vincennes*. C'était un capitaine bohême d'un mérite singulier ; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisé tout d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre ; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez ; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore ; si vous êtes bien avec ce *gros crevé*, et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de M^{lle} de Sévigné. C'est votre même air, elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. »

Au milieu des plus enivrants succès, « son air dédaigneux », une étrange prédisposition naturelle à rougir (1) au moindre mot qui lui était adressé, et, par-dessus tout, la fermeté de ses convictions religieuses la préservèrent des abîmes où tant d'autres, à la Cour, au début du règne de Louis XIV, trouvèrent un lamentable naufrage.

J'imagine volontiers, d'ailleurs, que la sage et vertueuse marquise, qui veillait avec une maternelle sollicitude sur la vertu de son enfant chérie, lui indiquait le danger, avec cette rondeur quelquefois un peu crue de langage, à laquelle la précoce maturité de

(1) M. Boissier l'a observé : « Jeune, M^{me} de Grignan était sujette à rougir au moindre mot qu'on lui disait et sa contrariété en était si grande qu'elle quittait le bal pour ne pas offrir aux malins le spectacle de son embarras. Le temps et l'habitude du grand monde ne parvinrent jamais à lui donner de l'assurance. Un jour, au jeu du roi, elle fut tellement troublée qu'elle jeta tout l'argent à terre, et que M. le Duc se moqua d'elle sans pitié. Ce fut « une de ces cruelles petites « choses » qu'on sent si vivement à la Cour. D'ordinaire les gens timides paraissent fiers. Pour cacher leur timidité dont ils sont honteux, ils lui donnent un air d'insolence. Leur réserve, qui n'est le plus souvent que l'effet de leur embarras, semble venir du mépris qu'ils ont pour les autres. M^{me} de Grignan passait pour une grande dédaigneuse, même aux yeux de ceux qui la fréquentaient le plus. Son mari, avant de l'emmenner dans son gouvernement, disait en confidence à M^{me} de Sévigné : « Madame, elle ne daignera pas « regarder ces pauvres femmes de Provence ».

M^{lle} de Sévigné semble avoir autorisé sa mère.

On partait souvent pour de longs séjours aux champs, à Livry, aux Rochers, et aussi chez les amis qui les reçoivent avec un si cordial empressement, par exemple à Fresnes, chez M^{me} du Plessis-Guénégaud, d'où elle écrit à M. de Pomponne, alors ambassadeur en Suède :

« N'en déplaise au service du roi, je crois, Monsieur l'Ambassadeur, que vous seriez tout aussi aise d'être ici avec nous, que d'être à Stockholm à ne regarder le soleil que du coin de l'œil. Il faut que je vous dise comme je suis présentement J'ai M. d'Andilly à ma main gauche, c'est-à-dire du côté de mon cœur; j'ai M^{me} de la Fayette à ma droite; M^{me} du Plessis devant moi, qui s'amuse à barbouiller de petites images; M^{me} de Motteville un peu plus loin, qui rêve profondément; notre oncle de Cessac, que je crains parce que je ne le connais guère; M^{me} de Caderousse; mademoiselle sa sœur, qui est un fruit nouveau que vous ne connaissez pas; et M^{lle} de Sévigné sur le tout, allant et venant par le cabinet comme de petits frelons. »

Le tableau est bien joli, et, suivant l'ingénieuse remarque de M. Monmerqué, « traduite » par un pinceau fidèle et gracieux, la

peinture produirait une bien délicieuse scène d'intérieur.

III

Nous avons un peu laissé dans l'ombre l'autre enfant de M^{me} de Sévigné. La bonne marquise, malgré sa prédilection avouée pour la fille, avait encore des trésors de tendresse pour le fils.

Charles de Sévigné passa une adolescence fort studieuse auprès de sa mère, s'il faut en juger par le tournoi littéraire qui s'engagea entre le docte Dacier et ce jeune homme, à peine âgé de dix-sept ans, sur la traduction d'un passage controversé de l'art poétique d'Horace.

Cependant, Saint-Simon nous le présente comme étant « moins un homme d'esprit que d'après un esprit », ajoutant que, « du naturel charmant et abondant de sa mère et du précieux guindé et pointu de sa sœur, il avait fait un mélange un peu gauche ». Du moins, le sévère portraitiste du siècle conclut en disant, ce qui n'est pas une mince louange sous sa plume acérée :

— C'était un bon et honnête homme !

M. Mesnard a peint, avec beaucoup plus de vérité, le portrait du frère de Marguerite : « Sévigné, dit-il, avait d'autres titres à l'amitié

de sa mère qu'une certaine conformité de caractère et d'esprit. Son amour filial était touchant. Inépuisable auprès d'elle en gentilles prévenances, il cherchait toujours à l'égayer et à lui plaire. Amusant et plein d'esprit, il savait la faire rire aux larmes ; il n'aimait rien mieux que sa compagnie et son entretien ; il était son lecteur assidu dans sa solitude, son garde-malade, dévoué comme une fille, quand elle avait besoin de ses soins (1). Au lieu d'être

(1) Rien de joli comme le récit de ces soins adressé à sa sœur, alors en province, et qui contrastait avec les prévenances fatigantes que celle-ci venait de prodiguer à sa mère, lors d'un récent séjour auprès d'elle qui avait fini par quelque brouille entre la mère et la fille, mutuellement excédées de trop d'attentions l'une pour l'autre. Charles de Sévigné, malade lui-même d'une blessure qu'il avait reçue au siège de Valenciennes, racontait à sa sœur comment sa mère et lui s'entendaient à se soigner, et à ce propos, avec son bon sens aimable, lui faisait une petite leçon : « Nous nous gardons mutuellement ; nous nous donnons une honnête liberté ; point de petits remèdes de femmelettes. — Vous vous portez bien, ma chère maman, j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit ? comment va la tête ? point de vapeurs ? Dieu soit loué ; allez prendre l'air, allez à Saint-Maur, souper chez M^{me} de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries. Du reste, vous n'avez point d'incommodité ; je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé ? les fraises valent mieux. Adieu, maman. J'ai mal au talon ; vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures : puis *vogue la galère* ! — Voilà, ma petite sœur, comment font les gens raisonnables. »

jaloux de l'excessive tendresse qu'elle avait pour sa sœur, il se mettait de moitié dans ce sentiment avec une générosité qui ne parut jamais forcée, et qui dans aucun temps ne s'est démentie. Il se contentait de quelques taquineries en riant avec une si visible prédilection. Dans les désordres où sa jeunesse se laissa entraîner par faiblesse, mais non par corruption (1), il ne voulut jamais rien cacher à sa mère ; c'était à elle qu'il faisait ses vilaines confidences, non comme un fanfaron du vice, mais comme un étourdi dont le cœur était bon et franc, qui venait se faire gronder et se laissait dire « un petit mot de Dieu ». Mystères du cœur ! Si M^{me} de Sévigné devait faire cette faute de préférer un de ses enfants, pourquoi ne fut-ce pas celui-là ? (2). Ce ne fut

(1) La trop célèbre Ninon de Lenclos avait cherché à pervertir ses sentiments religieux. Comme toutes ses pareilles, l'indigne créature s'en prenait à la « simplicité de colombe » du fils de son ancienne connaissance. Elle l'appelait « une vraie citrouille fricassée dans la neige ». Les excellents principes religieux de Charles le préservèrent de cette séduction, qui essayait d'entamer les convictions chrétiennes de sa jeune victime, préludant ainsi à la corruption élégante du siècle suivant, dont elle fut le véritable précurseur. Le fils de M^{me} de Sévigné devait pleurer amèrement ses erreurs de jeunesse, du moins il put se rendre le témoignage qu'il n'avait jamais laissé ébranler sa foi au milieu des plus grands égarements de sa vie.

(2) Il nous semble bien que Charles de Sévigné au-

pas lui, ce nous semble, qui lui coûta le plus de larmes. Il est difficile de ne pas croire que ce fut lui qui l'aima le plus. Mais n'en est-il pas presque toujours ainsi ? Les affections immodérées sont rarement payées de retour ; et quand les parents recueillent le triste fruit d'une aveugle prédilection, souvent ils sont consolés par ceux de leurs enfants qu'ils ont aimés avec moins de faiblesse. »

Ce fut cependant par ce fils que la tendre mère apprit à connaître les déchirements de la séparation. Charles de Sévigné fit en effet partie de cette expédition de Candie, où une poignée d'officiers français s'en alla secourir une île, assiégée par trente mille Turcs.

« Mon fils, écrit la pauvre mère, qui en était alors à son apprentissage de vie séparée de

rait dû être l'enfant préféré de sa mère. D'abord, c'était un fils, et l'on sait les complaisances infinies qu'on avait, dans ces familles aristocratiques, pour celui qui devait continuer la race. C'était, de plus, le meilleur des fils, le plus affectueux, le plus soumis. Assurément M^{me} de Sévigné l'aimait beaucoup ; mais elle aimait mieux sa fille. Pourquoi ? nous l'ignorons ; et probablement elle ne le savait pas mieux que nous. Autour d'elle, on ne se l'expliquait pas davantage ; malgré le soin qu'on prenait de flatter sa faiblesse, nous voyons bien que ses meilleurs amis, notamment M^{me} de la Fayette, trouvaient qu'elle avait tort. Les moralistes nous disent que les passions les moins raisonnées et les moins raisonnables sont, en général, les plus fortes. (BOISSIER, *Madame de Sévigné*, p. 30.)

ses enfants, est allé en Candie avec M. de Roannès et le comte de Saint-Paul ; cette fantaisie lui est entrée fortement dans la tête ; il l'a dit à M. de Turenne, au cardinal de Retz, à M. de Larochefoucauld : voyez quels personnages ! Tous ces messieurs l'ont tellement approuvé que la chose a été résolue et répandue avant que j'en susse rien. Enfin, il est parti ; j'en ai pleuré amèrement ; j'en suis sensiblement affligée ; je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage ; j'en vois tous les périls, j'en suis morte ; mais enfin je n'ai pas été la maîtresse, et, dans ces occasions-là, les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. »

IV

— Je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs !

C'est en parlant de sa fille que M^{me} de Sévigné écrivait cela au cousin de Bussy. Les apparences un peu dédaigneuses de la belle M^{lle} de Sévigné éloignaient, au grand étonnement de sa mère, les prétendants à sa main. Trois partis se présentèrent, parmi lesquels le moins avantageux, ce semble, fut le préféré.

Le comte de Grignan, de l'aveu de Saint-Simon, était un fort honnête homme, fort

poli, fort noble, sentant fort ce qu'il était. Le malin chroniqueur, en cela, du reste, d'accord avec la mère de Marguerite, ajoute que c'était « un grand homme, fort bien fait, laid ».

M^{me} de Sévigné, lorsque le mariage fut conclu par l'intervention du comte de Brancas, l'annonce en ces termes à Bussy :

— La plus jolie fille de France épouse non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume.

Plus tard, elle s'égayait sur le nez des Grignan, et sur « la touffe ébouriffée qui avait fait donner à son gendre le nom de « Matou ». En revanche, elle l'appelle « le plus souhaitable mari et le plus divin pour la société ».

Veuf deux fois, M. de Grignan épousait M^{lle} de Sévigné en troisièmes noces, et elle lui apportait cent mille écus de dot. Au cardinal de Retz et aux amis qui reprochaient à sa mère de n'avoir pas pris plus d'informations sur le mauvais état des affaires des Grignan, celle-ci répondait :

— Nous ne le marchandons point ; nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous.

— D'ailleurs, ajoutait-elle, je le préfère de beaucoup « à quelque jobelin qui ne ferait sortir que de l'académie, qui ne saurait ni la langue, ni le pays, qu'il faudrait produire, et

qui ne ferait pas une sottise qui ne nous fît rougir ».

Le mariage eut donc lieu à Paris le 29 janvier 1669.

En digne petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, M^{me} de Sévigné fait remarquer que c'était le jour de la fête de saint François de Sales.

La première année de cette union fut sans orages. Mais, l'année suivante, il survint un événement qui désola toute l'existence de M^{me} de Sévigné, en nous réservant cette splendide moisson littéraire où nous allons glaner.

V

C'est en effet au mois d'avril 1670 que M. de Grignan fut nommé lieutenant-général de Provence, pour y commander, en qualité de gouverneur, à la place de M. de Vendôme, alors très jeune encore et revêtu de cette charge.

M^{me} de Sévigné, surmontant son immense douleur et n'écoutant que l'intérêt de ses enfants, conseilla à son gendre d'accepter. Hélas ! elle signait ainsi sa propre condamnation. Mais, quand il s'agit de s'exécuter, que de prétextes, que d'atermoiements !

Elle fit si bien que, sous couleur de soigner sa femme qui allait bientôt accoucher et se trouvait dès lors hors d'état d'entreprendre un si long et si fatigant voyage, elle décida M. de Grignan à partir seul pour prendre possession de son gouvernement provençal.

En Provence, le nouveau gouverneur rencontra grand accueil, mais aussi beaucoup de difficultés. L'autorité s'y partageait entre le premier président au Parlement d'Aix, le baron de Forbin d'Oppède, et l'évêque de Marseille, de Forbin-Janson. Tous deux, l'évêque surtout, étaient des hommes du plus haut mérite et parfaitement dévoués au bien général du pays. M. de Grignan, un peu jaloux de leur influence, leur fit une guerre, souvent ouverte, toujours sourde quand il recourait à la diplomatie, et, sa femme ayant épousé ses querelles, la belle-mère se mit en tiers contre ce qu'elle appelle, dans ses lettres, les « fourbins » et les « fourbineries » des adversaires de son gendre.

Enfin, l'évêque de Marseille fut nommé ambassadeur en Pologne pour l'élection d'un roi, et le combat finit par la dispersion des combattants.

Pendant que M. de Grignan engageait ses premières escarmouches en Provence, sa femme s'interdisait, fort aimablement pour

son mari, jusqu'aux parures convenables à son âge.

— Vous souvient-il, lui écrira un jour sa mère, combien vous nous avez fatigués avec le méchant manteau noir ? Cette négligence était d'une honnête femme. M. de Grignan vous en peut remercier ; mais elle était bien ennuyeuse pour les spectateurs.

Avec quelle habileté M^{me} de Sévigné fait valoir ces attentions à son gendre, dans la série des lettres, où elle déploie une diplomatie merveilleuse, afin de retenir le plus longtemps possible sa fille auprès d'elle ! « Nous recommandons, dit finement M. Mesnard, à ceux qui publient des *Lettres choisies de M^{me} de Sévigné* ces lettres à M. de Grignan, pour en faire un petit recueil à l'usage des belles-mères. »

— Peut-on être plus honnête, plus régulière?... Peut-on vous aimer plus tendrement?... Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous?... Elle se plaint encore tous les jours qu'on l'a retenue ici, et dit tout sérieusement que cela est bien cruel de l'avoir séparée de vous. Il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle.

Enfin, le 15 novembre 1670, naquit la petite Marie-Blanche, dont la grand'mère, qui l'appelait « mes petites entrailles »,

éleva la première enfance avec un soin si touchant.

Comme pour s'étourdir sur la séparation maintenant imminente, M^{me} de Sévigné semble avoir, à ce moment, fait feu de tout son esprit. C'est à cette date en effet qu'elle écrivit à M. de Coulanges la fameuse lettre sur le mariage de Lauzun.

« Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie M^{me} de Rohan et M^{me} d'Hauterive; une chose, enfin, qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la; je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue*

aux chiens ? Eh bien, il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre, devinez qui ! Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. M^{me} de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner : c'est M^{me} de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc M^{lle} de Retz ? — Point du tout ; vous êtes bien provinciale. — Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous ; c'est M^{lle} Colbert. Encore moins. — C'est assurément M^{lle} de Créqui ? — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ? il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR, Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV, M^{lle} d'Eu, M^{lle} de Dombes, M^{lle} de Montpensier, M^{lle} d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous

avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres, qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non » (1).

Hélas ! cependant, il fallait en finir. En vain, elle s'écriait :

— Quelle folie de quitter une si bonne mère pour aller chercher un homme au bout de la France ! Je vous assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites.

M. de Grignan réclamait sa femme, qu'il était impatient de présenter à sa famille et à la Provence.

VI

On était, dit M. Aubenas, au mois de janvier 1671; M. de Grignan réclamait sa femme avec de nouvelles et plus sérieuses instances : M^{me} de Sévigné dut se résoudre à s'en séparer.

Le 5 février suivant, après avoir confié sa fille aux soins du coadjuteur d'Arles et du

(1) Ce drame, qui a son exposition, sa péripétie et son dénouement, peu noble et fâcheux toutefois; vrai roman de la Calprenède, étrange et imprévu, mais dans lequel le dernier chapitre gâte tout, et qui n'est resté quelque chose dans l'histoire, que par les quatre lettres charmantes de M^{me} de Sévigné. (AUBENAS. *Histoire de M^{me} de Sévigné*, p. 189.)

comte de Ripert, l'un des gentilshommes attachés à M. de Grignan, elle lui fit enfin ses adieux, comme si elle n'avait jamais dû la revoir. Séparation douloureuse pour ces deux femmes qui, depuis vingt ans, ne s'étaient pas quittées un seul jour ; mais, événement heureux pour nous, puisqu'il nous a valu cette correspondance inimitable où l'une et l'autre ont trouvé l'immortalité, en n'y cherchant qu'une satisfaction pour leur tendresse. A peine son enfant partie, l'éloquence du cœur maternel déborde :

« Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de M^{me} du Housset, on me fit du feu. Agnès me regardait sans me parler ; c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton ; j'allai ensuite chez M^{me} de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit : elle était seule, et malade et triste de la

mort d'une sœur religieuse; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mélusine* (1). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville (2) vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez M^{me} de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et, le matin, je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit... »

(1) MÉLUSINE, M^{me} de Marans, sœur de M^{lle} de Montalais, la trop célèbre fille d'honneur de Madame. M^{me} de Sévigné, et M^{me} de Grignan, qui avait fort à se plaindre d'elle, lui avaient donné le nom de Mélusine, fée célèbre dans les légendes du Poitou, demi-femme et demi-serpent, dont les cris se faisaient entendre dans les ruines du château de Lusignan, chaque fois qu'un malheur menaçait cette famille.

(2) D'HACQUEVILLE, conseiller du roi et abbé, le plus dévoué, le plus attentif des amis de M^{me} de Sévigné. Pour exprimer à quel point il se multipliait pour le service de ses amis, M^{me} de Sévigné l'appelait « Les d'Hacqueville, » comme si, par son activité, il était devenu plusieurs d'Hacqueville.



CHAPITRE V

SÉPARATION

(1671-1672)

SOMMAIRE. — Nouvelle Rachel. — Tranes, inquiétudes, témoignages. — Une odyssee sentimentale. — L'unique passion d'une vie. — Contraste entre la mère et la fille. — Ce qu'était au juste M^{me} de Grignan, d'après M. Boissier. — Son arrivée en Provence. — Aux galères de Marseille. — M^{me} de Sévigné se réfugie aux Rochers. — Comment elle y vivait. — Le Catéchisme de la Mousse. — Les Etats et les braveries de Bretagne. — M^{me} de Sévigné retourne à la cour pour l'intérêt des Grignan. — Pensées tristes. — Un émouvant récit. — Visite chez M^{me} de Longueville. — Voyage en Provence. — A Marseille.

I



On dirait vraiment que, nouvelle Rachel, la mère de M^{me} de Grignan, ayant perdu l'objet de son amour, ne veut plus être consolée. « C'est en vain que ses amis les plus intimes, la Rochefoucauld, Coulanges, M^{me} de Lafayette, l'entreprennent. » On lui offre des distractions, « mais elle craint cela comme la mort »; seulement, elle va quelquefois passer « tout

le jour » chez M^{me} de Villars à parler de sa fille et à pleurer, « parce qu'elle entre le mieux dans ses sentiments. »

M^{me} de Grignan de son côté prenait aussi sa part de cette vive affliction. Pendant toute la route, elle écrit à sa mère, et celle-ci ne peut se rassasier de relire ces témoignages de l'affection de sa fille, à qui elle écrit :

« Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur; il y en a une qui ne revient point : sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirais n'avoir rien perdu; je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues : elles sont, premièrement, très bien écrites; et, de plus, si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne les pas croire; la défiance même en serait convaincue : elles ont ce caractère de vérité qui se maintient toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader; plus leurs sentiments s'efforcent de paraître, plus ils sont enveloppés. Les vôtres sont vrais et le paraissent; vos paroles ne servent, tout au plus, qu'à vous expliquer; et, dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister. »

La tendre mère s'ingénie, de manière à faire trouver par la voyageuse de ses lettres à chaque

station. Toutes deux cherchaient ainsi mutuellement à passer, par degrés, de la présence à l'absence. Tout cela est fade, dira-t-on ; mais pour nous cette odyssee sentimentale est aussi touchante qu'elle est simple dans ses incidents.

A chaque lettre de sa fille, ce sont, pour M^{me} de Sévigné, de nouveaux sanglots. « Il lui semble que chaque pas lui arrache le cœur. » Une carte sous les yeux (1), elle suit tous les progrès de sa route, marque tous les lieux où elle doit s'arrêter, s'inquiète pour l'état des chemins, et surtout pour « ce diable de Rhône » qui va l'entraîner loin d'elle ;

(1) « Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais, si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. Rien ne me donne de distraction ; je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir ; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers ; vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par M^{me} de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra ; c'est la seule consolation que je souhaite, pour d'autres, je n'en cherche pas. »

pleine de transes et d'inquiétudes (1), et toujours oppressée de regrets de voir « ce carrosse qui avance toujours et ne doit jamais approcher d'elle ».

Un paysan de Sully, qui avait conduit M^{me} de Grignan (2), vint lui en donner des

(1) « M. de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon : je vous conjure, ma chère enfant, si vous vous embarquez, de descendre au Pont-Saint-Esprit. Ayez pitié de moi ; conservez-vous, si vous voulez que je vive. Vous m'avez si bien persuadée que vous m'aimez, qu'il me semble que, dans la vue de me plaire, vous ne vous hasarderez point. Mandez-moi bien comme vous conduirez votre barque. Hélas ! qu'elle m'est chère et précieuse, cette petite barque que le Rhône m'emporte si cruellement ! J'ai ouï dire qu'il y avait eu un dimanche gras, mais ce n'est que par ouï-dire ; et je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir pas souffrir quatre personnes ensemble. »

(2) « Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent ; elle m'a été donnée par un fort honnête homme que j'ai questionné tant que j'ai pu ; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui se peut dire. Il était bien juste, ma fille, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous me mandez de M. Busche est original, cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence ; j'en ai donc ri, je vous l'avoue ; et j'en serais honteuse, si, depuis huit jours, j'avais fait autre chose que pleurer. Hélas ! je le rencontrai dans la rue, ce M. Busche, qui amenait vos chevaux : je l'arrêtai, et, tout en pleurs, je lui demandai son nom ; il me le dit ; je lui dis en sanglotant : M. Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point ; et, quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir pour me dire de ses nouvelles ; je vous donnerai de quoi boire.

nouvelles; elle l'estimait « bien heureux » d'avoir vu sa fille, comme si tout le monde devait avoir pour cela son âme et son cœur; et alors elle redemandait un seul moment de sa présence, « la voir passer seulement », et se reprochait tous les instants qu'elle avait employés loin d'elle.

Rien n'arrête cette douleur. Les jours passent, la douleur reste la même. Il y a quinze jours à peine que sa fille est partie, il semble à la mère que ce soit un siècle : « Ah! ma bonne, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop que le reste! » Tout entretient ses larmes, les lettres qui lui arrivent, les amis, les connaissances qui viennent lui apporter leurs compliments, les lieux qu'elle a vus avec sa fille et qu'elle revoit toute seule. « Je prétends être en solitude, dit-elle quand elle est retournée pour la première fois à Livry; je fais de ceci une petite Trappe; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions. Mais, ma pauvre bonne, ce que je ferai mieux que tout cela, c'est de penser à vous. Je n'ai pas encore cessé, depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentiments

Je le ferai assurément : ce que vous me mandez sur son sujet augmente beaucoup le respect que j'avais pour lui. »

sur votre sujet, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur le siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je pas vue ici? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur? Je vous vois, vous m'êtes présente, je pense et je repense à tout; ma tête et mon esprit se creusent; mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion est à deux cents lieues. Je ne l'ai plus. Sur cela, je pleure, sans pouvoir m'en empêcher. »

II

— Vous êtes l'unique passion de ma vie!

C'est bien le mot. « Depuis la mort de son mari, ayant interdit à son cœur tout autre amour, M^{me} de Sévigné avait transporté sur sa fille toutes ses facultés d'aimer, fort vives, quoi qu'en ait dit Bussy, et elle était allée, dans la tendresse maternelle, aussi loin que le cœur humain peut aller, c'est-à-dire, jusqu'à ne vivre que pour elle, à ne se réjouir et à ne souffrir que pour elle. »

— Je pleure sans pouvoir m'en empêcher...
Je ne sais où me sauver de vous!

Elle veut, à toute force, trouver que sa fille lui rend au centuple l'amour qu'elle lui a voué.

En cela, elle se fait une illusion un peu volontaire.

Suivant la juste remarque de M. Boissier, M^{me} de Grignan, au contraire de sa mère (qui « laissait couler le torrent », quand il lui fallait écrire ou parler), éprouvait une sorte de resserrement d'âme, qui empêchait ses sentiments de sortir. Elle disait d'elle-même qu'elle était « d'un tempérament peu communicatif » ; ce mot, dont nous faisons aujourd'hui tant d'usage, et qu'elle était une des premières à employer, la dépeint à merveille. Devant sa mère, elle ne pouvait pas parler ; elle semblait gênée, indifférente ; elle ne savait que répondre à des témoignages d'amitié dont elle se trouvait accablée. Plus tard, quand elle était seule et hors de cette présence qui la glaçait, elle retrouvait sa liberté d'esprit, et les termes d'affection venaient au bout de sa plume. « Méchante, lui disait M^{me} de Sévigné, pourquoi me cachez-vous de si précieux trésors ? vous avez peur que je ne meure de joie ! » Quand on est tiède soi-même, il est naturel qu'on soit importuné par la chaleur des autres ; on éprouve une sorte de confusion à recevoir des marques d'affection auxquelles on sent bien qu'on ne peut pas tout à fait répondre. M^{me} de Grignan finissait par être un peu fatiguée par l'amitié exubérante de sa mère. « Il y a des gens, lui écrivait M^{me} de Sévigné, qui

m'ont voulu faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodait. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai : ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue, et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir ; mais je ne crois pas avoir été pesante. » Elle l'était quelquefois, sans le savoir. Pascal a dit qu'il faut de l'adresse pour aimer ; mais on n'est guère adroit quand on aime trop : au lieu de se modérer et de se régler, de contenir les excès de son affection, la pauvre mère ne savait que gémir et pleurer, et la vie commune devenait intolérable.

Une fois à distance, elle reprenait plus d'audace. « Quand vous voulez, lui écrivait alors sa mère, vous êtes adorable ! » Ce qui permet de conclure avec M. Boissier (1) : « Je suis donc tenté de croire que nous aurions une meilleure idée de M^{me} de Grignan si nous pouvions lire ses lettres. On lui a rendu un mauvais service en les détruisant. Peut-être était-elle, en réalité, moins égoïste, moins indifférente qu'on ne le suppose : les indifférents ne souffrent pas, et elle paraît avoir beaucoup souffert. M^{me} de Sévigné admire souvent la

(1) *Op. cit.* p. 30, 31, 37 et 38, *passim*.

profondeur, l'énergie, la solidité de sa fille, et la met, par ce côté, bien au-dessus d'elle. Je ne crois pas qu'elle méritât tout à fait ces compliments. On nous donne, d'ordinaire, comme étant la marque d'une raison ferme et audacieuse, ses témérités d'opinions, ses escapades philosophiques dans la doctrine de Descartes, ses velléités d'hérésie. J'avoue que j'y vois plutôt l'inquiétude d'un esprit qui manque d'équilibre, et comme un besoin d'agitation dans le vide. C'était au fond une âme troublée, malade, et qui se nourrissait de chimères. Obligée de vivre par devoir dans le monde, elle ne rêvait que solitude; elle voyait tout en noir, elle se faisait des chagrins de tout. Sa mère lui reprochait d'avoir une sorte de goût pour les désespoirs et les tristesses; elle appartenait déjà à cette catégorie de désenchantés et de désespérés qui, depuis, est devenue si nombreuse. Au lieu de l'attaquer, comme on le fait d'ordinaire, il faut peut-être un peu la plaindre. Je m'imagine que c'était une de ces natures malheureuses qui sont destinées, en se tourmentant elles-mêmes, à faire le tourment des autres. »

III

— Je passe bien plus d'instants en Provence qu'à Paris.

C'est donc en Provence qu'il nous faut venir pour suivre M^{me} de Sévigné.

La prudente marquise prévoyait bien les difficultés que créerait à sa fille le caractère que nous avons dépeint.

— Tâchez, lui a-t-elle recommandé, de vous ajuster aux mœurs et aux manières des gens avec qui vous avez à vivre ; accommodez-vous un peu de ce qui n'est pas mauvais ; ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que médiocre ; faites-vous un plaisir de ce qui n'est pas ridicule.

Que de sagesse et que de sollicitude dans ces quatre lignes ! La Rochefoucauld les eût admirées et saint François de Sales volontiers faites siennes.

M^{me} de Grignan en avait besoin. Elle était portée à la moquerie, et la nouvelle gouvernante de Provence, jeune, élégante, qui arrivait de la cour et avait dansé avec le roi, se trouvait tentée de se divertir de la tenue et de la toilette des dames qui venaient à sa rencontre. C'était d'ailleurs un métier neuf pour elle que de recevoir des « assemblées », des « corps » et des « ordres », d'écouter des harangues, « d'y répondre sans se troubler, comme disait M^{me} de Sévigné, et de les écouter sans rire ».

Du moins sa consolation sera de savoir que tout Paris s'occupe d'elle.

« Je revins hier de Saint-Germain ; j'étais avec M^{me} d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisait de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : « Conte-moi comme elle a pensé périr. » Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avait jetée rapidement sous une arche à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous l'aviez touché. La reine me dit : « Et son mari était-il avec elle ? » — Oui, Madame ; et M. le coadjuteur aussi. « — Vraiment ils ont grand tort », reprit-elle ; et fit des hélas, et dit des choses très obligeantes pour vous. »

A Arles, où elle voyait pour la première fois le pays du gouvernement de son mari, on la reçut « comme la reine » de Provence. A Aix, ce fut de même. Les Provençaux se montrèrent enthousiastes de sa beauté royale, de son esprit et de son vif désir de leur plaire.

A Marseille, le commandant des galères, frère de M^{me} de Montespan, Vivonne, donna,

au jour de son entrée, pour mot d'ordre, le mot « Sévigné ».

« Je reçois votre lettre de Marseille ; jamais relation ne m'a tant amusée. Je lisais avec plaisir et avec attention ; je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très agréablement. Je lisais donc votre lettre vite par impatience, et puis je m'arrêtais tout court, pour ne pas la dévorer si promptement : je la voyais finir avec douleur, et douleur de toute manière ; car je ne vois que de l'impossibilité à votre retour, moi qui ne fais que le souhaiter. Ah ! ma fille, ne m'en ôtez pas, ni à vous-même, l'espérance ; pour moi, j'irai vous voir très assurément avant que vous ne preniez aucune résolution là-dessus : ce voyage est nécessaire à ma vie. Je tremble pour votre santé : vous avez été étourdie du bruit de tant de canons et du *hou* des galériens ; vous y avez reçu des honneurs comme la reine, et moi, plus que je ne vaudrais : je n'ai jamais vu une telle galanterie, que de donner mon nom pour le mot *de guerre*. Je vois bien, ma fille, que vous pensez à moi très souvent, et que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Je crois que Marseille vous aura paru beau ; vous m'en faites une peinture extraordinaire, et qui ne me déplaît pas : cette nouveauté à quoi rien ne ressemble, touche

ma curiosité ; je serais fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment ! des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes ! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez ; elles font même quelquefois du bruit ; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille : j'ai cette image dans la tête. »

Ce qui charmait la nouvelle gouvernante, c'est l'union existant dans la famille où son mariage l'avait fait entrer.

Presque tous les membres de la famille de Grignan se trouvèrent réunis à son arrivée, savoir : le coadjuteur d'Arles, « seigneur Corbeau », comme l'avait surnommé M^{me} de Sévigné ; le chevalier de Grignan, le « grand chevalier », excellent de tous points ; Adhémar, qui fut toujours si dévoué à sa belle-sœur ; M^{me} de Rochebonne, sœur de M. de Grignan, d'une douceur inaltérable, malgré sa surdité. L'abbé de Grignan, pour lors étudiant en Sorbonne, manquait seul à la réunion.

M^{me} de Sévigné y conquist rapidement une grande situation, par son commerce épistolaire avec la jeune épousée. Sans doute, l'aimable marquise songeait à sa fille avant et par-dessus tout, quand elle lui écrivait les nouvelles de Paris et de la cour ; mais nous est-il interdit de penser qu'elle songeait un peu au reste de la famille, quand elle décrivait si admirablement la mort de Vatel :

« Il est dimanche 26 avril ; cette lettre ne partira que mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé ; voici l'affaire en détail : le roi arriva le jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était point attendu ; cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville (1) : « La tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à

(1) GOURVILLE. Un des commentateurs de M^{me} de Sévigné ; Grouvelle dit de lui : « Gourville, valet de chambre du duc de la Rochefoucauld, devenu son ami et même celui du grand Condé ; dans le même temps, pendu à Paris en effigie et envoyé du roi en Allemagne, ensuite proposé pour succéder au grand Colbert dans le ministère. Nous avons de lui des Mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa fortune avec indifférence. » (Voir, sur ce curieux personnage, les *Caractères* de La Bruyère, pages 88, 89, 112, 127.) Il mourut en juin 1703.

l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince (1). M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien « n'était si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'a- « chève ; je sais que le rôti a manqué à deux « tables. — Point du tout, dit M. le Prince, « ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint ; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville ; il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels. Il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distri-

(1) M. LE PRINCE. Le grand Condé.

buer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte : on le trouve noyé dans son sang ; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le duc (1) pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras (2). Il dit à M. le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; elle fut réparée : on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était un samedi, on fit encore de même ; et le

(1) LE DUC. Il s'agit ici d'Henri-Jules de Bourbon, qu'on appela plus tard M. le Prince, et qui mourut en 1709, et non de Louis de Bourbon, l'élève de La Bruyère, mort en 1710. (Voir notre volume sur LA BRUYÈRE.)

(2) CET EMBARRAS. C'était en effet une grande affaire que de recevoir Louis XIV. Il y avait vingt-cinq tables servies chacune à cinq services, et quatre repas par jour. Le roi ne resta que deux jours à Chantilly, et la dépense monta à 400,000 francs (valeur actuelle).

soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé *media nocte* : il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais, comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours ; et, si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion. »

IV

Pour distraire son ennui, qui la rendait sauvage au milieu des distractions de la cour et de la ville, et aussi pour ménager à son fils, qu'elle a tiré des griffes de Ninon, l'occasion de « faire une bonne confession », M^{me} de Sévigné se réfugia, au mois de mai, en Bretagne, d'où elle écrit à sa fille, en arrivant aux Rochers :

« Ils avaient fait ici une manière d'entrée à mon fils ; Vaillant avait mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate ; ils vont en très bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé (1)

(1) M. L'ABBÉ. L'abbé de Coulanges. Christophe de Coulanges, abbé de Livry, né en 1607, mort en 1687,

avait mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie : ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir ; et quand ils se sont retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre temps nous a fâchés ; mais quel remède ? Voilà par où nous avons débuté. M^{lle} du Plessis (1) est tout justement comme vous l'avez laissée ; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit, qui a lu tous les romans et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente (2). J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étais jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerais rien, mais que mon cœur était saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière ; c'est une

oncle de M^{me} de Sévigné et de Philibert-Emmanuel de Coulanges, à qui est adressée la lettre du 15 décembre 1670. C'est lui que M^{me} de Sévigné appelle le bien bon.

(1) PLESSIS. M^{lle} du Plessis d'Argentré. — M^{me} de Sévigné est fort cruelle pour cette voisine de campagne. Le château d'Argentré est à une lieue des Rochers.

(2) TARENTE. Amélie, princesse de Tarente, habitait Château-Madame dans le faubourg de Vitré. Elle était fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel, et avait épousé Henri-Charles de la Trémouille, prince de Tarente.

plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation, pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien mon personnage. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante ; Pilois (1) les élève jusqu'aux nues avec une probité admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenait : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils, qui est revenu de Candie. *Vago di fama* (2) : n'est-il point joli, pour n'être qu'un mot ? Je fis écrire encore hier, en l'honneur des paresseux : *Bella cosa, far niente*. Hélas ! ma fille, que mes lettres sont sauvages ! Où est le temps que je parlais de Paris comme les autres ? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez, et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres... »

L'abbé compte, pendant ce séjour aux Rochers, ses éternels jetons, tandis que La Mousse fait le catéchisme aux petits paysans ! Hélas ! le cartésien, avec toute sa philosophie, s'aperçoit vite que ce n'est pas facile besogne

(1) PILOIS, jardinier des Rochers.

(2) VAGO DI FAMA, avide de renommée, — Charles de Sévigné avait pris part à l'aventureuse expédition de Candie en 1668.

d'instruire de petits ignorants. En effet, au bout de quelques questions, les enfants brouillent tout, prennent la sainte Vierge pour « le créateur du ciel et de la terre ». M^{me} de Sévigné conte cela à ravir.

« Il ne fut point ébranlé par les petits enfants ; mais voyant que des hommes, des femmes, et même des vieillards disaient la même chose, il en fut persuadé, et se rendit à l'opinion commune. Enfin, il ne savait plus où il en était, et si je ne fusse arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré. »

V

Pendant qu'elle était aux Rochers, se tinrent les états de Bretagne, dont elle a fait un si plaisant croquis :

« Vous aurez maintenant des nouvelles de nos états, pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche soir, au bruit de tout ce qui peut en faire à Vitré : le lundi matin il m'écrivit une lettre ; j'y fis réponse pour aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu ; il y a quatorze couverts à chaque table ; monsieur en tient une et madame l'autre. La bonne chère est excessive, on remporte les plats de rôti tout entiers ; et pour les pyramides de fruits,

il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyaient pas ces sortes de machines, puisque même ils ne comprenaient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer, une de ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre ; mais, bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise, au contraire, de ne plus voir ce qu'elles cachent : cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit [qu'elle causa fit taire les violons, les hautbois et les trompettes. Après le dîner, MM. de Locmaria et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passe-pied merveilleux, et des menuets, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de bas Bretons avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pensais toujours à vous ; et j'avais un souvenir si tendre de votre danse et de ce que je vous avais vu danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Locmaria : les violons et les passe-pied de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là : c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différents, et cette cadence courte et juste ; je n'ai point vu d'homme

danser comme Locmaria cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivaient en foule pour ouvrir les états. Le lendemain, M. le premier président, MM. les procureurs et avocats généraux du parlement, huit évêques, MM. de Molac, la Coste et Coëtlogon le père, M. Boucherat, qui vient de Paris, cinquante bas Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés... » Ce spectacle, à la longue pourtant un peu fatigant pour elle, elle commence par en être ravie, et elle le conte avec un charme infini.

En Provence, on fait trop de façons. Ici, « les états ne doivent pas être longs : il n'y a qu'à demander ce que veut le roi ; on ne dit pas un mot, voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité de présents, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continu, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie : voilà les états. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit ; mais si je ne comptais pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas et c'est le premier. »

VI

Les intérêts de M. de Grignan la ramenèrent à Paris au mois de janvier 1672.

C'est pour sa fille et pour son gendre qu'on la revoit à Saint-Germain et aux Tuileries. « Mon royaume n'est plus de ce monde », dit-elle; elle n'est plus que la plénipotentiaire de M^{me} de Grignan.

Aussi, quelle joie pour elle, quand elle peut rapporter de la cour une jolie historiette : « Au milieu du silence du cercle, la reine se tourne, et me dit : — A qui ressemble votre petite-fille? — Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. Sa Majesté fit un cri, j'en suis fâchée, et me dit doucement : — Elle aurait mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. »

Le spectacle de la cour et des vanités du monde la touche, et, quand elle va « en Bourdaloue », elle en revient toute pleine de pensées graves :

« Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme; et comment en sortirai-je? par où? par quelle porte? quand sera-ce? en quelle disposition? Souffrirai-je mille et mille

douleurs qui me feront mourir désespérée? aurai-je un transport au cerveau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? que puis-je espérer? suis-je digne du paradis? suis-je digne de l'enfer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rien n'est si naturel, et la sottise que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines dont elle est semée. »

La guerre de Hollande et le passage du Rhin viennent bientôt la distraire de ces salutaires préoccupations.

Coup sur coup, elle apprend de tristes nouvelles. Son fils est à l'armée, et M^{me} de Grignan vient de courir un danger grave.

« Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion, et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci! je ne puis tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Hélas! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là : Votre fille est plus en danger

que si elle était à l'armée, j'étais bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur. Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, ou craint de pleurer : l'esprit tourne à la pauvre M^{me} de Nogent (1); M^{me} de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais.

« M^{lle} de Vertus (2) était retournée depuis

(1) NOGENT. Diane-Charlotte de Caumont, sœur de Lauzun. Elle porta toute sa vie le deuil de son mari. et mourut en 1720 à quatre-vingt-huit ans.

(2) VERTUS. Catherine-Françoise de Bretagne de Vertus, sœur de la duchesse de Montbazon, vécut de 1671 à 1692 à Port-Royal où elle mourut.

deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours; on est allé la quérir avec M. Arnauld (1), pour dire cette nouvelle. M^{lle} de Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah! mademoiselle, comment se porte M. mon frère? (*le grand Condé*). Sa pensée n'osa aller plus loin. — Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat! Et mon fils? — On ne lui répondit rien. — Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah, mon Dieu! quel sacrifice! Et là-dessus, elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée : pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. »

(1) ARNAULD. Il s'agit ici du grand Arnauld.

Un peu plus tard, elle raconte sa visite chez la pauvre mère :

« J'ai vu enfin M^{me} de Longueville ; le hasard me plaça près de son lit : elle m'en fit approcher encore davantage, et me parla la première, car, pour moi, je ne sais point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne doutait pas qu'elle m'eût fait pitié, que rien ne manquait à son malheur : elle me parla de M^{me} de la Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindraient le plus ; elle me parla de mon fils, et de l'amitié que son fils avait pour lui. Je ne vous dis point mes réponses : elles furent comme elles devaient être ; et, de bonne foi, j'étais si touchée, que je ne pouvais pas mal dire. La foule me chassa. »

VII

Enfin, le 13 juillet 1672, M^{me} de Sévigné put accomplir le vœu le plus cher de son cœur, s'en alla en Provence, où elle vivait, depuis si longtemps, par la pensée et par le cœur.

De ce qu'elle vit, dans ce voyage tant rêvé, nous aurons l'occasion d'en parler plus au long incontinent, mais, comment résister au plaisir de citer cette lettre sans date qu'elle

écrivit à M^{me} de Grignan, un jour qu'elle s'était séparée de sa fille chérie, pour aller visiter Marseille :

« Je vous écris après la visite de M^{me} l'intendante et une harangue très belle. J'attends un présent, et le présent attend ma pistole. Je suis ravie de la beauté singulière de cette ville. Hier, le temps fut divin, et l'endroit d'où je découvris la mer, les *bastides*, les montagnes et la ville, est une chose étonnante; mais surtout je suis ravie de M^{me} de Montfuron; elle est aimable et on l'aime sans balancer. La foule des chevaliers qui vinrent hier voir M. de Grignan à son arrivée; des noms connus, des Saint-Hérem, etc.; des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de captivité: moi, qui aime les romans, je suis transportée. M. de Marseille vint hier au soir : nous dînons chez lui; c'est l'affaire des deux doigts de la main. Il fait aujourd'hui un temps abominable; j'en suis triste; nous ne verrons ni mer, ni galères, ni port. Je demande pardon à Aix, mais Marseille est bien plus joli et plus peuplé que Paris à proportion; il y a cent mille âmes au moins! De vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter; l'air en gros y est un peu scélérat,

et parmi tout cela je voudrais être avec vous. Je n'aime aucun lieu sans vous, et moins la Provence qu'un autre; c'est un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d'avoir plus de courage de moi, mais ne vous moquez pas de mes faiblesses ni de mes *chaînes*. »



CHAPITRE VI

REVOIR ET ADIEUX

(1672-1675.)

SOMMAIRE. — Le château de Grignan. — Description. — Ce qu'il est aujourd'hui. — La vie qu'on y menait au temps de M^{me} de Sévigné. — La mère et la fille conviennent d'un chiffre. — A quatre lieues de Grignan. — Au château de mes pères. — A la Coise. — La prise d'Orange. — Petit différend. — M^{me} de Grignan à Paris. — Coup d'œil d'ensemble sur les témoignages de la tendresse maternelle de M^{me} de Sévigné. — En quoi réside le charme du style épistolaire de M^{me} de Sévigné. — Quelques citations.

I

LE château de Grignan, où M^{me} de Sévigné venait retrouver sa chère enfant, était situé au point de jonction du Dauphiné, de la Provence et du Comtat Venaissin, lequel confine au Languedoc. C'est ce qui faisait dire que du haut de ses murailles la vue s'étendait sur quatre provinces, singularité rare et que les contemporains ont souvent fait ressortir.

Le château primitif dut être construit vers

la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième. Les premiers travaux pratiqués en vue d'une habitation eurent pour objet d'aider la nature, et de rendre encore plus perpendiculaires les pentes du rocher qui isolait le château de la plaine. Des murs de soutènement fort épais, et présentant des angles de diverses ouvertures en forme de bastion, entourèrent et couronnèrent la plate-forme de ce rocher qui figure une ellipse ayant, du nord au midi, trois cents mètres, et deux cents de l'est à l'ouest. Dans l'intérieur de cette plate-forme, le mur fut seulement élevé jusqu'à hauteur d'appui ; mais au dehors il descendait plus ou moins profondément, suivant les anfractuosités du rocher. De distance en distance, ces premières constructions se trouvaient soutenues par d'énormes contreforts, qui plongeaient dans la plaine à une profondeur de quatre-vingts pieds environ. Ainsi isolé de toutes parts et élevé à cent pieds au-dessus du sol, ce plateau n'était abordable que du côté de l'ouest, où une pente ménagée dans le roc conduisait à la poterne du château. Après avoir franchi cette porte, on entra sous une voûte longue et sombre, d'une montée rapide et bordée à droite par des salles d'armes et les prisons féodales. Cette voûte conduisait à la plate-forme du midi. Parvenu là, on tournait brusquement vers

le nord, et on avait alors devant soi le château ou plutôt la citadelle, construite sans doute sur un plan carré, avec une forte tour à chaque angle formée de murs de plus de quinze pieds d'épaisseur. Tout autour de cette forteresse, le terrain était libre; on pouvait le parcourir et en faire le tour avec facilité.

Partout ailleurs qu'anprès de sa fille, M^{me} de Sévigné eût regretté la paix de ses « pauvres Rochers »; mais telle était sa tendresse maternelle, qu'elle n'aurait pas voulu choisir, pour y finir sa vie, un autre séjour que ce château de Grignan, si plein de mouvement, d'agitation et souvent d'inquiétudes. En dépit des réclamations de la sagesse, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer, presque avec le même orgueil que sa fille, le grand air de ce château, ses meubles somptueux, ses magnifiques constructions, ses écussons en manteau ducal, sa fière devise : *Mai d'hounour que d'hounours!* et ses vastes terrasses, où l'on pouvait arriver en voiture, et d'où la vue s'étendait au loin jusqu'aux montagnes (1).

« Il est facile, observe M. Boissier, quand on visite ce qui reste du château de Grignan, de se faire une idée de la grande vie qu'on menait dans ces somptueuses demeures, et des

(1) Cf. AUBENAS, *op. cit.*; MESNARD, *id.*; et BOISSIER, *id.*, *passim*.

dépenses de toute espèce qui en étaient la suite inévitable. Grignan est bâti sur une éminence qui se dresse au milieu d'une vaste plaine. Le rocher a été taillé, maçonné, entouré de murs, pour former une sorte de substruction inaccessible sur laquelle s'élève le château. Le long des flancs escarpés serpentent des rues étroites, que bordent les maisons d'un misérable village qui semble s'être accroché là pour vivre en repos sous une protection puissante. L'entrée du château est défendue par une fortification massive, percée de meurtrières, flanquée de deux tours crénelées. Une fois que la porte s'est ouverte et qu'on a pénétré dans l'intérieur, l'aspect change : la forteresse devient un palais. Par malheur, ce palais est aujourd'hui presque entièrement à terre, il n'en reste que des pans de murs et quelques débris de salles ; mais ces débris ont un caractère de grandeur et d'élégance rares. Les murailles sont percées de larges fenêtres encadrées de colonnettes délicates qui rappellent la Renaissance. A l'intérieur on voit des attaches de voûtes, des frises finement sculptées, des fragments de cheminées monumentales. L'importance des décombres nous donne l'idée de l'étendue des bâtisses. Quand on essaye de les relever par la pensée et de se figurer le château tel qu'il devait être, il est impossible qu'on ne soit pas

frappé du large développement des façades et du grand nombre de salles et de chambres qu'il contenait. Tout autour, une terrasse dallée permet de jouir d'un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir : c'est une plaine riche, semée de villages, de maisons de plaisance, de châteaux, qui est fermée de tous côtés par de hautes montagnes, la Lance, la chaîne dentelée des Alpines, et le Ventoux neigeux à l'horizon.

« Tout, dans cette splendide demeure, était fait pour nourrir l'orgueil du maître et lui donner une grande idée de lui-même. Tout semblait lui faire un devoir de soutenir son rang et de n'être pas au-dessous de la magnificence de ses aïeux. Il fallait, pour peupler ces grandes salles et animer cet immense château, que la compagnie y fût toujours nombreuse et brillante. Les maîtres et leur famille, avec leurs parents et leurs amis les plus intimes, les officiers, les gentilshommes, les pages attachés à la personne du gouverneur, formaient déjà une société considérable, c'étaient quatre-vingts ou cent personnes établies à demeure, et qui ne quittaient pas le château. Joignez-y les invités, qui viennent de toute la province ou des provinces voisines, et qui reçoivent une hospitalité fastueuse. Les amis ou les simples connaissances sont logés dans le château avec leurs gens et leurs équi-

pages. C'est « une auberge » qui ne désemplit jamais. Il faut dresser trois tables dans la grande galerie, et elles sont toujours pleines : voilà ce que M^{me} de Sévigné appelle « la cruelle et continuelle chère de Grignan », à laquelle aucune fortune ne pourrait résister. Après avoir nourri cette foule, il faut l'amuser ; on lui offre toute sorte de distractions, même l'opéra, et l'on met un certain orgueil à faire entendre les airs les plus récents de Lulli. Surtout on leur donne à jouer : le jeu fut un des fléaux de cette société de grands seigneurs désœuvrés. L'exemple en venait de haut ; à Versailles on jouait beaucoup, et si quelques habiles, comme Dangeau ou Langlée, durent au jeu des fortunes considérables, le plus grand nombre s'y ruinait. M^{me} de Montespan perdit quatre cent mille pistoles en une nuit à la bassette, et Monsieur, qui devait cent cinquante mille écus, fut obligé de mettre sa vaisselle d'or en gage. De Versailles, cette manie gagna Paris et la province. On jouait gros jeu à Grignan, et les maîtres de la maison, étant tenus de faire mieux que les autres, achevèrent ainsi de dissiper leur fortune. »

II

Pendant ce séjour à Grignan, selon la remarque de M. Aubenas, essentielle à l'intelli-

gence des lettres qui suivirent, M^{me} de Sévigné et sa fille réglèrent leur conduite à venir, quant à leur tendresse et à leur correspondance.

Aussi, il faut remarquer qu'à partir de cette époque, il y a plus de prudence et de retenue dans leurs lettres.

M^{me} de Sévigné se contraint sur tous les reproches qu'elle avait adressés jusque-là à son gendre, grand dépensier comme on l'a vu, mais en même temps fort susceptible, et qu'il fallait ménager, de peur de se l'aliéner.

D'un autre côté, par crainte des yeux indiscrets, elle convient avec sa fille d'un langage en chiffres pris dans les éléments de la nature, et qui ne sont pas sans rapport avec les personnages qu'ils désignent.

Ainsi, *la Grêle* (traîtresse), est, fort injustement comme nous l'avons observé ailleurs, l'évêque de Marseille :

Quanto (la gouvernante), est M^{me} de Montespan ;

Le Torrent (impétueux), M^{me} de Monaco ;

La Pluie (bienfaisante), M. de Pomponne ;

Le Nord (rigoureux), Colbert ;

La Mer (orgueilleuse), Louvois ;

Le Dégel (c'est-à-dire la glace royale qui se fond), M^{me} Scarron ;

Le Feu (passionné), le roi ;

La Neige (blanche et froide), la reine ;

La Rosée (qui pleure), M^{lle} de la Vallière ;
Le Brouillard (sombre et triste), M^{me} de la
Fayette ;

La Feuille (frivole et légère), M^{me} de Cou-
langes.

III

Le moment vint cependant où il fallut en-
core se séparer.

C'était le 5 octobre 1673. A peine arrivée à
Montélimar, à trois ou quatre lieues de Gri-
gnan, la bonne mère n'y tient déjà plus. Elle
écrit :

« Voici un terrible jour, ma chère enfant ;
je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous
ai quittée dans un état qui augmente ma dou-
leur. Je songe à tous les pas que vous faites
et à tous ceux que je fais, et combien il s'en
faut qu'en marchant toujours de cette sorte
nous puissions jamais nous rencontrer. Mon
cœur est en repos quand il est auprès de vous ;
c'est son état naturel, et le seul qui peut lui
plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne
une douleur sensible, et me fait un déchire-
ment dont votre philosophie sait les raisons :
je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai
le cœur et l'imagination tout remplis de vous ;
je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense
toujours ; de sorte que l'état où je suis n'est

pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant : qu'avais-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que vos lettres qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour

comme je vous aime ! Je songe aux *Pichons* (1) ; je suis toute pétrie des Grignan ; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant ; aimez-moi toujours ; hélas ! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'archevêque de mon respect très tendre, et embrassez le coadjuteur : je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler. Ma fille, plaignez-moi de vous avoir quittée. »

Pour cacher sa tristesse, la pauvre mère court se renfermer dans un château patrimonial, Bourbilly, d'où elle écrit encore, le 16 octobre :

« Enfin, ma chère fille, j'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. Je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin, à la même place où je les avais laissés. Il y a ici de plus honnêtes gens que moi ; et cependant, au sortir de Grignan, après vous avoir quittée, je m'y meurs de tristesse. Je pleurerais présentement de tout mon cœur, si je m'en voulais croire ; mais je m'en

(1) *Pichoun*, *pichoune*, en provençal, signifie *petit*, *petite*.

détourne, suivant vos conseils. Je vous ai vue ici ; Bussy y était, qui nous empêchait fort de nous y ennuyer. Voilà où vous m'appelâtes *marâtre* d'un si bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui a fait une allée fort agréable. Tout crève ici de blé, et de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire pas un sol. Il pleut à verse : je suis désaccoutumée de ces continuels orages, j'en suis en colère. M. de Guitaut est à Epoisses : il envoie tous les jours ici pour savoir quand j'arriverai, et pour m'emmener chez lui ; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait ses affaires ; j'irai pourtant le voir, et vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'esprit en repos sur tout ce que je vous dirai : je ne suis pas assurément fort imprudente. »

Oh ! non, elle ne sera pas imprudente !... Si elle retourne à la cour, c'est pour y veiller aux intérêts de ses enfants de Provence.

M. de Grignan a été chargé par le roi de conquérir Orange, en représailles contre le duc de Nassau.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très agréable pour M. de Grignan : cette grande quantité de noblesse qui l'a suivi par le seul attachement qu'on a pour lui ; cette grande dépense, cet heureux succès, car voilà tout : tout cela fait honneur et donne de la joie à ses amis, qui ne sont pas ici en petit nombre.

Le roi dit à son souper : « Orange est pris ; Grignan avait sept cents gentilshommes avec lui , on a tirillé du dedans, et enfin on s'est rendu le troisième jour : je suis fort content de Grignan. » On m'a rapporté ce discours, que la Garde sait encore mieux que moi. Pour notre archevêque de Reims, je ne sais à qui il en avait ; la Garde lui pensa parler de la dépense : « Bon ! dit-il, de la dépense ! voilà toujours comme on dit ; on aime à se plaindre. — Mais, monsieur, lui dit-on, M. de Grignan ne pouvait pas s'en dispenser, avec tant de noblesse qui était venue pour l'amour de lui. — Dites pour le service du roi. — Monsieur, répliqua-t-on, il est vrai ; mais il n'y avait point d'ordre, et c'était pour suivre M. de Grignan, à l'occasion du service du roi, que toute cette assemblée s'est faite. » Enfin, ma fille, cela n'est rien ; vous savez que d'ailleurs il est très bon ami ; mais il y a des jours où la bile domine, et ces jours-là sont malheureux.

Le roi dit qu'il est « content de Grignan », sur ce, la belle-mère triomphe.

« J'ai trouvé votre siège d'Orange fort étalé à la cour : le roi en avait parlé agréablement, et on trouva très beau que, sans ordre du roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents gentilshommes à cette occasion ; car le roi ayant dit *sept cents*,

tout le monde dit *sept cents* : on ajoute qu'il avait deux cents litières, et de rire; mais on croit sérieusement qu'il y a peu de gouverneurs qui pussent avoir une pareille suite. »

IV

Le moment vint cependant où tous les vrais amis des Grignan estimèrent que M^{me} de Grignan ne devait plus tarder de reparaître à la cour, où elle n'était plus venue depuis trois ans. Celle-ci cependant semble croire que c'est là au fond une exigence de la tendresse maternelle, impatiente de la revoir à Paris.

C'est même avec quelque aigreur dans l'accent, qu'elle le laisse entendre à la pauvre mère, qui réplique sur un ton à son tour un peu piqué :

« Je commence dès aujourd'hui ma lettre, et je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Paris : vous apprendrez par Janet que la Garde est celui qui l'a trouvé le plus nécessaire, et qui a dit qu'il fallait demander votre congé; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne. Mais ce n'est pas, dites-vous, une nécessité de venir; et le raisonnement que vous me faites est si fort, et vous rendez si peu considérable tout ce qui le paraît aux autres pour

vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée. Je sais le ton que vous prenez, ma fille : je n'en ai point au-dessus du vôtre, et surtout quand vous me demandez *s'il est possible que moi, qui devrais songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine*, et tout ce qui suit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde ! et pendant que vous êtes la raison, la sagesse et la philosophie même, je ne veux point qu'on me puisse accuser d'être une mère folle, injuste, frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentiments, par une tendresse de femme. Mais j'avais cru que vous pouviez faire ce voyage : vous me l'aviez promis ; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, et en comédiens, et en fêtes, et en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûterait moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne et M. de la Garde me font voir mille affaires où vous et M. de Grignan êtes nécessaires ; je joins à cela cette tutelle. Je me trouve disposée à vous recevoir ; mon cœur s'abandonne à cette espérance. Vous avez besoin de changer d'air : je me flattais même que M. de Grignan

voudrait bien vous laisser avec moi cet été, et qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois, comme un homme : tous vos amis avaient la complaisance de me dire que j'avais raison de vous souhaiter avec ardeur : voilà sur quoi je marchais. Vous ne trouvez point que tout cela ne soit ni bon ni vrai, je cède à la nécessité et à la force de vos raisons ; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je prendrai cette douleur, qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien méritée. Il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur ; mais il faut tout sacrifier, et me résoudre à passer le reste de ma vie, séparée de la personne qui m'est le plus sensiblement chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles ; qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait. Il faut donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grâce, et j'admurerai sa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs et de choses agréables dans votre établissement, il s'y trouve des abîmes qui ôtent tous les plaisirs de la vie, et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures du jour, et bien plus que je ne voudrais à celles de la nuit. Voilà mes sentimens ; ils ne sont pas exagérés, ils sont simples et sincères ; j'en ferai un sacrifice pour mon salut. Voilà qui est fini ; je ne vous en

parlerai plus, et je méditerai sans cesse sur la force invincible de vos raisons, et sur votre admirable sagesse, dont je vous loue, et que je tâcherai d'imiter. »

Enfin, M^{me} de Grignon finit par entendre raison, et son mari la ramène à Paris, où elle trouve beaucoup d'amis.

Tandis que la mère et la fille sont réunies, le moment nous semble venu d'interrompre le récit, pour étudier une dernière fois le caractère de cette incomparable tendresse de la bonne marquise pour M^{me} de Grignan.

V

Nous l'avons vu, elle écrivait à sa fille à toute occasion et sans occasion.

« Si l'on pouvait, dit-elle, écrire tous les jours, je m'en accommoderais fort bien ; je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas. »

Elle avait besoin de se faire violence pour ne pas écrire, et pour s'arrêter, une fois en train.

« Je vous prie, ma très chère, de ne point vous suffoquer de faire réponse à mes lettres infinies ; songez que je cause et que je ne suis point du tout accablée de visites ; j'ai tout le temps qu'il me faut, et au delà, et c'est par

pitié de vous que je les finis ; car, si j'en avais autant de moi, je ne les finirais point. »

Sa fille s'inquiète pour sa mère de la fatigue que pouvait lui occasionner tant d'écritures.

« Allez vous promener, M^{me} la comtesse, de venir me proposer de ne vous point écrire; apprenez que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que j'aie ici. Voilà un plaisant régime que vous me proposez; laissez-moi conduire cette envie en toute liberté, puisque je suis contrainte sur les autres choses que je voudrais faire pour vous, et ne vous avisez pas de rien retrancher de vos lettres. »

Cette délicieuse correspondance est toute remplie des expressions de l'extraordinaire tendresse de M^{me} de Sévigné pour sa fille. La pensée de « la pauvre Madeleine », tristement reléguée « dans son château de province », ne la quitte pas. Vient-elle la rejoindre, les fatigues qu'elle peut éprouver sont un cruel tourment pour sa mère, et l'occasion d'un redoublement de chaleur dans les témoignages de son amour.

« Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, tant de fatigues, d'ennuis, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous, je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé mille fois que je ne

valais pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire par un certain côté ; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu ! et quelle saison ! vous arriverez précisément le plus court jour de l'année, et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez ; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni* (1). Qu'en dites-vous, ma fille ? »

M^{me} de Sévigné estimait à bon droit qu'on ne pouvait pas aller plus loin qu'elle dans l'amour maternel.

« Je vous aime si passionnément que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin ; si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content que je l'aimasse seulement autant que votre portrait. »

Elle ne s'intéresse à rien et à personne que par rapport à sa fille.

« Je veux compter sur votre santé : c'est ce qui me tient uniquement au cœur. C'est sans préjudice de cette continuelle pensée que je vois, que j'entends, et que je prends intérêt à toutes les choses du monde ; elles sont plus proches ou moins loin de moi selon qu'elles ont plus ou moins de rapport à vous ; vous me

(1) Jusqu'à ce que le soleil revienne.

donnez même l'attention que j'ai aux nouvelles. »

VI

Que dire maintenant, après tant de maîtres, sur le style épistolaire de M^{me} de Sévigné? On a tout dit, ce semble, sur la souplesse, la variété, les grâces de ce style unique qui n'est presque jamais simple, et qui est toujours naturel.

Ce qu'il y a peut-être de plus merveilleux est la facilité de cette plume qui, dès les lettres de jeune fille écrites à Ménage, trotte avec une si aimable légèreté, et « a toujours la bride sur le cou ». Elle ne trotte pas seulement, elle « galope ».

« Il serait à souhaiter que ma pauvre plume, galopant comme elle fait, galopât au moins sur le bon pied. »

Il lui est impossible de corriger, c'est-à-dire de gâter son premier jet :

« Je vous ai souhaité un lot à la loterie, pour commencer à rompre la glace de votre malheur. Cela se dit-il? Vous me le manderez; car je ne puis jamais raccommo-der ce qui vient naturellement au bout de ma plume. »

Grâce à cette disposition primesautière, elle saisit au vol le côté plaisant des choses, comme le malheur arrivé au bon d'Hacqueville : « Il

était tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons que, ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il a d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît; car, sachant son état, il tâchait incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement; de sorte que madame la Dauphine ne put tenir plus longtemps les éclats de rire : ce fut une grande pitié; la majesté du Roi en pensa être ébranlée, et jamais il ne s'était vu, dans les registres de l'Ordre, l'exemple d'une telle aventure. »

Elle sait aussi, à l'occasion, s'élever jusqu'à la plus haute éloquence :

« Vous avez donc été frappée du mot (1) de M^{me} de la Fayette, mêlé avec tant d'amitié. Quoique je ne me laisse pas oublier cette vérité, j'avoue que j'en fus tout étonnée; car je ne me sens encore aucune décadence qui m'en fasse souvenir. Je ne laisse pas cependant de faire souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée,

(1) M^{me} de la Fayette avait écrit : « Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit; *vous êtes vieille*; les Rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera... » M^{me} de la Fayette avait cinq ans de moins que M^{me} de Sévigné.

malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la *vieillesse* : je la vois, m'y voilà, et je voudrais bien, au moins, ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui sont près de m'outrager ; et j'entends une voix qui dit : Il faut marcher (1) malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle où nous sommes condamnés, remet la raison à sa place, et fait prendre patience. »

Il n'y a personne comme elle pour la description narrative. Nous avons déjà beaucoup cité, mais comment omettre cette lettre à Bussy, au sujet des honneurs rendus à Condé :

« Voici encore de la mort et de la tristesse, mon cher cousin. Mais le moyen de ne vous pas parler de la plus belle, de la plus magnifique et de la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des

(1) Il faut rapprocher ces tristes réflexions de M^{me} de Sévigné d'un morceau bien souvent cité de Bossuet : « Je voudrais retourner en arrière : marche ! marche ! » — Voir sur cette pensée de la mort qui revient souvent dans les lettres de M^{me} de Sévigné, la lettre du 10 janvier 1689.

mortels ? C'est celle de feu M. le Prince, qu'on a faite aujourd'hui à Notre-Dame. Tous les beaux esprits se sont épuisés à faire valoir tout ce qu'a fait ce grand prince et tout ce qu'il a été. Ses pères sont représentés par des médailles jusqu'à saint Louis, toutes ses victoires par des basses-tailles couvertes, comme sous des tentes dont les coins sont ouverts, et portés par des squelettes, dont les attitudes sont admirables. Le mausolée, jusque près de la voûte, est couvert d'un dais en manière de pavillon encore plus haut, dont les quatre coins retombent en guise de tentes. Toute la place du chœur est ornée de ces basses-tailles, et de devises au-dessous, qui parlent de tous les temps de sa vie. Celui de sa liaison avec les Espagnols est exprimé par une nuit obscure, où trois mots latins disent : *Ce qui s'est fait loin du soleil doit être caché!* Tout est semé de fleurs de lis d'une couleur sombre, et au-dessous une petite lampe qui fait dix mille petites étoiles. J'en oublie la moitié : mais vous aurez le livre, qui vous instruira de tout en détail. Si je n'avais point eu peur qu'on ne vous l'eût envoyé, je l'aurais joint à cette lettre ; mais ce *duplicata* ne vous aurait pas fait plaisir.

« Tout le monde a été voir cette pompeuse décoration. Elle coûte cent mille francs à M. le Prince d'aujourd'hui ; mais cette dépense lui

fait bien de l'honneur. C'est M. de Meaux qui a fait l'oraison funèbre : nous la verrons imprimée.

« ... Je viens de voir un prélat qui était à l'oraison funèbre. Il nous a dit que M. de Meaux s'est surpassé lui-même, et que jamais on n'a fait valoir ni mis en œuvre si noblement une si belle matière. »

Et cette lettre, écrite au sortir d'une longue audience de Pomponne :

« J'eus hier une heure de conversation avec M. de Pomponne : il faudrait plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir, et comme nous passions à la hâte sur mille chapitres que nous n'avions pas le temps de traiter à fond. Enfin je ne l'ai point trouvé changé; il est toujours parfait. Il croit que je vaudrais plus que je ne vaudrais effectivement. Son père lui a fait comprendre qu'il ne pouvait l'obliger plus sensiblement qu'en m'obligeant en toutes choses; mille autres raisons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même désir, et surtout il se trouve que j'ai le gouvernement de Provence sur les bras, c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'évêque; il sait écouter aussi bien que répondre, et crut aisément le plan que je lui fis des manières du prélat; il ne me

parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le gouverneur. Il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il fallait dire ; il me donne toujours de l'esprit : le sien est tellement aisé, qu'on prend, sans y penser, une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connais mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui vous serait très utile. Nous sommes demeurés d'accord de nous écrire ; il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre chevalier, on venait de me les donner de même ; j'appris le soir qu'il n'était pas si mal, et enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au delà de l'extrême-onction et qu'il soit encore très mal ; sa petite vérole sort et sèche en même temps ; il me semble que c'est comme celle de M^{me} de Saint-Simon. Ripert vous en écrira plus sûrement que moi ; j'en sais pourtant tous les jours des nouvelles et j'en suis dans une très véritable inquiétude ; je l'aime encore plus que je ne pensais. Cette nuit, M^{me} la princesse de Conti est tombée en apoplexie, elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connaissance ; elle est sans

pouls et sans parole; on la martyrise pour la faire revenir : il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison; on pleure, on crie; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le chancelier, il est mort très assurément, mais mort en grand homme: son belesprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie; la comparaison du flambeau qui redouble sa lumière en finissant, est juste pour lui. Le Mascaron l'assistait, et se trouvait confondu par ses réponses et par ses citations; il paraphrasait le *Miserere*, et faisait pleurer tout le monde; il citait la sainte Ecriture et les Pères mieux que les évêques dont il était environné; enfin sa mort est une des plus extraordinaires choses du monde. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a point laissé de grands biens; il était aussi riche en entrant à la cour qu'il l'était en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille, mais, si on prenait chez lui, ce n'était pas lui. Enfin il ne laisse que soixante-dix mille livres de rente; est-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans chancelier, et qui était riche naturellement? La mort découvre bien des choses, et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci. On les voit : nous avons fait aujourd'hui nos stations, M^{me} de Coulanges et moi. M^{me} de Verneuil est si mal, qu'elle n'a

pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les sceaux.

« ... J'embrasse M. de Grignan, est-il encore question des grives ? Il y avait l'autre jour une dame qui confondit ce qu'on dit d'une grive, et au lieu de dire : *elle est soûle comme une grive*, disait que la présidente était *sourde comme une grive* ; cela fit rire. »

Quelle désinvolture charmante dans les petits riens qui suivent :

« Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien ; voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. M^{me} de Tarente me dit : Quoi ! vous savez appeler un chien ? je veux vous en envoyer un, le plus joli du monde Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans cette sottise : cela se passe, on n'y pense plus ; deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme *Sylphide*, blondin comme un blondin, jamais je ne fus plus étonnée ni plus embarrassée ; je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter ; la femme de chambre qui l'avait élevé en a pensé mourir de douleur. C'est *Marie* qu'aime le petit chien,

il couche dans sa maison et dans la chambre de Beaulieu ; il ne mange que du pain ; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne point mander à *Marphise* ; car je crains ses reproches : au reste, une propreté extraordinaire. Il s'appelle *Fidèle*, c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été pourtant d'un assez bel air ; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son style est tout plein d'évanouissement, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois ; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligé, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous. Je ne sais de quoi elle m'a gardée ; mais quand ce serait de feu et d'eau, elle ne me serait pas plus chère. Il y a des temps où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on ait été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne princesse en fait toute sa gloire, au grand mépris de son miroir, qui lui dit tous les jours qu'avec un tel visage il faut perdre même le souvenir. Elle m'aime beaucoup : on en médierait à Paris ;

mais ici c'est une faveur qui me fait honorer de mes paysans. »

Et cette lettre du premier de l'an, avec son étrenne :

« Nous voici donc à l'année *qui vient*, comme disait M. de Montbazon : ma très chère, je vous la souhaite heureuse ; et, si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

« Voilà une lettre de d'Hacqueville, qui vous apprendra l'agréable succès de nos affaires de Provence : il surpassé de beaucoup mes espérances. Vous aurez vu à quoi je me bornais par les lettres que j'ai reçues il y a peu de jours, et que je vous envoyai. Voilà donc cette grande épine hors du pied, voilà cette caverne de larrons détruite, voilà l'ombre de M. de Marseille conjurée, voilà le crédit de la cabale évanoui, voilà l'insolence terrassée : j'en dirais d'ici à demain. Mais, au nom de Dieu, soyez modestes dans vos victoires : voyez ce que dit le bon d'Hacqueville ; la politique et la générosité vous obligent. Vous verrez aussi comme je trahis son secret pour vous, par le plaisir de vous faire voir le dessous des cartes, qu'il a dessein de vous cacher à vous-même ; mais je ne veux point laisser équivoques dans votre cœur les sentiments que vous devez avoir pour l'ami et pour la belle-sœur, car il

me paraît qu'ils ont fait encore au delà de ce qu'on m'en écrit, et, pour toute récompense, ils ne veulent aucun remerciement. Servez-les donc à leur mode, et jouissez en silence de leur véritable et solide amitié. Gardez-vous bien de lâcher le moindre mot qui puisse faire connaître au bon d'Hacqueville que je vous ai envoyé sa lettre; vous le connaissez : la rigueur de son exactitude ne comprendrait pas cette licence poétique. Ainsi, ma fille, je me livre à vous, et vous conjure de ne me point brouiller avec un si bon et si admirable ami. Enfin, ma très chère, je me mets entre vos mains; et, connaissant votre fidélité, je dormirai en repos mais répondez-moi aussi de M. de Grignan. »

Mais, ce serait infini, et il faudrait tout citer.



CHAPITRE VII

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1675-1696)

SOMMAIRE. — Troisième séparation. — L'échange des lettres console. — Quelle est la chose au monde qui vient le plus vite et qui s'en va le plus lentement. — Le « guidon éternel ». — A Vichy. — Ce que c'est qu'une douche. — Portraits et silhouettes de baigneurs. — Un capucin d'Aix. — Mariage de Charles de Sévigné. — La vie qu'on menait aux Rochers. — L'hôtel de Carnavalet. — Les enfants de Mme de Grignan et leur grand'mère. — Comme elle était fière d'un petit-fils. — Elle vient mourir à Grignan. — Ce que disent de cette mort sa fille et son gendre. — Une page de Lamartine.

I

POUR la troisième fois, Madame de Sévigné venait de se séparer de sa fille. C'était, on l'a vu, à chaque reprise de ce déchirement, une douleur nouvelle et, lui semblait-il, plus cruelle que jamais.

Elle s'en alla d'abord à Paris. Puis, comme rien ne lui était odieux à l'égal d'une apparence de distraction, pour savourer sa peine, elle se

réfugie à Livry, au sein du bénéfice abbatial si tranquille du « bien bon ». C'est de là qu'elle écrit en Provence.

« Quel jour, ma fille, que celui qui rouvre l'absence ! Comment vous a-t-il paru ? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes ! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble ! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris, comme vous pouvez vous l'imaginer : M. de Coulanges se conforma à mon état ; j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la Rochefoucauld, M^{me} de la Fayette et M^{me} de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses faiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes ; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un reli-

gieux de Saint-Victor ; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours ; son secret est répandu ; ses gens sont fondus en larmes. Je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi. Quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre, votre cabinet, votre portrait ! Ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui était hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures : j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique : il voudrait bien m'apprendre à gouverner mon cœur. J'aurais beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain : j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête et reprendre une espèce de contenance. »

Pour calmer sa douleur, Madame de Grignan fait comme une violence à sa nature, d'ailleurs toujours plus expansive de loin que de près. Les lettres de sa fille ravissent le cœur de la pauvre mère.

« Enfin, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles

sont d'un grand prix ; mais quand je songe que c'était vous-même que j'avais, et que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur ce passé sans une grande tendresse et une grande douleur. Il y a des gens qui m'ont voulu faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodait ; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenaient les miennes, vous faisait assurément une grande fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai ; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue ; et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir ; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on ne peut jamais être plus dénuée et plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traité bien rudement, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions ; j'écoute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amis : je vais, je viens ; mais, quand je puis parler de vous, je suis contente, et quelques larmes

me font un soulagement nonpareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté ; vous jugez bien que, vous ayant vue partout, il m'est difficile, dans les commencements, de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révéree ; nous étions en solitude aux Tuileries ; j'avais dîné chez M. le cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne vous voir pas. »

II

Enfin, au mois de décembre 1675, survint à madame de Sévigné une compagnie bien faite pour la consoler.

Le baron de Sévigné, après avoir fait la guerre pendant deux ans, sans y rien gagner qu'une blessure à la tête, revenait, guidon, comme il était parti, « guidon éternel ».

Hélas ! avec la douce distraction de son fils survint un autre ennemi, dont elle a le courage de plaisanter. C'est son fils, d'ailleurs, qui tient la plume et qui écrit sous la dictée de la mère, à la date du 3 février 1676.

Aux Rochers, 3 février 1676.

« Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite et qui s'en va le plus lentement, qui vous fait appro-

cher le plus près de la convalescence et qui vous en retire le plus loin, qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable et qui vous empêche le plus d'en jouir, et qui vous donne les plus belles espérances et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le deviner ? *Jetez-vous votre langue aux chiens ?* C'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade ; depuis le quatorze je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras ; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne.

« Cependant je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je pourrai marcher : *Larmechin* (1) me le fait espérer : *o che spero*. Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme (2), qui m'a fait merveilles. Je m'en vais

(1) Valet de chambre de M^{me} de Sévigné.

(2) Charles de l'Orme, né à Moulins en 1584, élève de l'école de Montpellier, mort à Paris en 1678 ; c'est lui qui mit à la mode les eaux de Bourbon, que fréquentait volontiers M^{me} de Montespan et où elle mourut le 27 mai 1707.

encore en reprendre ; c'est le véritable remède pour toutes ces sortes de maux. On me promet après une santé éternelle ; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai sera d'aller à Paris : je vous prie donc, ma chère enfant, de calmer vos inquiétudes ; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots : je ne trouve pas qu'elle le veuille ; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très belle et très aimable ; je vous conjure tous de respecter avec tremblement ce qui s'appelle un rhumatisme ; il me semble que présentement je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *frater* qui peste contre vous depuis huit jours, de vous être opposée, à Paris, au remède de M. de Lorme. »

Toujours des Rochers, le 22 mars 1676.

« Je me porte très bien ; mais pour mes mains, il n'y a ni rime, ni raison : je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois (1) ; c'est la plus aimable enfant du monde, je ne sais ce que j'aurais fait sans elle : elle me

(1) « La petite personne » alternait alors avec Charles de Sévigné comme secrétaire de M^{me} de Sévigné, qui ne pouvait écrire de « sa grosse main ».

lit très bien ce que je veux ; elle écrit comme vous voyez ; elle m'aime ; elle est complaisante, elle sait me parler de M^{me} de Grignan ; enfin, je vous prie de l'aimer sur ma parole. »

La petite personne

« Je serais trop heureuse, madame, si cela était ; je crois que vous enviez le bonheur que j'ai d'être auprès de M^{me} votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez ; j'en suis assez honteuse, et très affligée en même temps de son départ. »

M^{me} de Sévigné continue

« La petite fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis mes mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé ; mon esprit et mon humeur (1) ne le sont guère ; je

(1) C'est cette égalité d'humeur qui rend M^{me} de Sévigné si aimable. Elle ne s'appesantit guère, il est vrai, sur les maux d'autrui ; elle écrit en parlant des pendants de Rennes : « Je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes ne m'empêchent pas de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuses. » Et plus bas : « Nous ne sommes plus si roués, un en huit jours, seulement pour entretenir

marche et je prends l'air avec plaisir, et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner toute seule dans mon lit ; mais je ne laisse pas de dormir. Je vous avoue bien que c'est une incommodité, et je la sens un peu. Mais enfin, ma fille, il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie : car vous savez quelle bête c'est qu'un rhumatisme ? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de *Médée* :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux (1).

« Je suis persuadée qu'ils sont faits ; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma bonne santé ; je le souhaite pour l'amour de vous, ma très chère, puisque vous l'aimez tant ; je ne serai pas trop fâchée aussi de vous plaire en

la justice. Il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement : j'ai une tout autre idée de la justice depuis que je suis dans ce pays ; vos galériens me paraissent une société d'honnêtes gens qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par centaines ; ceux qui sont demeurés sont plus malheureux que ceux-là. » Ce ton nous paraît aujourd'hui bien étrange, mais il y a, dans tout cela, plus d'ironie que d'insensibilité, et c'est cette ironie légère qui permet à M^{me} de Sévigné de supporter ses propres maux, aussi bien que ceux des autres, excepté ceux qui touchent sa fille.

(1) Vers de Quinault, *Thésée*, acte V, scène vi.

cette occasion. La bonne princesse est venue me voir aujourd'hui : elle m'a demandé si j'avais eu de vos nouvelles : j'aurais bien voulu lui présenter une réponse de votre part ; l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses ; j'ai rougi de ma pensée, elle en a rougi aussi : je voudrais qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez payé plus tôt cette dette. La princesse s'en va mercredi, à cause de la mort de M. de Valois : et moi, je pars mardi pour coucher à Laval. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé ; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Vous qui prêchez si bien les autres, deviez-vous faire mal à vos petits yeux, à force d'écrire ? La maladie de Montgobert en est cause, je lui souhaite une bonne santé, et je sens le chagrin que vous devez avoir de l'état où elle est. »

III

Les rhumatismes l'amènèrent à Vichy.

La vie qu'on menait alors aux eaux n'était pas aussi gaie que de nos jours. « Quand on ne boit point, écrivait M^{me} de Sévigné, on s'en-

nuie. » La grande affaire de tout le monde était donc de se soigner. Le matin on prend les eaux. « On va à six heures à la fontaine ; tout le monde s'y trouve, on boit et l'on fait une fort vilaine mine ; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend les eaux, on parle confidemment de la manière qu'on les rend, il n'est question que de cela jusqu'à midi. » Puis vient la douche, qui est une bien plus terrible affaire. « J'ai commencé aujourd'hui la douche : c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est dans un petit lieu sous terre, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude qu'une femme vous fait aller où vous voulez... On met d'abord l'alarme partout, pour mettre en mouvement tous les esprits, et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées ; mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne se peut comprendre. Cependant c'est là le nœud de l'affaire. Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà qui guérit. » Dans l'intervalle, on se visite, on se réunit. M^{me} de Sévigné avait des relations si étendues qu'il était difficile qu'elle ne rencontrât pas à Vichy et à Bourbon des

gens de sa connaissance qu'elle eût plaisir à voir et à entretenir. Il s'y trouvait aussi, dans le nombre, quelques personnes ridicules, dont on s'égayait à l'occasion, ce qui aide à passer le temps. « Je n'eusse jamais cru voir à Vichy, dit M^{me} de Sévigné, les chiens de visage qu'on y voit. » C'était M^{me} de Péquigny, la *Sibylle Cumée*, « qui cherchait à se guérir de soixante-seize ans, dont elle était fort incommodée » ; c'était une M^{me} de la Barois, « toute bredouillante d'une apoplexie » ; dont elle écrit, moitié plaisante, moitié sérieuse :

« La bonne Péquigny est survenue à la fontaine : c'est une machine étrange, elle veut faire tout comme moi. Les médecins d'ici lui disent que oui, et le mien se moque d'eux. Elle a pourtant bien de l'esprit avec ses folies et ses faiblesses ; elle a dit cinq ou six choses plaisantes. C'est la seule personne que j'ai vue, qui exerce sans contrainte la vertu de libéralité : elle a deux mille cinq cents louis, qu'elle a résolu de laisser dans le pays ; elle donne, elle jette, elle habille, elle nourrit les pauvres, si on lui demande une pistole, elle en donne deux ; je n'avais fait qu'imaginer ce que je vois en elle. Il est vrai qu'elle a vingt-cinq mille écus de rente, et qu'à Paris elle n'en dépense pas dix mille. Voilà ce qui fonde sa magnificence ; pour moi, je trouve qu'elle doit être louée d'avoir la volonté avec le pou-

voir ; car ces deux choses sont quasi toujours séparées. »

Du moins, sa fille n'y est pas oubliée.

« Vous seriez la bienvenue, ma fille, de venir me dire qu'à cinq heures du soir je ne dois pas vous écrire, c'est ma seule joie, c'est ce qui m'empêche de dormir. Si j'avais envie de faire un doux sommeil, je n'aurais qu'à prendre des cartes ; rien ne m'endort plus sûrement. Si je veux être éveillée comme on l'ordonne, je n'ai qu'à penser à vous, à vous écrire, à causer avec vous des nouvelles de Vichy : voilà le moyen de m'ôter toute sorte d'assoupissement. J'ai trouvé ce matin à la fontaine un bon capucin ; il m'a humblement saluée ; j'ai fait aussi la révérence de mon côté, car j'honore la livrée qu'il porte. Il a commencé à me parler de la Provence, de vous, de M. de Roquesante, de m'avoir vue à Aix, de la douleur que vous aviez eue de ma maladie. Je voudrais que vous eussiez vu ce que m'est devenu ce bon père, dès le moment qu'il m'a paru si bien instruit ; je crois que vous ne l'avez jamais ni vu ni remarqué, mais c'est assez de vous savoir nommer. Le médecin que je tiens ici pour causer avec moi ne pouvait se lasser de voir comme naturellement je m'étais attachée à ce père. Je l'ai assuré que s'il allait en Provence, et qu'il vous fît dire qu'il a toujours été avec moi à Vichy, il serait pour le moins

aussi bien reçu. Il m'a paru qu'il mourait d'envie de partir pour vous aller dire des nouvelles de ma santé : hors mes mains elle est parfaite ; et je suis assurée que vous auriez quelque joie de me voir et de m'embrasser dans l'état où je suis, surtout après avoir su dans quel état j'étais auparavant. Nous verrons si vous continuerez à vous passer de ceux que vous aimez, ou si vous voudrez bien leur donner la joie de vous voir : c'est où d'Hacqueville et moi nous vous attendons. »

IV

C'est peu après son retour à la santé, que M^{me} de Sévigné fit l'acquisition de l'hôtel où se passèrent les dernières années de sa vie.

Le 7 octobre 1677, elle annonce la bonne nouvelle :

« Dieu merci ! nous avons l'hôtel Carnavalet. C'est une affaire admirable, nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air ; comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode ; mais nous aurons une belle cour, un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues qui sont fort commodes, et nous serons ensemble, et vous m'aimez, ma chère enfant : je voudrais pouvoir retrancher, de ce

trésor qui m'est si cher, toute l'inquiétude que vous avez de ma santé. »

Et, à quelques jours de là, le 20 octobre :

« Il faut un peu que je vous parle, ma fille, de notre hôtel de Carnavalet. J'y serai dans un jour ou deux : mais comme nous sommes très bien chez M. et M^{me} de Coulanges, et que nous voyons clairement qu'ils en sont fort aises, nous nous rangeons, nous nous établissons, nous meublons votre chambre ; et ces jours de loisir nous ôtent tout le désordre du délogement. Nous irons coucher paisiblement, comme l'on va dans une maison où l'on demeure depuis trois mois. N'apportez point de tapisserie, nous trouverons ici ce qu'il vous faut : je me divertis extrêmement à vous donner le plaisir de n'avoir aucun chagrin, au moins en arrivant. »

Puis, c'est au cousin Bussy qu'elle en parle, lui écrivant de Livry, au début du mois de novembre :

« Je suis venue ici achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur ; au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer. Je suis logée à l'hôtel de Carnavalet. C'est une

grande et belle maison ; je souhaite d'y être longtemps, car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attends la belle comtesse, qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toujours. »

La comtesse de Grignan vint en effet, et habita l'hôtel de Carnavalet en 1677 et 1679, mais peu de temps, ce qui renouvelait, à chaque départ, les chagrins de sa mère :

« Nous revoilà maintenant dans les écritures par dessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter un seul moment du temps que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin il est passé, ce temps si cher ; ma vie passait trop vite, je ne la sentais pas ; je m'en plaignais tous les jours, ils ne duraient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur... J'aimerais assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos : je vous souhaite une très bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé dans cette barque que j'ai vue avec tant de regret s'éloigner de moi ! Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres.

Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs. »

De Livry encore, cette autre lettre :

« Je pense toujours à vous; et comme j'ai peu de distractions, je me trouve bien des pensées. Je suis seule ici; Corbinelli est à Paris : mes matinées sont solitaires. Il me semble toujours, ma fille, que je ne saurais continuer de vivre sans vous : je me trouve peu avancée dans cette carrière, et c'est pour moi un si grand mal de ne vous avoir plus, que j'en tire cette conséquence, qu'il n'y a rien de tel que le bien présent, et qu'il est fort dangereux de s'accoutumer à une bonne et uniquement bonne compagnie : la séparation en est étrange; je le sens, ma très chère, plus que vous n'avez le loisir de le sentir. Je suis déjà trop vivement touchée du désir extrême de vous revoir, et de la tristesse d'une année d'absence; cette vue en gros ne me paraît pas supportable. Je suis tous les matins dans ce jardin que vous connaissez; je vous cherche partout et tous les endroits où je vous ai vue me font mal; vous voyez bien que les moindres choses de ce qui a rapport à vous ont fait impression dans mon pauvre cerveau. Je ne vous entretiendrai pas de ces sortes de faiblesse, dont je suis bien assurée que vous vous moquez, sans doute la lettre d'aujourd'hui est un peu sur la pointe des vents : je ne ré-

ponds à rien, et je ne sais point de nouvelles. Vous êtes à Lyon aujourd'hui, vous serez à Grignan quand vous recevrez ceci. J'attends le récit de la suite de votre voyage depuis Auxerre. J'y trouve des réveils à minuit, qui me font autant de mal qu'à M^{lles} de Grignan; et à quoi bon cette violence puisqu'on ne parlait qu'à trois heures? C'était de quoi dormir la grasse matinée. Je trouve qu'on dort mal par cette voiture; et quoique je fusse prête à vous entretenir de tout cela, il me semble que, recevant cette lettre à Grignan, vous ne comprendriez plus ce que je voudrais vous dire en parlant de ce bateau; c'est ce qui fait que je vous parle de moi et de vous, ma chère enfant. »

V

M^{me} de Grignan revint faire un long séjour à Paris auprès de sa mère, en 1680.

C'est quatre ans après que, définitivement dégoûté de la carrière militaire, Charles de Sévigné se maria en Bretagne, le 8 février 1684. Il avait bien causé quelque chagrin à sa mère, qui écrivait de lui, quatre ans auparavant :

« Je fus hier au Buron, j'en revins le soir; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avait les plus vieux bois du

monde ; mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté ; tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles dont il n'eût pas un sou un mois après. Il est impossible de savoir ce qu'il fait, et ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, quoiqu'il eût renvoyé ses laquais et son cocher à Paris, et qu'il n'eût que le seul *Larmechin* dans cette ville, où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter ; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre ; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie ; mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur : et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde ? Ce lieu était *un luogo d'incanto*, s'il en fut jamais :

j'en revins donc toute triste ; le souper que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir. »

C'est pendant l'une des dernières visites que M^{me} de Sévigné ait faites aux Rochers, qu'elle décrit la vie un peu sévère qu'on y menait :

« On se lève à huit heures ; très souvent je vais, jusqu'à neuf heures, que la messe sonne, prendre la fraîcheur de ces bois ; après la messe, on s'habille, on se dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'orange, on dîne ; jusqu'à cinq heures, on travaille ou on lit : depuis que nous n'avons plus mon fils, je lis pour épargner la petite poitrine de sa femme. A cinq heures, je la quitte, je m'en vais dans ces aimables allées ; j'ai un laquais qui me suit ; j'ai des livres, je change de place, et je varie les tours de mes promenades ; un livre de dévotion, ou une autre histoire, on change, cela fait du divertissement ; un peu rêver à Dieu, à sa providence, posséder son âme, songer à l'avenir ; enfin, sur les huit heures, j'entends une cloche, c'est le souper.... Ma chère enfant, il n'y a que vous que je préfère au triste et tranquille repos dont je jouis ici. »

VI

Il convient de dire un mot au moins de la tendresse de M^{me} de Sévigné comme aïeule :

Elle aimait surtout Marie-Blanche, cette aînée des Grignan, dont elle avait soigné la première enfance, et dont elle écrivait :

« Votre petite devient aimable, on s'y attache. Elle sera dans quinze jours une pataude blanche comme de la neige, qui ne cessera de rire. Voilà, ma bonne, de terribles détails. Vous ne me reconnaissez plus ; me voilà une vraie commère ; je m'en vais régenter dans mon quartier. »

Elle ne voulait pas se séparer de « ses petites entrailles », et désirait emmener l'enfant aux Rochers. Mais une amie, M^{me} du Puy-du-Fou, l'en dissuada.

« Elle dit que c'est la hasarder, et là-dessus je rends les armes : je ne voudrais pas mettre en péril sa petite personne ; je l'aime tout à fait. Je lui ai fait couper les cheveux, elle est coiffée hurlubrelu : cette coiffure est faite pour elle. Son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable. Elle fait cent petites choses ; elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse

les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton ; enfin elle est jolie de tout point. Je m'y amuse des heures entières. Je ne veux point que cela meure. Je vous le disais l'autre jour, je ne sais point comment on fait pour ne point aimer sa fille. »

Pauline, la seconde fille de M^{me} de Grignan, ne fut d'abord pas connue de la grand'mère, qui se défendait de l'aimer déjà, sans la connaître :

— Il me semble que je l'aime, écrivait-elle à sa fille, et que vous ne l'aimez pas assez.

Elle ne cesse de le répéter à sa fille.

— Aimez, aimez Pauline.

Hélas ! M^{me} de Grignan méritait ce reproche :

— Vous ne comprenez point encore trop bien l'amour maternel ; tant mieux, ma fille, il est trop violent !

Elle le comprit du moins pour son fils, cet enfant de prédilection, dont la mort prématurée lui coûta la vie. Pour le moment, la grand'mère partage vite les prédilections de la mère du jeune marquis :

Elle fait son éducation de courtisan :

« Ce petit fripon, après nous avoir mandé qu'il n'arriverait qu'hier mardi, arriva comme un petit étourdi avant-hier, à sept heures du soir, que je n'étais pas revenue de la ville. Son oncle le reçut, et fut ravi de le voir ; et

moi, quand je revins, je le trouvai tout gai, tout joli, qui m'embrassa cinq ou six fois de très bonne grâce ; il me voulait baiser les mains, je voulais baiser ses joues, cela faisait une contestation : je pris enfin possession de sa tête, je le baisai à ma fantaisie. Nous causâmes le soir avec ce petit compère ; il adore votre portrait, il voudrait bien voir sa chère maman : mais la qualité de guerrier est si sévère, qu'on n'oserait rien proposer. Je voudrais que vous l'eussiez entendu conter négligemment sa contusion, et la vérité du peu de cas qu'il en fit, et du peu d'émotion qu'il en eut, lorsque dans la tranchée tout était en peine. Au reste, ma chère enfant, s'il avait retenu vos leçons, et qu'il se fût tenu droit, il était mort ; mais suivant sa bonne coutume, étant assis sur la banquette, il était penché sur le comte de Guiche, avec qui il causait. Vous n'eussiez jamais cru, ma fille, qu'il eût été si bon d'être un peu de travers. Nous causons avec lui sans cesse, nous sommes ravis de le voir, et nous soupçons que vous n'avez point le même plaisir. M. et M^{me} de Coulanges vinrent le voir le lendemain matin, il leur a rendu leur visite ; il a été chez M. de Lamoignon : il cause, il répond ; enfin, c'est un autre garçon. Je lui ai un peu conté comment il faut parler des cordons bleus : comme il n'est question d'autre chose, il est bon de sa-

voir ce qu'on doit dire, pour ne pas aller donner à travers des décisions naturelles qui sont sur le bord de la langue : il a fort bien entendu tout cela. Je lui ai dit que M. de Lamoignon, accoutumé au caquet du petit Broglio, ne s'accommoderait pas d'un silencieux; il a fort bien causé. »

Sachant quel plaisir elle fait par là à sa fille, l'aïeule revient sans cesse sur le fait du petit marquis, dont, à vrai dire, elle aussi raffole :

« Sa taille ne sera pas comme celle de son père, il n'y faut pas penser ; du reste, il est fort joli, répondant bien à tout ce qu'on lui demande, et comme un homme de bon sens, et comme ayant regardé et voulu s'instruire dans sa campagne. Il y a dans tous ses discours une modestie et une vérité qui nous charment. M. du Plessis est fort digne de l'estime que vous avez pour lui. Nous mangeons tous ensemble fort joliment, nous réjouissant des entreprises injustes que nous nous faisons quelquefois les uns sur les autres. Soyez en repos sur cela, n'y pensez plus, et laissez-moi la honte de trouver qu'*un roitelet sur moi soit un pesant fardeau*. J'en suis affligée ; mais il faut céder à la grande justice de payer ses dettes, et vous comprenez cela mieux que personne ; vous êtes même assez bonne pour croire que je ne suis pas naturellement avare, et que je n'ai pas dessein de rien amasser.

Quand vous êtes ici, ma chère bonne, vous parlez si bien à votre fils, que je n'ai qu'à vous admirer ; mais, en votre absence, je me mêle de lui apprendre les manèges des conversations ordinaires, qu'il est important de savoir ; il y a des choses qu'il ne faut pas ignorer. Il serait ridicule de paraître étonné de certaines nouvelles sur quoi l'on raisonne ; je suis assez instruite de ces bagatelles. Je lui prêche fort aussi l'attention à ce que les autres disent, et la présence d'esprit pour l'entendre vite et y répondre ; cela est tout à fait capital dans le monde. Je lui parle des prodiges de présence d'esprit que Dangeau nous contait l'autre jour : il les admire, et je pèse sur l'agrément et sur l'utilité même de cette sorte de vivacité. Enfin, je ne suis point désapprouvée par M. le chevalier. Nous parlons ensemble de la lecture, et du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté ; nous disons que c'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres, et même des romans : comme ce chapitre tient au cœur, il recommence souvent. Le petit d'Auvergne est amoureux de la lecture ; il n'avait pas un moment de repos à l'armée, qu'il n'eût un livre à la main ; et Dieu sait si M. du Plessis et nous, faisons valoir cette passion si noble et si belle ! Nous voulons être persuadés que le marquis en sera susceptible. »

VII

C'est au château de Grignan, le 13 avril 1696, que s'en vint mourir l'aimable et bonne marquise.

On était au mardi saint, quand arriva la fin de cette femme si bien douée, et dont sa fille comme son gendre ont pleuré la mort dans les deux lettres qu'on va lire et qui donnent tous les détails qu'on a sur cette perte, si cruelle pour tant de cœurs et si sensible pour les lettres françaises.

C'est le 28 avril 1696, que M^{me} de Grignan écrivait au président de Moulceau :

« Au président de Moulceau, 28 avril 1696.

« Votre politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut l'augmenter ni le diminuer. Je suis très persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes ; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables ; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, monsieur, que

ne perdai-je point ! quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais, je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais. et je crois vous avoir dit plus d'une

fois qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. « Comtesse de GRIGNAN. »

De son côté, M. de Grignan écrivit au même président de Moulceau, à la date du 23 mai :

« Vous comprenez mieux que personne, Monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire, et ma juste douleur. Le mérite distingué de M^{me} de Sévigné vous était parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je regrette, ce nom n'a pas accoutumé d'imposer toujours; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse. Mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte dont il est question, qui a envisagé la mort, dont elle n'a point douté dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et une soumission étonnantes. Cette personne, si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle, et nous avons dû remarquer de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures, pour lesquelles M^{me} de Sévigné avait un goût, pour ne pas dire une avidité surprenante, par l'usage qu'elle a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers moments de sa vie. Je vous conte tous ces détails, Mon-

sieur, parce qu'ils conviennent à vos sentiments et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons ; et je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli, que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi propre que vous à les écouter, et à les aimer. J'espère, Monsieur, que le souvenir d'une amie qui vous estimait infiniment contribuera à me conserver dans l'amitié dont vous m'honorez depuis longtemps ; je l'estime et la souhaite trop pour ne pas la mériter un peu.

« J'ai l'honneur, etc.

« GRIGNAN. »

VIII (1)

Elle fut ensevelie dans la chapelle du château de Grignan ; mais sa véritable sépulture, ce sont ses lettres ; son corps est à Grignan, son âme est toute là.

Non loin de sa tombe, on montre aux voyageurs sa grotte chérie de Roches-Combière, sur les flancs de laquelle les racines d'un figuier poussent encore quelques branches contemporaines de la visiteuse de Grignan ; c'est à l'entrée de cette grotte, à l'ombre de ce figuier, qu'elle aimait à s'asseoir pour écrire. Ce lieu est voisin de ces grottes de Vaucluse,

(1) LAMARTINE, *Madame de Sévigné*, in-12.

illustrées par Pétrarque, poète qu'elle adorait, parce qu'il n'avait vécu comme elle que d'une seule pensée. M^{me} de Sévigné, à la poésie près, est, en effet, le Pétrarque de la prose en France.

Telle fut la vie sans événements de cette femme qui n'eut pas d'autre histoire que ce qui se passe entre le cœur et l'esprit, dans la chambre d'une mère qui pense à sa fille absente. Des regrets, des alarmes, des tendresses, des départs prévus, des retours espérés, des réunions passionnées, mais silencieuses, des confidences de famille dont l'intérêt, ordinairement, ne dépasse pas le seuil de la maison, des descriptions des lieux et des sites aimés pour leurs souvenirs, des conversations avec les amis et les voisins, un écho, souvent lointain, des rumeurs de la cour, le commérage à huis clos d'un siècle immortel, enfin une mort douce après une vie sans drame : voilà toute cette existence. Elle est monotone comme le chant d'une nourrice qui berce son enfant, depuis le berceau jusqu'à la mort ; et cependant le monde ne se lasse pas de l'écouter. Les renommées des hommes de guerre, des ministres, des poètes, des orateurs sacrés de ces temps subissent les vicissitudes de la postérité, et s'enfoncent plus ou moins vite dans la brume de la distance ; la personne et les lettres de M^{me} de Sévigné n'ont cédé ni une

palpitation ni une page au temps ; on recherche comme des trésors les moindres billets, dans les archives des familles avec lesquelles cette femme mémorable fut liée ; et la découverte d'une correspondance de la causeuse solitaire des Rochers ne donnerait pas moins d'émotion aux érudits que la découverte d'un livre tronqué de Tacite. Pourquoi cela ? C'est que le cœur humain est plus sympathique encore qu'il n'est curieux, et que les secrets de la tendresse d'une mère pour son enfant, quand ils sont surpris à la nature et gravés par le génie du sentiment, ont autant d'intérêt pour nous que les destinées d'un empire. Entrez dans l'intérieur de toutes les demeures, regardez sur la tablette de la cheminée le titre du livre le plus répandu, le plus usé par les mains des lecteurs de la famille : vous trouverez vingt fois contre une la correspondance de M^{me} de Sevigné. Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain cèdent le pas à une conversation éternelle. C'est le classique des portes fermées.

Toutefois, c'est le livre de la vieillesse plus que des vertes années de la vie. Il n'y a pas assez de passion pour la jeunesse. Pour s'y plaire, il faut que la première chaleur de la vie soit éteinte ou amortie en nous par l'âge avancé. C'est le livre du soir, non celui du matin ; il a le jour doux, les ombres, les rêve-

ries, les loisirs vagues, les sérénités du soleil couchant. Il convient à ces heures où les hommes, cessant de désirer, de marcher et d'agir, s'assoient devant la porte ou au coin du foyer, pour s'entretenir à demi-voix des choses et des foules qui passent, sans être tentés de s'y mêler. C'est moins la vie que la conversation sur la vie. Ce livre délasse après les émotions du cœur et des jours. C'est le livre du repos.

Cependant il y a une leçon dans ce livre et dans cette vie de M^{me} de Sévigné : les mères, en le lisant, apprendront à aimer autant, et les enfants à aimer davantage.

Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame
Ottawa



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE 1 ^{er} . — Premières années (1626-1643)..	1
La petite bien-aimée de sainte Jeanne de Chantal. — Un habit en blasons. — Le grand-père de M ^{me} de Sévigné. — Son ferrailleur de père. — Compliment laconique. — Elle perd ses père et mère en bas âge. — La relique vivante. — L'abbé de Coulanges. — Ce qu'il apprend à sa pupille. — Il lui donne pour précepteurs Chapelain et Ménage. — Leur influence sur l'éducation de la jeune orpheline. — Quelques traits conservés par Ménage. — Portrait de M ^{me} de Sévigné. — Sa place à l'hôtel de Rambouillet. — Les accusations de Tallemant des Réaux et la jolie réplique de Louis Veillot. — Souvenirs et impressions d'enfance. — Comment on aimait la campagne au Grand Siècle. — Originalité des goûts de M ^{me} de Sévigné à cet égard. — Le sentiment de la nature dans ses lettres.	
CHAPITRE II. — Jeune marquise (1643-1652)...	24
Les prétendants. — Ce que valait au juste le cousin de Bussy. — Le coadjuteur de Retz fait agréer son candidat. — Portrait d'Henri de Sévigné. — Aux Rochers.	

— Les Rochers et Livry. — Contre mauvaise fortune bon cœur. — Les seigneurs de village raillés par leurs amis de Paris. — Naissance de Marguerite de Sévigné. — Le tortillonnage et la grossièreté. — La Fronde. — Première aux Corinthiens. — L'estime et l'amour. — Quel homme ! — Le marquis de Sévigné est tué en duel. — Regrets de sa veuve, célébrés par la muse de Loret. — Si ces regrets furent sincères. — Pourquoi M^{me} de Sévigné ne s'est point remariée. — Sa vertu, comme son esprit, fait l'admiration universelle. — Ce qu'elle était dans le commerce de la société polie de son temps.

CHAPITRE III. — Les amis de M^{me} de Sévigné.. 46

Nicolas Fouquet. — Son procès tel que le raconte M^{me} de Sévigné. — Le cardinal de Retz. — La Rochefoucauld. — Le cœur chez un chagrin. — Mort de l'auteur des *Maximes*. — Turenne. — La plus belle oraison funèbre de ce héros. — Admiration pour Corneille. — Les sévérités de M^{me} de Sévigné pour Racine. — La représentation d'*Esther*. — Boileau. — La Fontaine. — La Calprenède et les Précieuses. — Les grands orateurs sacrés. — Aller en Bourdaloue. — Pourquoi M^{me} de Sévigné incline vers le jansénisme. — Port-Royal. — Pascal. — Nicole. — La révolte du bon sens et du bon goût. — Corbinelli. — Ce que valait au juste le cousin de Bussy-Rabutin. — Son indigne et déloyal procédé envers sa cousine. — Comment M^{me} de Sévigné finit par le lui reprocher. — Une rabutinade.

CHAPITRE IV. — Un noble veuvage (1651-1671).. 106

Première éducation de M^{lle} de Sévigné. — Sa mère lui enseigne les langues. — Son professeur de philosophie cartésienne. — Les défauts de l'enfant. — Ses succès. — La Cour. — Indulgence de sa mère. — Un tableau d'intérieur. — Le frère de Marguerite. — Son portrait. — Comme il était bon pour sa mère et généreux pour sa sœur. — Il confie à sa mère ses étour-

deries de jeunesse. — A l'expédition de Candie. — Je suis lasse d'en faire les honneurs. — On se décide pour M. de Grignan. — Portrait du gendre de M^{me} de Sévigné. — La première année de mariage. — M. de Grignan est nommé gouverneur de Provence. — Modèles de lettres à l'usage des belles-mères. — Il faut pourtant se décider à la séparation. — Le mariage de Lauzun. — Impatience de M. de Grignan. — Sa femme part le rejoindre en Provence. — Désespoir maternel.

CHAPITRE V. — Séparation (1671-1672)..... 129

Nouvelle Rachel. — Transes, inquiétudes, témoignages. — Une odysée sentimentale. — L'unique passion d'une vie. — Contraste entre la mère et la fille. — Ce qu'était au juste M^{me} de Grignan, d'après M. Boissier. — Son arrivée en Provence. — Aux galères de Marseille. — M^{me} de Sévigné se réfugie aux Rochers. — Comment elle y vivait. — Le Catéchisme de la Mousse. — Les Etats et les beuveries de Bretagne. — M^{me} de Sévigné retourne à la cour pour l'intérêt des Grignan. — Pensées tristes. — Un émouvant récit. — Visite chez M^{me} de Longueville. — Voyage en Provence. — A Marseille.

CHAPITRE VI. — Revoir et adieux (1672-1675).. 158

Le château de Grignan. — Description. — Ce qu'il est aujourd'hui. — La vie qu'on y menait au temps de M^{me} de Sévigné. — La mère et la fille conviennent d'un chiffre. — A quatre lieues de Grignan. — Au château de mes pères. — A la Coise. — La prise d'Orange. — Petit différend. — M^{me} de Grignan à Paris. — Coup d'œil d'ensemble sur les témoignages de la tendresse maternelle de M^{me} de Sévigné. — En quoi réside le charme du style épistolaire de M^{me} de Sévigné. — Quelques citations.


CHAPITRE VII. — Les dernières années (1675-1696). 187

Troisième séparation. — L'échange des lettres con-

sole. — Quelle est la chose au monde qui vient le plus vite et qui s'en va le plus lentement. — Le « guidon éternel ». — A Vichy. — Ce que c'est qu'une douche. — Portraits et silhouettes de baigneurs. — Un capucin d'Aix. — Mariage de Charles de Sévigné. — La vie qu'on menait aux Rochers. — L'hôtel de Carnavalet. — Les enfants de M^{me} de Grignan et leur grand'mère. — Comme elle était fière de son petit-fils. — Elle vient mourir à Grignan. — Ce que disent de cette mort sa fille et son gendre. — Une page de Lamartine.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue Condé, 30.

Universit¹⁸⁶⁶
Diététique
d'Ottawa



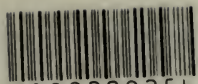
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

--	--	--



a39003



002239035b

CE PQ 1925

•R5 1893

C00 RICARD, ANTO MADAME DE

ACC# 1412439

